This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

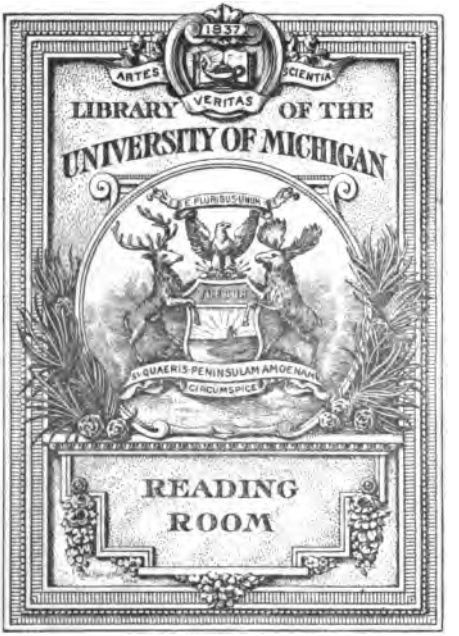
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
READING
ROOM

840.8
C 5-21

CHEFS-D'ŒUVRE

TRAGIQUES.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

CHEFS-D'ŒUVRE

TRAGIQUES

DE ROTROU,

CRÉBILLON,

LAFOSSE, SAURIN,

DE BELLOI, POMPIGNAN

ET LA HARPE.

TOME I.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

56, RUE JACOB, 56.

1887

NOTICE

SUR JEAN ROTROU.

Il y avait trois ans que Corneille était né à Rouen, capitale de la Normandie, lorsque le 21 août 1609, Jean Rotrou naquit à Dreux, petite ville de la même province. Mais Corneille prolongea sa carrière jusqu'à près de quatre-vingts ans, tandis que Rotrou, victime de son dévouement pour ses concitoyens, termina la sienne à l'âge de quarante ans et quelques mois [1].

Le père de Rotrou, qui portait aussi le nom de Jean, avait épousé Élisabeth Le Factieu ; sa famille, qui était une des plus anciennes du pays, y avait de tout temps possédé les premières charges : Pierre Rotrou, l'un de ses ancêtres, occupait, en 1561, l'emploi de lieutenant général du bailliage de Dreux : c'est ce que constate l'inscription qui se lit encore sur la cloche du Beffroy.

Rotrou avait, dit-on, quinze ans à peine, lorsque le hasard ayant fait tomber entre ses mains un exemplaire de Sophocle, il se sentit poëte, et résolut de se livrer à la carrière dramatique. Mais si

[1] Mairet, auteur de douze tragédies, dont la *Sophonisbe* est la seule qui offre quelques morceaux remarquables, naquit en 1604, et mourut à quatre-vingt-deux ans. La *Sophonisbe* parut en 1629. « Mairet, dit Voltaire, ouvrit la carrière dans laquelle entra Rotrou ; et ce ne fut qu'en les imitant que Corneille apprit à les surpasser.

son génie lui fut révélé par le sentiment des beautés du théâtre grec, il fut aussitôt comprimé par l'influence du mauvais goût de l'époque, qui le contraignit d'imiter le théâtre espagnol, et l'entraîna dans cette route aventureuse où il s'égara presque toujours. Nulle part, en effet, dans ses nombreuses tragédies, alors même qu'il nous transmet presque servilement des sujets empruntés à Sophocle ou à Euripide, on ne s'aperçoit de l'influence du génie grec. Racine est bien loin de traduire ces grands modèles aussi fidèlement que lui, et cependant on peut dire que Racine est presque toujours grec par le sentiment et même par l'expression tandis que Rotrou reste constamment espagnol.

Jamais, dans aucune des pièces de Rotrou, on n'aperçoit ce que l'on appelle aujourd'hui la couleur locale; jamais, excepté dans certaines parties du *Venceslas*, et, de loin en loin, dans quelques-unes de ses meilleures pièces, on ne remarque des traces de cette observation des mœurs, de cette étude des caractères qui, chez Racine et dans les chefs-d'œuvre de Corneille, complète l'illusion du spectateur et le transporte, pour ainsi dire, aux temps, aux lieux et auprès des personnages que le poëte fait revivre. Chez Rotrou tout est sacrifié à l'intrigue et à la surprise du spectateur : sa tragédie est véritablement fille du roman[1], et l'on y sent l'influence espagnole, bien plus encore que chez Corneille. C'est dans son premier ouvrage que l'on remarque surtout l'excès de ce défaut, accru encore

[1] « Ce vers, dit Voltaire, dans son Commentaire sur l'*Ariane* de Thomas Corneille, ce vers et tous ceux qui sont dans ce goût prouvent assez ce que dit Riccoboni, que la Tragédie, en France, est fille du Roman. »

par cette métaphysique de l'amour quintessencié, qui dominait alors la société en France, et qui l'oblige à faire quelquefois voyager ses héros, sur la carte de Tendre et sur le fleuve de l'Oubli[1]. « Le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait mis la littérature espagnole en faveur. On avait abandonné la route ouverte par Jodelle et Baïf, traducteurs et imitateurs des Anciens. Hardy, Théophile et Mairet, quoiqu'en traitant parfois des sujets de l'antiquité, avaient adopté la manière de Lopez de Véga et de Calderon. On doit pardonner à Rotrou d'avoir suivi trop longtemps leurs traces, puisque le grand Corneille lui-même ne crut pas devoir les abandonner, et mérita jusqu'à la fin de sa carrière le reproche d'avoir revêtu de la cape espagnole les héros du Tibre, en leur prêtant la morgue castillane et la galanterie mauresque conservée encore au delà des Pyrénées[2]. »

Dominé par l'amour de la poésie et du théâtre, Rotrou leur consacra tous les moments que, dans sa courte existence, il put dérober aux devoirs de sa charge, et, disons-le aussi, à ses plaisirs. Mais il fallait qu'il fût doué d'une merveilleuse facilité, puis-

[1] « Les Modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du temps du cardinal de Richelieu ; c'était son goût ainsi que celui des Espagnols ; il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre les mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la Comédie. C'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse, etc. » Voltaire, *Dissertation sur la Tragédie, placée en tête de la Sémiramis.*

[2] Préface de M. Violet-le-Duc, p. 6.

qu'en vingt-deux années[1], il put produire trente-cinq tragédies, tragi-comédies, ou comédies, toutes en cinq actes et en vers. On lui attribue même encore cinq autres grandes pièces[2]; et il est certain qu'il travailla en outre à une tragi-comédie et à une comédie[3] en commun avec les poëtes qui formaient la petite académie particulière du cardinal de Richelieu : on sait que l'on donnait alors à ces pièces le nom de *pièces des cinq* auteurs, parce que ceux-ci en composaient, en même temps, chacun un acte d'après le plan donné par Richelieu, qui prenait quelquefois part au travail commun, mais qui était toujours le reviseur suprême. Rotrou se trouva donc ainsi réuni à l'Étoile, Bois-Robert, Guillaume Colletet, et Pierre Corneille.

Il est assez singulier de voir Pierre Corneille le dernier sur cette liste. C'est qu'en effet le grand homme qui devait bientôt laisser si loin derrière lui ses collaborateurs était alors le moins estimé des cinq; « il n'avait trouvé, dit Voltaire, d'amitié et « d'estime que dans Rotrou, qui sentait son mérite; « les autres n'en avaient point assez pour lui rendre « justice. »

Ainsi, à cette époque, la réputation de Rotrou était bien supérieure à celle de Corneille; c'est qu'il avait déjà obtenu plusieurs succès sur la scène tragique, tandis que Corneille n'avait point encore fait son coup d'essai dramatique. Aussi Corneille,

[1] Sa première pièce date de 1628; il mourut en 1650.

[2] *Lisimène, la Thébaïde, don Alvar de Lune, Florante* ou *les Dédains Amoureux*, et *l'Illustre Amazone*.

[3] L'*Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie; 1638, et La *Comédie des Tuileries*, comédie; 1638.

bien qu'il eût trois ans de plus que Rotrou, touché de l'amitié que celui-ci lui témoignait, et des conseils qu'il lui donnait, se plaisait-il à l'appeler son père; « on sait combien le père fut surpassé par « le fils [1]. »

Rotrou avait commencé à faire des vers à dix-sept ans; il n'en avait pas encore dix-neuf lorsqu'il fit représenter la tragi-comédie intitulée L'*Hypocondriaque* ou le *Mort amoureux*, pièce d'une imagination bizarre, comme le titre seul l'annonce, mais où, à travers les défauts de goût, les pointes et les concetti, on remarque des qualités de style et des intentions dramatiques supérieures à tout ce que l'on rencontre chez les contemporains de l'auteur.

Il y a d'excellents poëtes, mais ce n'est pas à vingt ans, disait Rotrou en terminant l'argument de cette pièce : cette remarque prouve la modestie de l'auteur.

Voltaire avait le même âge lorsqu'il composa *son OEdipe*; mais il ne s'exprime pas avec autant de modestie dans sa préface, où il montre peu de respect pour Sophocle, qui venait pourtant de l'initier aux vrais principes du beau. Et cependant nous le voyons malgré l'avantage d'avoir eu en débutant le grand tragique grec pour soutien, malgré l'exemple des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, qui devait l'empêcher de s'égarer, céder aussi, comme Rotrou, à l'influence du goût public, surtout aux exigences des acteurs.

Ces exigences devaient être des lois absolues pour un jeune homme inconnu, qui de sa province composait des pièces, autant pour satisfaire sa passion

[1] Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

des vers et du théâtre, que pour le léger salaire qu'il en retirait; et l'on conçoit que Rotrou, jeune, ardent et emporté par la fougue de ses passions, ait négligé ses premiers ouvrages, et suivi le funeste exemple de son contemporain Hardy, qui versifia pour les comédiens plus de cinq cents tragédies; nous le verrons aussi, dans le cours d'une seule année, donner au théâtre jusqu'à quatre pièces de cinq grands actes, et composer ainsi jusqu'à dix mille vers par an.

Quand on réfléchit à ces fâcheuses conditions où se trouva Rotrou, et au véritable mérite que l'on remarque, même dans les plus faibles de ses ouvrages, on ne peut s'empêcher de regretter de le voir forcé d'abandonner pour la mauvaise école espagnole l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui lui auraient appris à travailler longtemps son style et ses ouvrages. S'il se fût pénétré du précepte d'Horace *limæ labor et mora*, il eût sans doute produit beaucoup moins, mais nous aurions de lui quelques chefs-d'œuvre de plus.

D'ailleurs, cette fatale précipitation d'écrire, qui égara Corneille lui-même dans ses premiers essais, et contre laquelle Boileau sut garantir Racine en lui apprenant à faire *difficilement des vers faciles*, n'était pas le seul écueil que Rotrou eût à éviter. La langue du XVII[e] siècle n'était pas faite encore[1],

[1] Je me bornerai à citer quelques exemples qui constatent l'état de la langue à cette époque. Peut-être quelques-uns de ces exemples pourront-ils être recueillis dans le grand Dictionnaire que prépare l'Académie française, et qui nous donnera l'historique de tous les mots de la langue, leurs variations et leurs acceptions diverses, appuyées par des exemples:

et il contribua non moins que Corneille à l'enrichir et à l'épurer. Ce serait un travail curieux et utile que

travail immense que cette illustre compagnie pouvait seule entreprendre, et qui lui fera un éternel honneur.

Certains mots ont changé de genre depuis le temps de Rotrou ; ainsi on disait *le* vipère, *la* doute ; et dans un même acte des *Ménechmes*, on trouve *le* et *la* navire.

Quels bras me sont venus étouffer *ce* vipère.
L'Hypocondriaque, Act. II, sc. 4.
Que tu me fais languir; rends *ma* doute éclaircie.
L'Heureuse constance, Act. V, sc. 4.
A peine *la* navire est encore arrêtée,
Et l'ancre n'est qu'à peine à la rive jettée.
Les Ménechmes, Act. II, sc. 2.
Entrons, tiens cet argent, et m'attends *au* navire.
Les Ménechmes, Act. II, sc. 3.

D'autres mots ont changé d'orthographe ;

Les accords mariés à ceux de la *guiterre*
Peuvent, si vous voulez, charmer toute la terre.
Agésilaus de Colchos, Act. II, sc. 8.

On rencontre souvent chez Rotrou de ces mots heureux qui enrichissaient la langue, et que Fénelon regrettait déjà de voir perdus. On peut ranger dans ce nombre les suivants :

A mon amour enfin serez-vous *exorable*.
Laure persécutée, Act. V, sc. 6.
On m'a chargé pourtant de faire voir ces vers
Au plus *muable* objet qui soit dans l'univers.
L'Heureuse constance, Act. V, sc. 2.
Je *forcène* de rage et ne me connais plus.
Les Captifs, Act. III, sc. IV.
Ici donc, même ici, je vous le *dépromets*.
Clarice, Act. IV, sc. III.
Une ardeur raisonnable autant que véhémente
Ne peut pas *s'alentir* quand la cause en augmente.
Bélisaire, Act. IV, sc. I.
Vous me *flez* votre or, vos joyaux, votre bourse.
Célie, Act. I, sc. I.
Et moi-même aujourd'hui *me défans* à moi-même.
Célie, Act. III, sc. 2.
J'aime à voir dans les airs la foudre se former,
Tomber sur les mortels et les *désanimer*.
La Pèlerine amoureuse, Act. III, sc. II.

de rechercher tout ce que notre langue lui doit; une foule de vers nerveux et précis que l'on rencontre

Le ciel te rie, Alcmène et soient bénis les Dieux
Dont le soin *provident* me ramène en ces lieux.
Les Sosies, Act. II, sc. III.
Et cent combats sont vains, quand un *succède* mal.
Agésilaus de Colchos, Act. II, sc. I.
J'ai peint tout ce qu'a fait cette *dextre* meurtrière.
Amélie, Act. II, sc. I.
.....il s'est par un naufrage
Parmi ses gens *péris*, trouvé sur le rivage.
Agésilaus de Colchos, Act. IV, sc. 4.
Rien ne peut le *résoudre*, et sa juste fureur
Ne médite que sang, que carnage et qu'horreur.
Agésilaus de Colchos, Act. I, sc. 2.
Voyant que ma rançon *pleige* ta servitude.
Les Captifs, Act. II, sc. 6.
Et fût-elle cent fois cette même Lucrèce
Qui rendit la *franchise* à l'empire Latin.
Clarice, Act. II, sc. 1.
Et vous rejettez moins le don que le *donneur*.
Célie, Act. II, sc. 4.
Mais le temps le pourra *démahométiser*.
La Sœur, Act. II, sc. 2.
O la bonne *balourde*, et le plaisant soldat!
La Veuve, Act. II, sc. 3.
Avec ces *assassins*, cette poudre, ces mouches
Et ce souris fatal aux cœurs les plus farouches.
Laure persécutée, Act. III, sc. 1.
Sous un chêne si haut qu'à peine son *coupeau*
Pourrait être accessible au vol des alouettes.
*Épître à M****.

Il est fâcheux que certaines locutions, qui sont encore employées par les paysans de Normandie, et qui se conservent même à Dreux, ne soient plus usitées en poésie; telles sont celles-ci :

Cours, mais à mes vieux ans accorde cette grâce
Que *premier* je la nomme, et *premier* je l'embrasse.
La Belle Alphrède, Act. II, sc. 2.
Joint qu'il offre sans dot d'épouser Aurélie.
La Sœur, Act. II, sc. 2.
Joint qu'étant l'un et l'autre issus du même sang.
Célie, Act. IV, sc. 6.

dans ses ouvrages semblent nous avertir que l'emploi de tel mot, de telle locution lui appartient ;

Quelques inversions tombées en désuétude sont également regrettables. Telle est celle-ci :

Celui ne hait pas bien, qui pleure un ennemi,
Et qui ne le voit mort n'est vengé qu'à demi.
Agésilaus de Colchos, Act. II, sc. 2.

Quelques temps de verbes tombés en désuétude se trouvent dans Rotrou. Tels sont ceux-ci :

..... Dieux ! *Dors*-je, ou si je veille.
Les Ménechmes, Act. IV, sc. 5.
J'ois du bruit, approchons.....
Iphigénie, Act. I, sc. 2.

La mesure de certaines syllabes était différente de celle qui a été adoptée par Boileau et Racine ; ainsi Rotrou fait toujours d'une seule syllabe *ier*, même précédé de deux consonnes. Dans *Bouclier*, *meurtrier*, *meurtrière*, *ouvrier*, *ouvrière*, IER et IÈRE se prononcent comme dans les mots *lumière*, *courrière*, etc., dont la terminaison ne forme encore aujourd'hui qu'une seule syllabe. Dans les mots *paysanne*, *paysan*, PAY ne formait alors qu'une syllabe :

Fuyons ce lieu fatal où la douce *meurtrière*
Qui me prive du jour respire la *lumière*.
Cléomède, Act. V, sc. 1.
Des trames des mortels immortelles *ouvrières*
Les Deux Pucelles, Act. I, sc. 4.
Vous voyez en mon corps le *bouclier* qu'il vous faut.
Les Deux Pucelles, Act. IV, sc. 4.
Afin qu'une *paysanne* ait sur vous tant de force.
L'Heureuse constance, Act. I, sc. 3.

Le mot *Oui* formait deux Syllabes :

N'ouvre jamais la bouche à *l'oui* que je veux.
L'Heureuse constance, Act. II, sc. 3.
Sans d'autres compliments que le seul mot *d'oui*.

Le vers suivant, déclamé à la manière gauloise, prononciation que Henri Estienne regrettait tant de voir remplacée par la prononciation *italianisée* ou *courtisanesque* :

Le soleil pali*roit* si je le regar*dois*
Les Captifs, Act. IV, sc. 5.

avait une bien plus grande énergie que lorsqu'on le prononce d'après l'usage qui a prévalu.

Le soleil pâliroit si je le regardais.

c'était sans doute ce mérite qui avait frappé le grand Corneille, et lui faisait appeler Rotrou *son maître*. On trouve en effet, dans Rotrou, un grand nombre de vers vraiment *cornéliens;* et, en général, si son style a rarement l'éclat de celui des chefs-d'œuvre de Corneille, on doit reconnaître qu'il est plus correct que celui des premières et même des dernières pièces du grand tragique. Sa diction s'améliore sensiblement à partir de *l'Heureuse constance* (1631) et des *Ménechmes*, pièces jouées avant le *Cid*. Dans *Venceslas*, ainsi que dans quelques endroits de *Saint-Genest* et de *Cosroès*, elle est véritablement forte et correcte.

Voltaire cite partout la tragédie de Venceslas avec les plus grands éloges; il ne met rien au-dessus de la scène d'ouverture et du quatrième acte; la comparaison qu'il fait de plusieurs endroits de *Polyeucte* et de *Saint-Genest* est très-souvent à l'avantage de Rotrou [1].

La Harpe a fait un examen très-détaillé de *Venceslas*. « Ce dialogue, » dit-il, après avoir signalé les beautés de la grande scène entre Venceslas et Ladislas, « m'a toujours paru admirable. Il est « parfaitement adapté aux circonstances et aux « personnages, et il a surtout un caractère de sim- « plicité touchante, rare dans tous les temps, mais « alors absolument original, puisqu'on ne trouve « rien, même dans Corneille, qui ressemble au ton « de cette scène. » Et, plus loin, après avoir signalé quelques scènes déplacées ou inutiles qui font languir l'action, il ajoute : « A l'égard du style, il offre

[1] Voyez les notices placées en tête de *Venceslas* et de *Saint-Genest*

« des beautés réelles, particulièrement dans le rôle « de Ladislas, le seul, avant Racine, où l'on ait « peint les fureurs et les crimes dont l'amour est « capable. »

Du reste, lorsqu'on étudie les ouvrages de l'époque de Rotrou, il faut bien se pénétrer de cette vérité, que ni le style, ni les idées ne doivent être jugées d'après les idées actuelles et l'état de la langue, qui n'est plus aujourd'hui celle de Racine ni même de Voltaire. Combien de locutions, en effet, nous paraissent basses, et sont même devenues presque triviales, qui ne l'étaient point alors; mais au contraire, créées le plus souvent par l'auteur lui-même, elles étaient pour la langue, pauvre, timide, et encore embarrassée, d'utiles acquisitions. Combien d'autres locutions, qui nous semblent bizarres aujourd'hui étaient alors conformes au style et au goût du public, qui leur donnait un sens dont nous ne pouvons reconnaître la valeur que par une sorte d'abstraction et en les comparant aux locutions analogues qu'employaient les auteurs contemporains.

Parmi les innovations que l'on doit à Rotrou, il faut remarquer que ce fut lui qui introduisit l'usage des stances, dont Corneille a fait quelquefois un heureux usage[1]. Quelques-unes de ces stances s'élèvent à la hauteur de la poésie lyrique, et l'emploi de divers rythmes, dont il est aussi l'inventeur, prouve combien son oreille avait le sentiment de l'harmonie.

[1] « Rotrou, dit Voltaire, avait mis les stances à la mode. Corneille, qui les employa, les condamne lui-même dans ses réflexions sur la tragédie. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théâtre grec. Les Romains les imitèrent : il me semble que c'était l'enfance

On aurait tort de s'étonner si l'on rencontre parfois, dans certaines comédies et tragi-comédies de Rotrou, quelques détails un peu libres; il était en cela en arrière de ses contemporains; car la *Sophonisbe* de Mairet, la *Lucrèce* de Duryer, et même le *Clitandre* de Corneille, offrent des scènes peut-être plus inconvenantes que celles qu'on pourrait lui reprocher; et Voltaire, qui l'appelle le fondateur et le maître de Corneille[1], reconnaît que ce fut lui qui purgea la scène des indécences révoltantes que l'on ne craignait point d'y commettre de son temps.

Amené par une circonstance particulière à lire avec soin les œuvres complètes de Rotrou (lecture pénible, il faut l'avouer!), j'ai cru faire une chose utile et à la mémoire de notre poëte et à ceux qui voudraient connaître ses ouvrages, en composant un extrait de tout ce que ses trente-cinq pièces offrent de remarquable; mais comme ce choix occuperait

de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes, qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, et de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre théâtre commença à sortir de la barbarie, et de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans Garnier, dans Jodelle et dans Baïf, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années : le dernier exemple que nous ayons des stances est dans la Thébaïde. Racine se corrigea de ce défaut; il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la pièce, n'était pas naturelle; que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu; qu'ils devenaient poëtes mal à propos. »

Remarques sur la Médée, Act. IV, sc. 5.

[1] C'est le nom que Corneille lui donne lui-même dans la préface de son *Œdipe*.

ici trop de place, je le publierai séparément, et me bornerai à en citer un seul passage qui pourra faire juger de ce dont il eût été capable, s'il n'eût pas été dominé par les circonstances, et par l'exemple de ses contemporains.

ARGANT.

Une couronne est-elle si pesante ?

PARIS.

Ah ! qu'elle pèserait sur ton cerveau léger !
Tu connais mal un bien dont tu crois bien juger ;
Peu savent ce qu'on souffre à régir un empire,
Et c'est pourtant un but où tout le monde aspire.
Quand nous voyons du port des navires flottants,
Pleins de riche butin, et caressés du temps,
Chacun est envieux du bonheur de leur maître,
Et, des premiers, Argant souhaiterait de l'être :
Mais quand le vent combat contre les matelots,
Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,
Que l'orage fait naître une nuit sans étoiles,
Fend le flanc des vaisseaux et déchire les voiles,[1]
Il faut être assisté par un puissant démon
Pour ne se fâcher pas d'avoir pris le timon.
Nous envions les rois ; mais, connaissant leur vie

[1] Des quatre-vingt-dix mille vers qu'a composés Rotrou, celui-là est peut-être le seul où il ait cherché à rendre par l'harmonie imitative un effet physique. Peut-être avait-il, en lisant Homère, été frappé de ce beau vers :

τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν Ἰς ἀνέμοιο.

Quoi qu'il en soit, il l'a heureusement imité, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas plus souvent tenté de rapprocher par le travail sa poésie des beaux modèles de l'antiquité. Dans ce morceau qui est aussi remarquable par le style que par les pensées, la coupe de cet autre vers,

Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,

est d'un mouvement tellement heureux, qu'on pourrait le croire aussi le résultat du travail qui a cherché à imiter le mouvement régulier des vagues.

Nous saurions très-souvent qu'ils nous portent envie.
Beaucoup éviteraient ce qu'ils ont désiré :
Le destin médiocre est le plus assuré.

L'Heureuse constance, Acte III, sc. II.

Le *Cid* parut en 1636, et aussitôt, le public tout entier se passionna pour ce chef-d'œuvre. Mais ce succès fit ombrage aux rivaux de l'auteur et ils cherchèrent à l'atténuer; or, à la tête de ces rivaux était un homme alors tout-puissant en France, le cardinal de Richelieu, qui avait la faiblesse de vouloir joindre à tous ses titres, celui de poëte dramatique.

On sait les persécutions qu'un tel rival fit éprouver à Corneille. La pièce fut soumise à la censure de l'Académie française, qui s'honora en rendant hommage au génie du grand poëte qu'elle était chargée de critiquer. Rotrou, qui n'était pas de l'Académie, parce qu'il n'avait point son domicile à Paris, mérita dans cette circonstance encore plus d'éloges que cette illustre compagnie. Seul parmi tous les auteurs dramatiques, il prit la défense du Cid; dès le moment, il reconnut Corneille pour son maître, et toujours depuis, il appela de ce nom celui qui, comme nous avons vu, se plaisait à le nommer lui-même son père. Combien sont touchantes ces marques de sincère amitié dans ces grands hommes! combien leur antique simplicité était supérieure à nos mesquines rivalités littéraires!

Il nous reste deux manifestations de ces sentiments de Rotrou pour Corneille; l'un est un hommage éclatant, proclamé publiquement sur le théâtre dans une tirade épisodique ou plutôt dans un hors-d'œuvre placé au milieu de la tragédie de

Saint-Genest. L'empereur Dioclétien demande à Saint-Genest quelles sont les tragédies les plus célèbres de l'époque, celui-ci lui répond que ce sont celles, qui

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.
Ces poëmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain.
Rendront de leurs beautés notre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

Cet éloge, par cela même qu'il est placé d'une manière un peu forcée dans cette tragédie, prouve d'autant mieux le désir qu'avait Rotrou de manifester à tout prix son amitié et son admiration pour Corneille ; et ce dut être une douce joie, pour ces deux rivaux, que de voir se confondre les applaudissements décernés par le public au génie de l'un aussi bien qu'aux beaux vers et au désintéressement de l'autre.

L'autre manifestation des sentiments que Rotrou professait pour Corneille, est un écrit qu'il publia sous le titre de *l'Inconnu et véritable ami de messieurs de Scudery et Corneille.* Cette pièce est assez rare, en voici le commencement:

« Puisque tout Paris n'ignore plus maintenant le différend « qui est entre monsieur de Scudéry et monsieur Corneille, « pour s'être pris et engagés insensiblement à écrire l'un contre « l'autre, je ne crois pas aujourd'hui être blâmable de témoi- « gner à chacun combien j'honore leurs vertus, et le déplaisir « que j'ai de les voir tous les jours se béquetter et pincer en « plusieurs façons, par l'avis de certaines personnes qui ne « les poussent à ce peu glorieux dessein-là que pour appren- « dre jusqu'où deux des premiers poëtes de notre temps peu- « vent porter leur inimitié l'un contre l'autre. J'avoue bien « que monsieur de Scudéry, selon le sentiment des plus hon- « nêtes gens, n'a pas autant de raison d'écrire contre le Cid,

« comme il en aurait eu de taire les fautes qu'il y a remar-
« quées effectivement, parce qu'à moins de se déclarer ennemi
« juré de monsieur Corneille, il ne devait pas mettre aux
« yeux du public une chose qui fît préjudice à un homme de
« sa profession et de sa compagnie. »

Lorsque Corneille fit représenter *la Veuve*, Rotrou lui adressa la pièce suivante, que je cite ici tout entière, parce qu'elle est devenue très-rare; on y remarque une grande modestie et un grand respect pour Corneille.

Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, et ne me puis plus taire;
Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre rival.
Pour un même sujet même désir nous presse;
Nous poursuivons tous deux une même maîtresse.
La Gloire, cet objet des belles volontés,
Préside également dessus nos libertés;
Comme toi, je la sers, et personne ne doute
Des veilles et des soins que cette ardeur me coute:
Mon espoir toutefois est déçu chaque jour
Du depuis que t'ai vu prétendre à son amour.
Je n'ai point le trésor de ces douces paroles
Dont tu lui fais la cour et dont tu la cajoles:
Je vois que ton esprit unique dans ton art
A des naïvetés plus belles que le fard,
Que tes inventions ont des charmes étranges,
Que leur moindre incident attire des louanges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.
Depuis, ma muse tremble et n'est plus si hardie;
Une jalouse peur l'a longtemps refroidie,
Et depuis, cher rival, je serais rebuté
De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
Si cet Ange mortel, qui fait tant de miracles,
Et dont tous les discours passent pour des oracles,
Ce fameux Cardinal, l'honneur de l'univers,
N'aimait ce que je fais, et n'écoutât mes vers.
Sa faveur m'a rendu mon humeur ordinaire:

La gloire où je prétends est l'honneur de lui plaire;
Et lui seul, réveillant mon génie endormi,
Est cause qu'il te reste un si faible ennemi.
Mais la Gloire n'est pas de ces chastes maîtresses
Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses :
Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille amants, sans en faire un jaloux;
Tel je te sais connaître et te rendre justice,
Tel on me voit partout adorer ta Clarice;
Aussi rien n'est égal à ses moindres attraits :
Tout ce que j'ai produit cède à ses moindres traits.
Toute veuve qu'elle est, de quoi que tu l'habilles
Elle ternit l'éclat de nos plus belles filles.
J'ai vu trembler Silvie, Amaranthe et Philis;
Célimène a changé, ses attraits sont pâlis,
Et tant d'autres beautés que l'on a tant vantées
Sitôt elle a paru se sont épouvantées.
Adieu, fais-nous souvent des enfants si parfaits
Et que ta bonne humeur ne se lasse jamais.

On reconnaît à ces traits cette noblesse d'âme, dont notre poëte donna dans sa mort une preuve si éclatante.

On a peu de détails sur la vie de Rotrou; et le peu que j'offre ici, j'ai dû le chercher dans ses préfaces et dans quelques-unes de ses pièces de vers. On sait seulement qu'il fut bon époux et bon père; il avait épousé Élisabeth le Camus, qui lui avait donné trois enfants. Sa descendance mâle est aujourd'hui éteinte.

Il dut lutter longtemps contre la pauvreté et la fougue de ses passions, surtout contre la passion du jeu, à laquelle il ne sut pas résister dans sa jeunesse; et l'on raconte que chaque fois qu'il avait gagné ou qu'il recevait des comédiens quelque argent, il allait le jeter derrière des fagots, se forçant ainsi lui-même à chercher cet argent pièce à

pièce, et se formant, presque malgré lui, une épargne que le jeu lui aurait bientôt enlevée, si elle eût été d'un plus facile accès. M. Picard fait avec raison observer, dans la notice qu'il lui a consacrée, qu'il ne faut pas voir dans ce trait une espèce de bonhomie et d'enfantillage, mais bien plutôt l'indice d'une précieuse qualité, la défiance de soi-même, qui met en garde contre les faiblesses de l'humanité.

On lit, dans l'histoire du Théâtre français [1], que Rotrou, après avoir achevé la tragédie de *Venceslas*, se préparait à la lire aux comédiens, lorsqu'il fut arrêté et conduit en prison pour une dette qu'il ne pouvait acquitter. La somme n'était pas considérable, mais il était joueur et par conséquent assez souvent vis-à-vis de rien. Il envoya chercher les comédiens, et leur offrit sa tragédie pour vingt pistoles. Le marché fut bientôt conclu; il sortit de prison; la pièce fut jouée, et elle eut un tel succès, que les comédiens crurent devoir joindre un présent honnête au prix qu'ils l'avaient payée.

On voit par les préfaces des pièces de Rotrou dédiées au roi, à la reine [2] et aux plus grands seigneurs du temps, que son talent était apprécié, ainsi que sa personne, et qu'il était particulièrement attaché à la maison de Soissons. En dédiant la tragi-comédie de *l'Hypocondriaque*, sa première pièce, au duc de Soissons, il lui dit « qu'il n'a point trouvé jusque-« là d'autre moyen de témoigner son inclination particulière au service de Sa Grandeur, et l'extrê-

[1] Par les frères *Parfait*, notice sur le *Venceslas*.

[2] La reine lui avait dit que *la Rosalie lui était infiniment agréable;* il le rappelle dans la préface de cette pièce.

« me désir qu'il a d'être estimé de lui. » Il dit à la duchesse de Soissons dans une de ses dédicaces :

« Outre que j'ai pris avec la naissance l'honneur d'être vo-
« tre créature, celui que vous m'avez fait de me voir si sou-
« vent de l'œil dont vous voyez les choses qui ne vous dé-
« plaisent pas, et l'estime que toute votre maison vous a vu
« faire de mes ouvrages me rendent si justement votre obligé
« et si passionnément votre serviteur, etc.

Enfin, on voit, dans sa préface de *Saint-Genest*, qu'invité par la même princesse à l'accompagner dans un voyage à Bourbon, il n'avait pu revoir les épreuves de cette pièce, et qu'un grand seigneur de la cour avait bien voulu se charger de ce soin.

Les vers suivants, qui lui sont adressés par un admirateur de son talent, se lisent dans une élégie placée en tête de la comédie de *Célimène*,

Travaille maintenant, le peuple t'y convie.
Puisqu'en si peu de temps tu fais tant de beaux vers,
Tu répondras un jour des moments que tu perds.
. . . . . .
Quand je les oy pourtant tonner sur un théâtre,
Je suis ravi d'en voir tout un peuple idolâtre:
Je prise seulement de tous les spectateurs
Ceux qui de tes beaux vers sont les admirateurs.
Même les envieux savent que je m'irrite
Quand j'entends froidement parler de ton mérite...

D'autres amis qu'il avait à Dreux lui adressaient des épîtres en vers. L'un deux, dans une pièce latine, après avoir mentionné Garnier,

Garnerus latii conscius eloquii,

dit en parlant de Hardy et de lui :

Clarius enituit Gallis audacior alter
Mox latuit vestri carmine ROTROUEI.
Qui gravius tragicos resonare boatus ?

Mollius aut Paphios sorte favente, jocos?
. . . . . .
Prisca tuis ætas, concedat nostra triumphis
Invideat, satis est, æmula posteritas
E. VEILLARDUS, med. Druida.

Des stances remarquables, adressées par Rotrou à M.***, qui le quittait pour retourner à Dreux, montrent combien il était sensible à l'amitié; et l'on y voit que ce sentiment ne contribua pas peu à le retirer de la vie un peu déréglée à laquelle il s'accuse de s'être laissé entraîner. On trouvera dans cette pièce quelques détails sur son caractère.

A SON AMI.

STANCES.

Peux-tu, cruel ami, t'éloigner de mes yeux?
Dreux pour nous séparer a-t-il assez de charmes?
Et quelque rare objet, qui se trouve en ces lieux,
Peut-il plus sur toi que mes larmes?

Quand le fleuve qui coule autour de ses fossés
Serait plus précieux que le Tage et le Gange
. . . . . .
Et quant l'Aurore même irait t'y recevoir
Plus favorable qu'à Céphale;
Intime ami, cher Euryale,
Y peux-tu vivre sans me voir?

Moi, quelque sentiment qu'on ait de mes écrits,
Quoi que tous mes amis leur aient donné de gloire,
Et quelque heureux endroits que les plus beaux esprits
Me laissent prendre en leur mémoire;
En quelques entretiens que je passe le jour,
A quoi que mon esprit s'amuse
Et quelques amis que ma Muse
M'ait déjà donnés à la cour;

Ce bonheur ne rend pas mes désirs plus contents:
On m'accuse partout de peu de complaisance.
Je crois être inutile et perdre tout le temps.

Que je passe hors de ta présence ;
Si bien qu'ayant à plaire à tant d'esprits divers,
Un nombre infini me méprise,
Ne trouvant point en ma hantise
Les appas qui sont en mes vers.

Mon âme, que tu crois si sensible à l'amour,
A depuis ton absence un naturel de souche :
Quoi qu'on trouve de rare en ce divin séjour,
Il n'a point d'objet qui me touche ;
Ni le Cours ni la Cour n'ont rien de captivant,
Et quoi que mon œil y découvre,
Je sors de Vincenne et du Louvre
Aussi froid que j'étais devant.

En l'humeur où je suis qui veut bien m'affliger
N'a qu'à m'entretenir de repas et de noces,
Et quoique des seigneurs me pensent obliger,
Je hais d'entrer en leurs carosses.
. . . . . .
Et je souffre trop, quand j'y songe
Aux moyens de dire un bon mot.

Quant je puis m'éloigner d'un nombre de rimeurs
Dont il me faut souffrir l'importune visite,
Quoique j'aie en horreur leurs fantasques humeurs
Autant que j'aime ton mérite,
Les plus affreux déserts sont mes lieux le plus chers ·
J'y soupire avecque licence,
Et j'y fais plaindre ton absence
A la voix même des rochers.

Sous un chêne si haut qu'à peine son coupeau
Pourrait être accessible au vol des alouettes,
Le visage couvert du tour de mon chapeau,
L'œil fixe, les lèvres muettes,
Foulant du pied les fleurs embrassant mes genoux
Je songe au lien qui nous serre,
Et s'il est des amis sur terre
Qu'on puisse comparer à nous ;

Si jamais deux esprits se sentirent atteints
Et surent conserver de si fidèles flammes,
Si la conformité de nos premiers desseins

Se trouve encore en d'autres âmes :
Si Pythie et Damon brûlaient d'un feu si beau
Alors qu'avecque tant de gloire
Ils exemptèrent leur mémoire
Des tristes effets du tombeau,

Lors je me ressouviens des sales voluptés
Où jadis nous faisions une chute commune :
Quand une brune avait tes esprits enchantés,
Je soupirais pour une brune ;
L'amour nous captivait par de mêmes attraits,
Il nous causait de mêmes peines,
Il nous serrait de mêmes chaînes,
Et nous tirait de mêmes traits.

Mais que le souvenir de ces jours criminels
En l'état où je suis m'offense la mémoire !
Que le ciel me devait de tourments éternels
Quand il me vit l'âme si noire !
Mon Dieu ! que ta bonté rend mon esprit confus !
Qu'avecque raison je t'adore ;
Et combien l'enfer en dévore
Qui sont meilleurs que je ne fus !

Les rayons de ta grâce ont éclairé mes sens,
Le monde et ses plaisirs me semblent moins qu'un verre ;
Je pousse encor des vœux, mais des vœux innocents
Qui montent plus haut que la terre.
Je ne rends plus hommage à des objets si faux ;
Toi seul mérites des louanges ;
Devant toi le plus beau des anges
A des taches et des défauts.

Les nombreux succès de Rotrou au théâtre lui avaient mérité une pension du roi ; il habitait ordinairement Dreux, où le retenaient ses charges de lieutenant particulier et civil au bailliage de cette ville, d'assesseur criminel et de commissaire examinateur du même comté. Mais il était souvent obligé de venir à Paris pour y diriger la mise en scène de ses pièces. Il se trouvait dans la capitale au mois de juin

1650, lorsqu'une maladie épidémique se déclara inopinément à Dreux. Une sorte de fièvre pourprée, contre laquelle tous les efforts de l'art étaient impuissants, y emportait chaque jour plus de trente habitants, et par la rapidité de ses progrès menaçait de dépeupler la ville; déjà la mort avait atteint le maire et plusieurs des principaux citoyens : chacun s'empressait de fuir le fléau. Rotrou est informé de ce désastre; mais il n'hésite pas un instant. C'est en vain que son frère le conjure de ne pas courir à un trépas certain; il quitte Paris et le théâtre où il va peut-être donner un chef-d'œuvre et vole où son devoir l'appelle. Son frère lui écrit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, et de s'éloigner de lieux dont les habitants paraissent dévoués à la mort; il lui répond qu'il est le seul qui puisse veiller aux besoins de la ville et y maintenir le bon ordre [1], et que sa conscience lui défend de la quitter; « le péril « où je me trouve, dit-il en finissant sa lettre, est « imminent. Au moment où je vous écris, les clo- « ches sonnent pour la vingt-deuxième personne « aujourd'hui : ce sera pour moi demain peut-être; « mais ma conscience a marqué mon devoir. Que la « volonté de Dieu s'accomplisse ! » Trois jours après les habitants de Dreux accompagnaient à l'église paroissiale de Saint-Pierre le cercueil de leur vertueux magistrat, et déposaient le corps de Rotrou dans le cimetière annexé à cette église, où sur une pierre [2], à moitié effacée par le temps mon père a

[1] Voy. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tom. 16, p. 89.

[2] Cette pierre n'existe plus; celle qui sert de seuil à l'une des portes latérales de l'église de Dreux et sur laquelle on lit :

pu lire le nom glorieux du fondateur de la scène française.

L'Académie française proposa, en 1811, *la mort de Rotrou* pour sujet du prix de poésie. « Presque « tous les hommes, dit M. Picard, qui se sont dis- « tingués dans les lettres, se sont fait remarquer en « même temps par la noblesse de leurs sentiments, « l'élévation de leur âme, et leur désintéressement; « mais peu ont eu l'occasion de développer ces qua- « lités avec le même éclat que Rotrou. Il est doux « d'avoir à célébrer à la fois de beaux ouvrages et « de belles actions. » Ce fut Millevoie qui fut couronné; il mourut peu de temps après, enlevé comme le poëte qu'il avait chanté, à la fleur de l'âge.

La ville de Dreux va bientôt élever un monument à la mémoire de Rotrou; c'est un devoir dont elle eût dû peut-être s'acquitter plus tôt; car on avait droit de s'étonner que, tandis que toutes les villes de France s'empressent de s'illustrer, en honorant la mémoire de leurs grands hommes, par des marques ostensibles de leur reconnaissance, Rotrou, ce fondateur de la scène française, ce poëte qui mieux qu'aucun de ses contemporains sut apprécier Corneille et rivaliser de gloire avec lui, ce magistrat enfin, qui paya de sa vie l'accomplissement de ses devoirs, n'eût pas encore obtenu de sa ville natale un hommage qu'elle lui devait à tant de titres.

AMB. FIRMIN-DIDOT.

nom de ROTROU (les prénoms sont effacés) ne saurait être la même qui recouvrait le corps du poëte; car la date mortuaire porte 1695. Elle ne peut donc se rapporter qu'à l'un des descendants de Rotrou, puisque sur les registres de la ville de Dreux l'inhumation de Rotrou est inscrite à la date du mardi 28 juin 1650.

ROTROU.

SAINT-GENEST,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR SAINT GENEST.

L'empereur Dioclétien accorde sa fille à Maximin, revenu vainqueur de l'Inde. Des fêtes sont données à l'occasion de ce mariage, et une représentation théâtrale en fait partie. Le martyre d'Adrien, que Maximin avait condamné à mort en haine des chrétiens et de leur religion est le sujet d'une tragédie dont Genest, acteur célèbre de la cour de Maximin, remplit le principal rôle. Un théâtre s'élève au fond de la scène, où après une répétition et des préparatifs dans lesquels le machiniste et les décorateurs paraissent, la cour vient assister à la tragédie, Genest commence son rôle aux applaudissements des spectateurs; mais au moment où dans la pièce qu'il représente on promet des honneurs à Adrien s'il veut renoncer au vrai Dieu, frappé tout à coup de la grâce, ce n'est plus Adrien le martyre, c'est Genest qui parle pour lui-même : il insulte aux dieux du Capitole; ses interlocuteurs troublés attendent en vain leur *réclame*, la pièce est interrompue : il déclare enfin qu'il adopte les sentiments qu'il n'avait fait qu'exprimer. Dioclétien irrité le condamne au supplice, et Genest reçoit la couronne du martyre.

Le talent original de Rotrou se décèle tout entier dans la conception de cette singulière tragédie, qui renferme à un haut degré plusieurs des conditions de ce que l'on nomme aujourd'hui le *romantisme*, qui n'a pas été plus loin dans ses hardiesses, soit lorsque Rotrou place des comédiens sur la scène, soit lorsqu'il ose discuter le pour et le contre de la divinité du Christ. A des événements politiques, Rotrou n'a pas craint de joindre des peintures exactes et naïves d'intrigues de coulisses et des discussions littéraires, dans lesquelles il a su faire entrer avec adresse l'éloge des ouvrages de Corneille son ami, son élève, et que par un sentiment d'équitable abnégation il se plaisait à nommer son maître, lui rendant dans sa pièce même de Saint-Genest un éclatant hommage :

> Ces poëmes sans prix, où son illustre main
> D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
> Rendront de leur beauté votre oreille idolâtre,
> Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.
>
> Act. I Sc. v, vers la fin.

Cette variété de tons employée par Rotrou, et la vérité des divers sentiments qu'il a décrits et mis en jeu, furent la principale cause de l'injuste oubli dans lequel était tombée cette tragédie; cette même raison deviendrait un sujet d'éloges maintenant que l'on cherche à introduire une plus grande liberté dans notre système dramatique. Rotrou fournira aux novateurs des exemples qu'il est inutile d'aller chercher chez l'étranger.

Voltaire a comparé plusieurs endroits de Polyeucte avec quelques-uns de Saint-Genest et souvent à l'avantage de Rotrou. Dans presque toute cette pièce le style est énergique, et, bien qu'il soit entaché souvent de fautes contre le goût, l'on peut dire qu'il est *Cornélien*.

SAINT GENEST,

COMÉDIEN PAIEN,

REPRÉSENTANT LE MARTYRE D'ADRIEN.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

DIOCLÉTIEN, empereur.
MAXIMIN, empereur.
VALÉRIE, fille de Dioclétien.
CAMILLE, suivante de Valérie.
PLANCIEN, préfet.
GENEST, comédien.
MARCELLE, comédienne.
OCTAVE, comédien.
SERGESTE, comédien.
LENTULE, comédien.
ALBIN, comédien.
UN DÉCORATEUR.
UN GEOLIER.

ADRIEN, représenté par Genest.
NATALIE, — par Marcelle.
FLAVIE, — par Sergeste.
MAXIMIN, — par Octave.
ANTHISME, — par Lentule.
UN GARDE, — par Albin.
UN PAGE.
SUITE DE SOLDATS ET GARDES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Quoi! vous ne sauriez vaincre une frayeur si vaine!
Un songe, une vapeur vous cause de la peine,
A vous sur qui le ciel déployant ses trésors,

Mit un insigne esprit dans un si digne corps!

VALÉRIE.

Le premier des Césars apprit bien que les songes
Ne sont pas toujours faux et toujours des mensonges;
Et la force d'esprit dont il fut tant vanté,
Pour l'avoir conseillé, lui coûta la clarté.
Le ciel comme il lui plaît nous parle sans obstacle;
S'il veut, la voix d'un songe est celle d'un oracle,
Et les songes, surtout tant de fois répétés,
Ou toujours, ou souvent, disent des vérités.
Déjà cinq ou six nuits à ma triste pensée
Ont de ce vil hymen la vision tracée,
M'ont fait voir un berger avoir assez d'orgueil
Pour prétendre à mon lit qui serait mon cercueil;
Et l'empereur mon père, avec violence,
De ce présomptueux appuyer l'insolence.
Je puis, s'il m'est permis, et si la vérité
Dispense les enfants à quelque liberté,
De sa mauvaise humeur craindre un mauvais office;
Je connais son amour, mais je crains son caprice,
Et vois qu'en tout rencontre il suit aveuglément
La bouillante chaleur d'un premier mouvement.
Sut-il considérer, pour son propre hyménée,
Sous quel joug il baissait sa tête couronnée,
Quand, empereur, il fit sa couche et son État
Le prix de quelques pains qu'il emprunta soldat,
Et, par une faiblesse à nulle autre seconde,
S'associa ma mère à l'empire du monde?
Depuis, Rome souffrit et ne réprouva pas
Qu'il commît un Alcide au fardeau d'un Atlas,
Qu'on vît sur l'univers deux têtes souveraines,
Et que Maximien en partageât les rênes.
Mais pourquoi pour un seul tant de maîtres divers,
Et pourquoi quatre chefs au corps de l'univers?
Le choix de Maximin et celui de Constance
Étaient-ils à l'État de si grande importance
Qu'il en dût recevoir beaucoup de fermeté,
Et ne pût subsister sans leur autorité?
Tous deux différemment altèrent sa mémoire;
L'un par sa nonchalance, et l'autre par sa gloire.
Maximin, achevant tant de gestes guerriers,

Semble au front de mon père en voler les lauriers;
Et Constance, souffrant qu'un ennemi l'affronte,
Dessus son même front en imprime la honte.
Ainsi, ni dans son bon, ni dans son mauvais choix,
D'un conseil raisonnable il n'a suivi les lois;
Et, déterminant tout au gré de son caprice,
N'en prévoit le succès ni craint le préjudice.

CAMILLE.

Vous prenez trop l'alarme, et ce raisonnement
N'est point à votre crainte un juste fondement.
Quand Dioclétien éleva votre mère
Au degré le plus haut que l'univers révère,
Son rang qu'il partageait n'en devint point plus bas,
Et l'y faisant monter, il n'en descendit pas;
Il put concilier son honneur et sa flamme,
Et, choisi par les siens, se choisir une femme.
Quelques associés qui règnent avecque lui,
Il est de ses États le plus solide appui :
S'ils sont les matelots de cette grande flotte,
Il en tient le timon, il en est le pilote,
Et ne les associe à des emplois si hauts
Que pour voir des Césars au rang de ses vassaux.
Voyez comme un fantôme, un songe, une chimère,
Vous fait mal expliquer les mouvements d'un père,
Et qu'un trouble importun vous naît mal à propos
D'où doit si justement naître votre repos.

VALÉRIE.

Je ne m'obstine point d'un effort volontaire
Contre tes sentiments en faveur de mon père;
Et contre un père enfin l'enfant a toujours tort.
Mais me répondras-tu des caprices du sort?
Ce monarque insolent, à qui toute la terre
Et tous ses souverains sont des jouets de verre,
Prescrit-il son pouvoir? et quand il en est las,
Comme il les a formés, ne les brise-t-il pas?
Peut-il pas, s'il me veut dans un état vulgaire,
Mettre la fille au point dont il tira la mère,
Détruire ses faveurs par sa légèreté,
Et de mon songe enfin faire une vérité?
Il est vrai que la mort, contre son inconstance,
Aux grands cœurs, au besoin, offre son assistance,

Et peut toujours braver son pouvoir insolent;
Mais si c'est un remède, il est bien violent.

CAMILLE.

La mort a trop d'horreur pour espérer en elle;
Mais espérez au ciel qui vous a fait si belle,
Et qui semble influer avecque la beauté
Des marques de puissance et de prospérité.

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN PAGE.

LE PAGE.

Madame.

VALÉRIE.

Que veux-tu?

LE PAGE.

L'empereur, qui m'envoie,
Sur mes pas avec vous vient partager sa joie.

VALÉRIE.

Quelle?

LE PAGE.

L'ignorez-vous? Maximin, de retour
Des pays reculés où se lève le jour,
De leurs rébellions par son bras étouffées,
Aux pieds de l'empereur apporte les trophées;
Et de là se dispose à l'honneur de vous voir.

(Il sort.)

CAMILLE.

Sa valeur vous oblige à le bien recevoir.
Ne lui retenez pas le fruit de sa victoire :
Le plus grand des larcins est celui de la gloire.

VALÉRIE.

Mon esprit agité d'un secret mouvement,
De cette émotion chérit le sentiment;
Et cet heur inconnu, qui flatte ma pensée,
Dissipe ma frayeur et l'a presque effacée.
Laissons notre conduite à la bonté des dieux.
(Voyant Maximin.)
O ciel! qu'un doux travail m'entre au cœur par les yeux.

SCÈNE III.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES, SOLDATS.

(BRUIT DE TAMBOURS ET DE TROMPETTES.)

DIOCLÉTIEN, baisant les mains de Valérie.

Déployez, Valérie, et vos traits et vos charmes;
Au vainqueur d'Orient faites tomber les armes;
Par lui l'empire est calme et n'a plus d'ennemis.
Soumettez ce grand cœur qui nous a tout soumis;
Chargez de fers un bras fatal à tant de têtes,
Et faites sa prison le prix de ses conquêtes.
Déjà par ses exploits il avait mérité
La part que je lui fis de mon autorité;
Et sa haute vertu, réparant sa naissance,
Lui fit sur mes sujets partager ma puissance.
Aujourd'hui que, pour prix des pertes de son sang,
Je ne puis l'honorer d'un plus illustre rang,
Je lui dois mon sang même; et, lui donnant ma fille,
Lui fais part de mes droits sur ma propre famille.
(A Maximin.)
Ce présent, Maximin, est encore au-dessous
Du service important que j'ai reçu de vous;
Mais, pour faire vos prix égaux à vos mérites,
La terre trouverait ses bornes trop petites;
Et vous avez rendu mon pouvoir impuissant,
Et restreint envers vous ma force en l'accroissant.

MAXIMIN.

La part que vos bontés m'ont fait prendre en l'empire
N'égale point, seigneur, ces beaux fers où j'aspire.
Tous les arcs triomphants que Rome m'a dressés,
Cèdent à la prison que vous me bâtissez;
Et de victorieux des bords que l'Inde lave,
J'accepte plus content la qualité d'esclave,
Que dépouillant ce corps vous ne prendrez aux cieux
Le rang par vos vertus acquis entre les dieux :
Mais oser concevoir cette insolente audace,
Est plutôt mériter son mépris que sa grâce;
Et quoi qu'ait fait ce bras, il ne m'a point acquis
Ni ces titres fameux, ni ce renom exquis,

Qui des extractions effacent la mémoire :
Quand à sa vertu seule il faut devoir sa gloire,
Quelque insigne avantage et quelque illustre rang
Dont vous ayez couvert le défaut de mon sang,
Quoi que l'on dissimule, on pourra toujours dire
Qu'un berger est assis au trône de l'empire,
Qu'autrefois mes palais ont été des hameaux,
Que qui gouverne Rome a conduit des troupeaux,
Que pour prendre le fer j'ai quitté la houlette,
Et qu'enfin votre ouvrage est une œuvre imparfaite.
Puis-je, avec ce défaut non encor réparé,
M'approcher d'un objet digne d'être adoré,
Espérer de ses vœux les glorieuses marques,
Prétendre d'étouffer l'espoir de cent monarques,
Passer ma propre attente, et me faire des dieux,
Sinon des ennemis, au moins des envieux?

DIOCLÉTIEN.

Suffit que c'est mon choix, et que j'ai connaissance
Et de votre personne et de votre naissance,
Et que si l'une enfin n'admet un rang si haut,
L'autre par sa vertu répare son défaut,
Supplée à la nature, élève sa bassesse,
Se reproduit soi-même et forme sa noblesse.
A combien de bergers les Grecs et les Romains
Ont-ils pour leur vertu vu des sceptres aux mains?
L'histoire, des grands cœurs la plus chère espérance,
Que le temps traite seule avecque révérence,
Qui ne redoutant rien ne peut rien respecter,
Qui se produit sans fard et parle sans flatter,
N'a-t-elle pas cent fois publié la louange
Des gens que leur mérite a tirés de la fange,
Qui par leur industrie ont leurs noms éclaircis,
Et sont montés au rang où nous sommes assis?
Cyrus, Sémiramis sa fameuse adversaire,
Noms qu'encore aujourd'hui la mémoire révère,
Lycaste, Parasie, et mille autres divers,
Qui dans les premiers temps ont régi l'univers;
Et récemment encor dans Rome, Vitellie,
Gordien, Pertinax, Macrin, Probe, Aurélie,
N'y sont-ils pas montés, et fait de mêmes mains
Des règles aux troupeaux et des lois aux humains?

Et moi-même enfin, moi, qui de naissance obscure
Dois mon sceptre à moi-même et rien à la nature,
N'ai-je pas lieu de croire en cet illustre rang
Le mérite dans l'homme et non pas dans le sang,
D'avoir à qui l'accroît fait part de ma puissance,
Et choisi la personne et non pas la naissance?
(A Valérie.)
Vous, cher fruit de mon lit, beau prix de ses exploits,
Si ce front n'est menteur, vous approuvez mon choix,
Et tout ce que l'amour imprime d'allégresse
Sur le front d'une fille amante, mais princesse,
Y fait voir sagement que mon élection
Se trouve un digne objet de votre passion.

VALÉRIE.

Ce choix étant si rare, et venant de mon père,
Mon goût serait mauvais s'il s'y trouvait contraire.
Oui, seigneur, je l'approuve, et bénis le destin
D'un heureux accident que j'ai craint ce matin.
(Se tournant vers Camille.)
Mon songe est expliqué : j'épouse en ce grand homme
Un berger, il est vrai, mais qui commande à Rome
Le songe m'effrayait, et j'en chéris l'effet;
Et ce qui fut ma peur est enfin mon souhait.

MAXIMIN, lui baisant la main.

O favorable arrêt, qui me comble de gloire,
Et fait de ma prison ma plus digne victoire!

CAMILLE.

Ainsi souvent le ciel conduit tout à tel point
Que ce qu'on craint arrive, et qu'il n'afflige point,
Et que ce qu'on redoute est enfin ce qu'on aime.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN PAGE.

LE PAGE.

Genest attend, seigneur, dans un désir extrême,
De s'acquitter des vœux dus à vos majestés.

DIOCLÉTIEN.

Qu'il entre.
(Le page sort.)

CAMILLE, à Valérie.

Il manquait seul à vos prospérités;

Et quel que soit votre heur, son art, pour le parfaire,
Semble en quelque façon vous être nécessaire.
Madame, obtenez-nous ce divertissement
Que vous-même estimez et trouvez si charmant.

SCÈNE V.

GENEST, DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, PLANCIEN, VALÉRIE, CAMILLE, GARDES, SOLDATS.

GENEST.

Si parmi vos sujets une abjecte fortune
Permet de partager l'allégresse commune,
Et de contribuer en ces communs désirs,
Sinon à votre gloire, au moins à vos plaisirs,
Ne désapprouvez pas, ô généreux monarques,
Que notre affection vous produise ses marques,
Et que mes compagnons vous offrent par ma voix,
Non des tableaux parlants de vos rares exploits,
Non cette si célèbre et si fameuse histoire
Que vos heureux succès laissent à la mémoire
(Puisque le peuple grec non plus que le romain
N'a point pour les tracer une assez docte main),
Mais quelque effort au moins par qui nous puissions dire
Vous avoir délassé du grand faix de l'empire,
Et, par ce que notre art aura de plus charmant,
Avoir à vos grands soins ravi quelque moment.

DIOCLÉTIEN.

Genest, ton soin m'oblige, et la cérémonie
Du beau jour où ma fille à ce prince est unie,
Et qui met notre joie en un degré si haut,
Sans un trait de ton art aurait quelque défaut.
Le théâtre aujourd'hui, fameux par ton mérite,
A ce noble plaisir puissamment sollicite,
Et dans l'état qu'il est ne peut, sans être ingrat,
Nier de lui devoir son plus brillant éclat :
Avec confusion j'ai vu cent fois tes feintes
Me livrer malgré moi de sensibles atteintes;
En cent sujets divers, suivant tes mouvements,
J'ai reçu de tes feux de vrais ressentiments;
Et l'empire absolu que tu prends sur une âme
M'a fait cent fois de glace et cent autres de flamme.

Par ton art les héros, plutôt ressuscités
Qu'imités en effet et que représentés,
De cent et de mille ans après leurs funérailles,
Font encor des progrès et gagnent des batailles,
Et sous leurs noms fameux établissent des lois :
Tu me fais en toi seul maître de mille rois.
Le comique où ton art également succède,
Est contre la tristesse un si pressant remède,
Qu'un seul mot, quand tu veux, un pas, une action
Ne laisse plus de prise à cette passion,
Et, par une soudaine et sensible merveille,
Jette la joie au cœur par l'œil ou par l'oreille.

GENEST.

Cette gloire, seigneur, me confond à tel point.....

DIOCLÉTIEN.

Crois qu'elle est légitime, et ne t'en défends point.
Mais passons aux auteurs, et dis-nous quel ouvrage
Aujourd'hui dans la scène a le plus haut suffrage,
Quelle plume est en règne, et quel fameux esprit
S'est acquis dans le cirque un plus juste crédit.

GENEST.

Les goûts sont différents, et souvent le caprice
Établit ce crédit bien plus que la justice.

DIOCLÉTIEN.

Mais entre autres encor, qui l'emporte en ton sens?

GENEST.

Mon goût, à dire vrai, n'est point pour les récens :
De trois ou quatre au plus, peut-être la mémoire
Jusqu'aux siècles futurs conservera la gloire:
Mais de les égaler à ces fameux auteurs
Dont les derniers des temps seront adorateurs,
Et de voir leurs travaux avec la révérence
Dont je vois les écrits d'un Plaute et d'un Térence,
Et de ces doctes Grecs, dont les rares brillants
Font qu'ils vivent encor si beaux après mille ans,
Et dont l'estime enfin ne peut être effacée,
Ce serait vous mentir et trahir ma pensée.

DIOCLÉTIEN.

Je sais qu'en leurs écrits l'art et l'invention
Sans doute ont mis la scène en sa perfection;
Mais ce que l'on a vu n'a plus la douce amorce

Ni le vif aiguillon dont la nouveauté force;
Et ce qui surprendra nos esprits et nos yeux,
Quoique moins achevé, nous divertira mieux.

GENEST.

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme
A qui les rares fruits que la muse produit,
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certes l'art comme l'estime est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste;
Ces poëmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

VALÉRIE.

J'ai su la haute estime où l'on les a tenus,
Mais leurs sujets enfin sont des sujets connus;
Et quoi qu'ils aient du beau, la plus rare merveille
Quand l'esprit la connaît ne surprend plus l'oreille.
Ton art est toujours même, et tes charmes égaux
Aux sujets anciens aussi bien qu'aux nouveaux;
Mais on vante surtout l'inimitable adresse
Dont tu feins d'un chrétien le zèle et l'allégresse,
Quand, le voyant marcher du baptême au trépas,
Il semble que les feux soient des fleurs sous tes pas.

MAXIMIN.

L'épreuve en est aisée.

GENEST.

Elle sera sans peine,
Si votre nom, seigneur, nous est libre en la scène;
Et la mort d'Adrien, l'un de ces obstinés
Par vos derniers arrêts naguère condamnés,
Vous sera figurée avec un art extrême,
Et si peu différent de la vérité même,
Que vous nous avouerez de cette liberté
Où César à César sera représenté;
Et que vous douterez si dans Nicomédie,
Vous verrez l'effet même ou bien la comédie.

MAXIMIN.

Oui, crois qu'avec plaisir je serai spectateur
En la même action dont je serai l'acteur.

Va, prépare un effort digne de la journée
Où le ciel, m'honorant d'un si juste hyménée,
Met par une aventure incroyable aux neveux,
Mon bonheur et ma gloire au dessus de mes vœux.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

(LE THÉATRE S'OUVRE.)

GENEST, s'habillant, et tenant son rôle; LE DÉCORATEUR.

GENEST.

Il est beau; mais encore, avec peu de dépense,
Vous pouviez ajouter à la magnificence,
N'y laisser rien d'aveugle, y mettre plus de jour,
Donner plus de hauteur aux travaux d'alentour,
En marbrer les dehors, en jasper leurs colonnes,
Enrichir les tympans, leurs cimes, leurs couronnes,
Mettre en vos coloris plus de diversité,
En vos carnations plus de vivacité;
Draper mieux ces habits, reculer ces paysages;
Y faire des jets d'eau et marquer leurs ombrages;
Et surtout en la toile où vous peignez vos cieux
Faire un jour naturel au jugement des yeux;
Au lieu que la couleur m'en semble un peu meurtrie.

LE DÉCORATEUR.

Le temps nous a manqué plutôt que l'industrie;
Joint qu'on voit mieux de loin ces raccourcissements,
Ces corps sortant du plan de ces refondrements;
L'approche à ces dessins ôte leurs perspectives,
En confond les faux jours, rend leurs couleurs moins vives,
Et, comme à la nature, est nuisible à notre art,
A qui l'éloignement semble apporter du fard :
La grâce une autre fois y sera plus entière.

GENEST.

Le temps nous presse; allez préparer la lumière.
(Il lit son rôle.) (Le décorateur sort.)
« Ne délibère plus, Adrien, il est temps

« De suivre avec ardeur ces fameux combattants :
« Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
« La querelle du ciel à ce combat t'appelle,
« La torture, le fer et la flamme t'attend :
« Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
« Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
« Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
« Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
« Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
(Il répète encore ces quatre derniers vers.)
« Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
« Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes ;
« Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
« Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang. »

SCÈNE II.

MARCELLE, achevant de s'habiller, et tenant son rôle ; GENEST.

MARCELLE.

Dieux ! comment en ce lieu faire la comédie ?
De combien d'importuns j'ai la tête étourdie !
Combien à les ouïr je fais de languissants !
Par combien d'attentats j'entreprends sur les sens !
Ma voix rendrait les bois et les rochers sensibles ;
Mes plus simples regards sont des meurtres visibles ;
Je foule autant de cœurs que je marche de pas ;
La troupe, en me perdant, perdrait tous ses appas ;
Enfin, s'ils disent vrai, j'ai lieu d'être bien vaine.
De ces faux courtisans toute ma loge est pleine ;
Et, lasse au dernier point d'entendre leurs douceurs,
Je les en ai laissés absolus possesseurs.
Je crains plus que la mort cette engeance idolâtre
De lutins importuns qu'engendre le théâtre,
Et que la qualité de la profession
Nous oblige à souffrir avec discrétion.

GENEST.

Outre le vieil usage où nous trouvons le monde,
Les vanités encor dont votre sexe abonde
Vous font avec plaisir supporter cet ennui,

Par qui tout votre temps devient le temps d'autrui
Avez-vous repassé cet endroit pathétique
Où Flavie en sortant vous donne la réplique,
Et vous souvenez-vous qu'il s'y faut exciter?

MARCELLE, lui donnant son rôle.

J'en prendrai votre avis, voyez-moi réciter.
(Elle répète.)
« J'ose à présent, ô ciel, d'une vue assurée,
« Contempler les brillants de ta voûte azurée,
« Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé
« De ce palais roulant le lambris étoilé.
« A ton pouvoir, seigneur, mon époux rend hommage;
« Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage;
« Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
« Ce lion altéré du sacré sang des tiens,
« Qui de tant d'innocents crut la mort légitime,
« De ministre qu'il fut, s'offre enfin pour victime,
« Et, patient agneau, tend à ses ennemis
« Un col à ton saint joug heureusement soumis. »

GENEST.

Outre que dans la cour que vous avez charmée
On sait que votre estime est assez confirmée,
Ce récit me surprend, et vous peut acquérir
Un renom au théâtre à ne jamais mourir.

MARCELLE.

Vous m'en croyez bien plus que je ne m'en présume.

GENEST.

La cour viendra bientôt; commandez qu'on allume.
(Il repasse son rôle.) (Marcelle sort.)
« Il serait, Adrien, honteux d'être vaincu;
« Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu;
« J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
« Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
« Dessus les grils ardents et dedans les taureaux,
« Chanter les condamnés et trembler les bourreaux.
(Il répète ces quatre derniers vers.)
« J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
« Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
« Dessus les grils ardents et dedans les taureaux,
« Chanter les condamnés et trembler les bourreaux. »
Dieux, prenez contre moi ma défense et la vôtre

D'effet comme de nom je me trouve être un autre ;
Je feins moins Adrien que je ne le deviens,
Et prends avec son nom des sentiments chrétiens.
Je sais, pour l'éprouver, que par un long étude
L'art de nous transformer nous passe en habitude,
Mais il semble qu'ici des vérités sans fard
Passent et l'habitude et la force de l'art,
Et que Christ me propose une gloire éternelle
Contre qui ma défense est vaine et criminelle ;
J'ai pour suspects vos noms de dieux et d'immortels,
Je répugne aux respects qu'on rend à vos autels ;
Mon esprit, à vos lois secrètement rebelle,
En conçoit un mépris qui fait mourir son zèle ;
Et, comme de profane enfin sanctifié,
Semble se déclarer pour un crucifié.
Mais où va ma pensée, et par quel privilége
Presque insensiblement passé-je au sacrilége,
Et du pouvoir des dieux perds-je le souvenir ?
Il s'agit d'imiter, et non de devenir.

(Le ciel s'ouvre.)

UNE VOIX.

Poursuis, Genest, ton personnage ;
Tu n'imiteras point en vain ;
Ton salut ne dépend que d'un peu de courage,
Et Dieu t'y prêtera la main.

GENEST.

Qu'entends-je, juste ciel, et par quelle merveille,
Pour me toucher le cœur me frappes-tu l'oreille ?
Souffle doux et sacré qui me viens enflammer,
Et qui me souhaitant m'inspire le courage,
Esprit saint et divin qui me vient animer,
Travaille à mon salut, achève ton ouvrage,
Guide mes pas douteux dans le chemin des cieux,
Et pour me les ouvrir dessille-moi les yeux.
Mais, ô vaine créance et frivole pensée,
Que du ciel cette voix me doive être adressée !
Quelqu'un s'apercevant du caprice où j'étais,
S'est voulu divertir par cette feinte voix,
Qui d'un si prompt effet m'excite tant de flamme,
Et qui m'a pénétré jusqu'au profond de l'âme.
Prenez, dieux, contre Christ, prenez votre parti,

Dont ce rebelle cœur s'est presque départi;
Et toi contre les dieux, ô Christ, prends ta défense,
Puisqu'à tes lois ce cœur fait encor résistance;
Et dans l'onde agitée où flottent mes esprits
Terminez votre guerre, et m'en faites le prix.
Rendez-moi le repos dont ce trouble me prive.

SCÈNE III.

LE DÉCORATEUR, GENEST.

LE DÉCORATEUR.

Hâtez-vous, il est temps; toute la cour arrive.

GENEST.

Allons, tu m'as distrait d'un rôle glorieux
Que je représentais devant la cour des cieux,
Et de qui l'action m'est d'importance extrême,
Et n'a pas un objet moindre que le ciel même.
Préparons la musique, et laissons-les placer.

LE DÉCORATEUR, à part.

Il repassait son rôle et s'y veut surpasser.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, SOLDATS, GARDES.

VALÉRIE.

Mon goût, quoi qu'il en soit, est pour la tragédie ·
L'objet en est plus haut, l'action plus hardie;
Et les pensers pompeux et pleins de majesté
Lui donnent plus de poids et plus d'autorité.

MAXIMIN.

Elle l'emporte enfin par les illustres marques
D'exemple des héros, d'ornement des monarques,
De règle et de mesure à leurs affections,
Par ses événements et par ses actions.

PLANCIEN.

Le théâtre aujourd'hui, superbe en sa structure,
Admirable en son art, et riche en sa peinture,
Promet pour le sujet de mêmes qualités.

MAXIMIN.

Les effets en sont beaux, s'ils sont bien imités.
Vous verrez un des miens, d'une insolente audace,
Au mépris de la part qu'il s'acquit en ma grâce,
Au mépris de ses jours, au mépris de nos dieux,
Affronter le pouvoir de la terre et des cieux;
Et faire à mon amour succéder tant de haine,
Que bien loin d'en souffrir le spectacle avec peine,
Je verrai d'un esprit tranquille et satisfait
De son zèle obstiné le déplorable effet,
Et remourir ce traître après sa sépulture,
Sinon en sa personne, au moins en sa figure.

DIOCLÉTIEN.

Pour le bien figurer, Genest n'oubliera rien :
Écoutons seulement et trêve à l'entretien.

(On entend une voix accompagnée d'un luth.)

(LA PIÈCE COMMENCE.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, assis; ADRIEN, sur un théâtre élevé, représenté par GENEST.

ADRIEN.

Ne délibère plus, Adrien, il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattants :
Si la gloire te plaît l'occasion est belle;
La querelle du ciel à ce combat t'appelle;
La torture, le fer et la flamme t'attend;
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains, et mettre bas les armes;
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
Ne peut durer au plus que le cours de sa vie,
De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours ·
Déjà de ce tyran la puissance irritée,
Si ton zèle te dure, a ta perte arrêtée.
Il serait, Adrien, honteux d'être vaincu;

Si ton Dieu veut ta mort, c'est déjà trop vécu.
J'ai vu, ciel, tu le sais par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardents et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux ;
J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée,
A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux,
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux ;
J'en ai vu que le temps prescrit par la nature
Était près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échafauds presser ce dernier pas,
Et d'un jeune courage affronter le trépas.
J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
A qui jusqu'aux tyrans chacun rendait hommage,
Voir avecque plaisir meurtris et déchirés
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte!
Cette vigueur peut-être est un effort humain.
Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main ;
L'âme la puise au lieu de sa propre origine,
Et, comme les effets, la source en est divine.
C'est du ciel que me vient cette noble vigueur
Qui me fait des tourments mépriser la rigueur,
Qui me fait défier les puissances humaines,
Et qui fait que mon sang se déplaît dans mes veines,
Qu'il brûle d'arroser cet arbre précieux
Où pend pour nous le fruit le plus chéri des cieux.
J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et sens que, différent et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur
La face de la mort en sa plus noire horreur.
Un seul bien que je perds, la seule Natalie,
Qu'à mon sort un saint joug heureusement allie,
Et qui de ce saint zèle ignore le secret,
Parmi tant de ferveur mêle quelque regret.
Mais que j'ai peu de cœur si ce penser me touche!
Si proche de la mort, j'ai l'amour en la bouche!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; FLAVIE, représenté par SERGESTE; deux GARDES.

FLAVIE.

Je crois, cher Adrien, que vous n'ignorez pas
Quel important sujet adresse ici mes pas;
Toute la cour en trouble attend d'être éclaircie
D'un bruit dont au palais votre estime est noircie,
Et que vous confirmez par votre éloignement :
Chacun selon son sens en croit diversement;
Les uns, que pour railler cette erreur s'est semée,
D'autres, que quelque sort a votre âme charmée;
D'autres, que le venin de ces lieux infectés
Contre votre raison a vos sens révoltés;
Mais surtout de César la croyance incertaine
Ne peut où s'arrêter, ni s'asseoir qu'avec peine.

ADRIEN.

A qui dois-je le bien de m'avoir dénoncé?

FLAVIE.

Nous étions au palais, où César empressé
De grand nombre des siens, qui lui vantaient leur zèle
A mourir pour les dieux ou venger leur querelle :
« Adrien, a-t-il dit, d'un visage remis,
« Adrien leur suffit contre tant d'ennemis :
« Seul contre ces mutins il soutiendra leur cause;
« Sur son unique soin mon esprit se repose :
« Voyant le peu d'effet que la rigueur produit,
« Laissons éprouver l'art où la force est sans fruit :
« Leur obstination s'irrite par les peines;
« Il est plus de captifs que de fers et de chaînes;
« Les cachots trop étroits ne les contiennent pas;
« Les haches et les croix sont lassés de trépas;
« La mort, pour la trop voir, ne leur est plus sauvage :
« Pour trop agir contre eux le feu perd son usage;
« En ces horreurs enfin le cœur manque aux bourreaux.
« Aux juges la constance, aux mourants les travaux.
« La douceur est souvent une invincible amorce
« A ces cœurs obstinés, qu'on aigrit par la force. »
Titien, à ces mots, dans la salle rendu,

« Ah! s'est-il écrié, César, tout est perdu. »
La frayeur à ce cri par nos veines s'étale,
Un murmure confus se répand dans la salle :
« Qu'est-ce! a dit l'empereur, interdit et troublé.
« Le ciel s'est-il ouvert? le monde a-t-il tremblé?
« Quelque foudre lancé menace-t-il ma tête?
« Rome d'un étranger est-elle la conquête?
« Ou quelque embrasement consume-t-il ces lieux? »
« Adrien, a-t-il dit, pour Christ renonce aux dieux. »

ADRIEN.

Oui sans doute, et de plus à César, à moi-même,
Et soumets tout, Seigneur, à ton pouvoir suprême.

FLAVIE.

Maximin à ce mot, furieux, l'œil ardent,
Signes avant-coureurs d'un funeste accident,
Pâlit, frappe du pied, frémit, de tête tonne
Comme désespéré, ne connaît plus personne,
Et nous fait voir au vif le geste et la couleur
D'un homme transporté d'amour et de douleur.
Et j'entends Adrien vanter encor son crime!
De César, de son maître il paie ainsi l'estime,
Et reconnaît si mal qui lui veut tant de bien!

ADRIEN.

Qu'il cesse de m'aimer, ou qu'il m'aime chrétien.

FLAVIE.

Les dieux, dont comme nous les monarques dépendent,
Ne le permettent pas, et les lois le défendent.

ADRIEN.

C'est le Dieu que je sers qui fait régner les rois,
Et qui fait que la terre en révère les lois.

FLAVIE.

Sa mort sur un gibet marque son impuissance.

ADRIEN.

Dites mieux son amour et son obéissance.

FLAVIE.

Sur une croix enfin.....

ADRIEN.

Sur un bois glorieux;
Qui fut moins une croix qu'une échelle des cieux.

FLAVIE.

Mais ce genre de mort ne pouvait être pire.

ADRIEN.

Mais mourant, de la mort il détruisit l'empire.

FLAVIE.

L'auteur de l'univers entrer dans un cercueil!

ADRIEN.

Tout l'univers aussi s'en vit tendu de deuil;
Et le ciel effrayé nous cacha sa lumière.

FLAVIE.

Si vous vous repaissez de ces vaines chimères,
Ce mépris de nos dieux et de votre devoir
En l'esprit de César détruira votre espoir.

ADRIEN.

César m'abandonnant, Christ est mon assurance;
C'est l'espoir des mortels dépouillés d'espérance.

FLAVIE.

Il vous peut même ôter vos biens si précieux.

ADRIEN.

J'en serai plus léger pour monter dans les cieux.

FLAVIE.

L'indigence est à l'homme un monstre redoutable.

ADRIEN.

Christ qui fut homme et Dieu naquit dans une étable.
Je méprise vos biens et leur fausse douceur,
Dont on est possédé plutôt que possesseur.

FLAVIE.

Sa piété l'oblige, autant que sa justice,
A faire des chrétiens un égal sacrifice.

ADRIEN.

Qu'il fasse, il tarde trop.

FLAVIE.

Que votre repentir.....

ADRIEN.

Non, non, mon sang, Flavie, est tout prêt à sortir.

FLAVIE.

Si vous vous obstinez, votre perte est certaine.

ADRIEN.

L'attente m'en est douce, et la menace vaine.

FLAVIE.

Quoi! vous n'ouvrirez point l'oreille à mes avis,
Aux soupirs de la cour, aux vœux de vos amis,
A l'amour de César, aux cris de Natalie,

A qui si récemment un si beau nœud vous lie?
Voudriez-vous souffrir que dans cet accident
Ce soleil de beauté trouvât son occident?
A peine, depuis l'heure à ce nœud destinée,
A-t-elle vu flamber les torches d'hyménée :
Encor si quelque fruit de vos chastes amours
Devait après la mort perpétuer vos jours!
Mais vous voulez mourir avecque la disgrâce
D'éteindre votre nom avecque votre race,
Et, suivant la fureur d'un aveugle transport,
Nous être tout ravi par une seule mort!
Si votre bon génie attend l'heure opportune,
Savez-vous les emplois dont vous courez fortune?
L'espoir vous manque-t-il? et n'osez-vous songer,
Qu'avant qu'être empereur Maximin fut berger?
Pour peu que sa faveur vous puisse être constante
Quel défaut vous défend une pareille attente?
Quel mépris obstiné des hommes et des dieux
Vous rend indifférent et la terre et les cieux?
Et, comme si la mort vous était souhaitable,
Fait que pour l'obtenir vous vous rendez coupable,
Et vous faites César et les dieux ennemis?
Pesez-en le succès d'un esprit plus remis;
Celui n'a point péché qui dans la repentance
Témoigne la surprise et suit de près l'offense.

ADRIEN.

La grâce dont le ciel a touché mes esprits
M'a bien persuadé, mais ne m'a point surpris;
Et, me laissant toucher à cette repentance,
Bien loin de réparer je commettrais l'offense.
Allez : ni Maximin, courtois ou furieux,
Ni ce foudre qu'on peint en la main de vos dieux,
Ni la cour ni le trône, avecque tous leurs charmes,
Ni Natalie enfin avec toutes ses larmes,
Ni l'univers rentrant dans son premier chaos,
Ne divertiraient pas un si ferme propos.

FLAVIE.

Pensez bien aux effets qui suivront mes paroles.

ADRIEN.

Ils seront sans vertu, comme elles sont frivoles.

FLAVIE.

Si raison ni douceur ne vous peut émouvoir,
Mon ordre va plus loin.

ADRIEN.

Faites votre devoir.

FLAVIE.

C'est de vous arrêter et vous charger de chaînes,
Si, comme je vous dis, l'une et l'autre sont vaines.

(On enchaîne Adrien.)

ADRIEN.

Faites; je recevrai ces fardeaux précieux
Pour les premiers présents qui me viennent des cieux
Pour de riches faveurs et de superbes marques
Du César des Césars et du Rôi des monarques;
Et j'irai sans contrainte où d'un illustre effort
Les soldats de Jésus triomphent de la mort.

(Ils sortent.)

DIOCLÉTIEN.

En cet acte Genest à mon gré se surpasse.

MAXIMIN.

Il ne se peut rien feindre avecque plus de grâce

VALÉRIE, se levant.

L'intermède permet de l'en féliciter,
Et de voir les acteurs.

DIOCLÉTIEN.

Il se faut donc hâter.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES, SOLDATS.

VALÉRIE.

Quel trouble! quel désordre! et comment sans miracle
Nous peuvent-ils produire aucun plaisant spectacle?

CAMILLE.

Certes, à voir entre eux cette confusion,

L'ordre de leur récit semble une illusion.

MAXIMIN.

L'art en est merveilleux, il faut que je l'avoue;
Mais l'acteur qui paraît est celui qui me joue,
Et qu'avecque Genest j'ai vu se concerter.
Voyons de quelle grâce il saura m'imiter.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MAXIMIN, représenté par OCTAVE; ADRIEN, chargé de fers, représenté par GENEST; FLAVIE, représenté par SERGESTE, LE GEOLIER, GARDES, SOLDATS.

MAXIMIN.

Sont-ce là les faveurs, traître, sont-ce les gages,
De ce maître nouveau qui reçoit tes hommages,
Et qu'au mépris des droits et du culte des dieux
L'impiété chrétienne ose placer aux cieux ?

ADRIEN.

La nouveauté, seigneur, de ce maître des maîtres
Est devant tous les temps et devant tous les êtres :
C'est lui qui du néant a tiré l'univers,
Lui qui dessus la terre a répandu les mers,
Qui de l'air étendit les humides contrées,
Qui sema de brillants les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements;
La terre à son pouvoir rend un muet hommage,
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage;
Si l'onde est agitée, il la peut affermir;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir;
S'il commande au soleil, il arrête sa course :
Il est maître de tout, comme il en est la source;
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été;
De ce maître, seigneur, voilà la nouveauté.
Voyez si sans raison il reçoit mes hommages,
Et si sans vanité j'en puis porter les gages.
Oui, ces chaînes, César, ces fardeaux glorieux,
Sont aux bras d'un chrétien des présents précieux;
Devant nous ce cher maître en eut les mains chargées,
Au feu de son amour il nous les a forgées;
Loin de nous accabler, leur faix est notre appui,

Et c'est par ces chaînons qu'il nous attire à lui.

MAXIMIN.

Dieux ! à qui pourrons-nous nous confier sans crainte,
Et de qui nous promettre une amitié sans feinte,
De ceux que la fortune attache à nos côtés,
De ceux que nous avons acquis moins qu'achetés,
Qui sous des fronts soumis cachent des cœurs rebelles ;
Que par trop de crédit nous rendons infidèles ?
O dure cruauté du destin de la cour,
De ne pouvoir souffrir d'inviolable amour,
De franchise sans fard, de vertu qu'offusquée,
De devoir que contraint, ni de foi que manquée !
Qu'entreprends-je, chétif, en ces lieux écartés,
Où, lieutenant des dieux justement irrités,
Je fais d'un bras vengeur éclater les tempêtes,
Et poursuis des chrétiens les sacriléges têtes,
Si, tandis que j'en prends un inutile soin,
Je vois naître chez moi ce que je fuis si loin ?
Ce que j'extirpe ici dans ma cour prend racine,
J'élève auprès de moi ce qu'ailleurs j'extermine.
Ainsi notre fortune, avec tout son éclat,
Ne peut, quoi qu'elle fasse, acheter un ingrat.

ADRIEN.

Pour croire un Dieu, seigneur, la liberté de croire
Est-elle en votre estime une action si noire,
Si digne de l'excès où vous vous emportez,
Et se peut-il souffrir de moindres libertés ?
Si jusques à ce jour vous avez cru ma vie
Inaccessible même aux assauts de l'envie,
Et si les plus censeurs ne me reprochent rien,
Qui m'a fait si coupable en me faisant chrétien ?
Christ réprouve la fraude, ordonne la franchise,
Condamne la richesse injustement acquise,
D'une illicite amour défend l'acte indécent,
Et de tremper ses mains dans le sang innocent :
Trouvez-vous en ces lois aucune ombre de crime,
Rien de honteux aux siens, et rien d'illégitime ?
J'ai contre eux éprouvé tout ce qu'eût pu l'enfer,
J'ai vu bouillir leur sang sous des ongles de fer,
J'ai vu couler leur corps dans la poix et les flammes ;
J'ai vu leur chair tomber sous de flambantes lames,

Et n'ai rien obtenu de ces cœurs glorieux
Que de les avoir vus pousser des chants aux cieux,
Prier pour leurs bourreaux au fort de leur martyre,
Pour vos prospérités, et pour l'heur de l'empire.

MAXIMIN.

Insolent! est-ce à toi de te choisir des dieux?
Les miens, ceux de l'empire et ceux de tes aïeux,
Ont-ils trop faiblement établi leur puissance
Pour t'arrêter au joug de leur obéissance?

ADRIEN.

Je cherche le salut, qu'on ne peut espérer
De ces dieux de métal qu'on vous voit adorer.

MAXIMIN.

Le tien, si cette humeur s'obstine à me déplaire,
Te garantira mal des traits de ma colère,
Que tes impiétés attireront sur toi.

ADRIEN.

J'en parerai les coups du bouclier de la foi.

MAXIMIN.

Crains de voir, et bientôt, ma faveur négligée,
Et l'injure des dieux cruellement vengée.
De ceux que par ton ordre on a vus déchirés,
Que le fer a meurtris et le feu dévorés,
Si tu ne divertis la peine où tu t'exposes,
Les plus cruels tourments n'auront été que roses.

ADRIEN.

Nos corps étant péris, nous espérons qu'ailleurs
Le Dieu que nous servons nous les rendra meilleurs.

MAXIMIN.

Traître! jamais sommeil n'enchantera mes peines
Que ton perfide sang, épuisé de tes veines,
Et ton cœur sacrilége, aux corbeaux exposé,
N'ait rendu de nos dieux le courroux apaisé.

ADRIEN.

La mort dont je mourrai sera digne d'envie,
Quand je perdrai le jour pour l'auteur de la vie.

MAXIMIN, à Flavie.

Allez; dans un cachot accablez-le de fers,
Rassemblez tous les maux que sa secte a soufferts,
Et faites à l'envi contre cet infidèle.....

ADRIEN.

Dites ce converti.

MAXIMIN.

Paraître votre zèle;
Imaginez, forgez; le plus industrieux
A le faire souffrir sera le plus pieux :
J'emploierai ma justice où ma faveur est vaine;
Et qui fuit ma faveur éprouvera ma haine.

ADRIEN, à part.

Comme je te soutiens, Seigneur, sois mon soutien :
Qui commence à souffrir commence d'être tien.

MAXIMIN, à part.

Dieux, vous avez un foudre, et cette félonie
Ne le peut allumer et demeure impunie!
Vous conservez la vie et laissez la clarté
A qui vous veut ravir votre immortalité,
A qui contre le ciel soulève un peu de terre,
A qui veut de vos mains arracher le tonnerre,
A qui vous entreprend et vous veut détrôner
Pour un Dieu qu'il se forge et qu'il veut couronner?
Inspirez-moi, grands dieux, inspirez-moi des peines
Dignes de mon courroux et dignes de vos haines,
Puisqu'à des attentats de cette qualité,
Un supplice commun est une impunité.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FLAVIE, ramenant Adrien à la prison; ADRIEN, LE GEOLIER, GARDES.

FLAVIE, au geôlier.

L'ordre exprès de César le commet en ta garde.

LE GEOLIER.

Le votre me suffit, et ce soin me regarde.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; NATALIE, représentée par MARCELLE.

NATALIE.

O nouvelle trop vraie! est-ce là mon époux?

FLAVIE.

Notre dernier espoir ne consiste qu'en vous :
Rendez-le-nous à vous, à César, à lui-même.

NATALIE.

Si l'effet n'en dépend que d'un désir extrême....

FLAVIE.

Je vais faire espérer cet heureux changement.
Voyez-le.

(Il sort.)

ADRIEN, à Natalie.

Tais-toi, femme, et m'écoute un moment.
Par l'usage des gens et par les lois romaines,
La demeure, les biens, les délices, les peines,
Tout espoir, tout profit, tout humain intérêt,
Doivent être communs à qui la couche l'est.
Mais que, comme la vie et comme la fortune,
Leur créance toujours leur doive être commune,
D'étendre jusqu'aux dieux cette communauté,
Aucun droit n'établit cette nécessité.
Supposons toutefois que la loi le désire,
Il semble que l'époux, comme ayant plus d'empire,
Ait le droit le plus juste ou le plus spécieux,
De prescrire chez soi le culte de ses dieux.
Ce que tu vois enfin, ce corps chargé de chaînes,
N'est l'effet ni des lois ni des raisons humaines,
Mais de quoi des chrétiens j'ai reconnu le Dieu,
Et dit à vos autels un éternel adieu.
Je l'ai dit, je le dis, et trop tard pour ma gloire,
Puisqu'enfin je n'ai cru qu'étant forcé de croire;
Qu'après les avoir vus, d'un visage serein,
Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain;
D'un souffle, d'un regard jeter vos dieux par terre,
Et l'argile et le bois s'en briser comme verre.
Je les ai combattus : ces effets m'ont vaincu;
J'ai reconnu par eux l'erreur où j'ai vécu;
J'ai vu la vérité, je la suis, je l'embrasse;
Et si César prétend par force, par menace,
Par offres, par conseil, ou par allèchement,
Et toi ni par soupirs ni par embrassements,
Ébranler une foi si ferme et si constante,
Tous deux vous vous flattez d'une inutile attente.

Reprends sur ta franchise un empire absolu;
Que le nœud qui nous joint demeure résolu;
Veuve dès à présent, par ma mort prononcée,
Sur un plus digne objet adresse ta pensée;
Ta jeunesse, tes biens, ta vertu, ta beauté,
Te feront mieux trouver que ce qui t'est ôté.
Adieu : pourquoi, cruelle à de si belles choses,
Noyes-tu de tes pleurs ces œillets et ces roses?
Bientôt, bientôt le sort, qui t'ôte ton époux,
Te fera respirer sous un hymen plus doux.
Que fais-tu? tu me suis! Quoi! tu m'aimes encore?
Oh! si de mon désir l'effet pouvait éclore!
Ma sœur, c'est le seul nom dont je te puis nommer,
Que sous de douces lois nous nous pourrions aimer!
Tu saurais que la mort par qui l'âme est ravie
Est la fin de la mort plutôt que de la vie;
Qu'il n'est amour ni vie en ce terrestre lieu,
Et qu'on ne peut s'aimer ni vivre qu'avec Dieu.

NATALIE, l'embrassant.

Oh! d'un Dieu tout puissant merveilles souveraines!
Laisse-moi, cher époux, prendre part en tes chaînes;
Et, si ni notre hymen ni ma chaste amitié
Ne m'ont assez acquis le nom de ta moitié,
Permets que l'alliance enfin s'en accomplisse,
Et que Christ de ces fers aujourd'hui nous unisse;
Crois qu'ils seront pour moi d'indissolubles nœuds
Dont l'étreinte en toi seul saura borner mes vœux.

ADRIEN.

O ciel! ô Natalie! ah! douce et sainte flamme,
Je rallume mes feux et reconnais ma femme.
Puisqu'au chemin du ciel tu veux suivre mes pas,
Sois mienne, chère épouse, au delà du trépas;
Que mes vœux, que ta foi... Mais tire-moi de peine :
Ne me flatté-je point d'une créance vaine?
D'où te vient le beau feu qui t'échauffe le sein?
Et quand as-tu conçu ce généreux dessein?
Par quel heureux motif....

NATALIE.

Je te vais satisfaire :
Il me fut inspiré presque aux flancs de ma mère;
Et presque en même instant le ciel versa sur moi

La lumière du jour et celle de la foi.
Il fit qu'avec le lait, pendante à la mamelle,
Je suçai des chrétiens la créance et le zèle;
Et ce zèle avec moi crut jusqu'à l'heureux jour
Que mes yeux sans dessein m'acquirent ton amour.
Tu sais, s'il t'en souvient, de quelle résistance
Ma mère en cet amour combattit ta constance;
Non qu'un si cher parti ne nous fût glorieux,
Mais pour sa répugnance au culte de tes dieux.
De César toutefois la suprême puissance
Obtint ce triste aveu de son obéissance;
Ses larmes seulement marquèrent ses douleurs;
Car qu'est-ce qu'une esclave a de plus que des pleurs?
Enfin le jour venu que je te fus donnée :
« Va, me dit-elle à part, va, fille infortunée,
Puisqu'il plaît à César; mais surtout souviens-toi
D'être fidèle au Dieu dont nous suivons la loi,
De n'adresser qu'à lui tes vœux et tes prières,
De renoncer au jour plutôt qu'à ses lumières,
Et détester autant les dieux de ton époux
Que ses chastes baisers te doivent être doux. »
Au défaut de ma voix mes pleurs lui répondirent.
Tes gens dedans ton char aussitôt me rendirent,
Mais l'esprit si rempli de cette impression
Qu'à peine eus-je des yeux pour voir ta passion;
Et qu'il fallut du temps pour ranger ma franchise
Au point où ton mérite à la fin l'a soumise.
L'œil qui voit dans les cœurs clair comme dans les cieux
Sait quelle aversion j'ai depuis pour tes dieux;
Et depuis notre hymen jamais leur culte impie,
Si tu l'as observé, ne m'a coûté d'hostie;
Jamais sur leurs autels mes encens n'ont fumé;
Et lorsque je t'ai vu, de fureur enflammé,
Y faire tant offrir d'innocentes victimes,
J'ai souhaité cent fois de mourir pour tes crimes,
Et cent fois vers le ciel, témoin de mes douleurs,
Poussé pour toi des vœux accompagnés de pleurs.

ADRIEN.

Enfin je reconnais, ma chère Natalie,
Que je dois mon salut au saint nœud qui nous lie.
Permets-moi toutefois de me plaindre à mon tour :

Me voyant te chérir d'une si tendre amour,
Y pouvais-tu répondre et me tenir cachée
Cette céleste ardeur dont Dieu t'avait touchée?
Peux-tu sans t'émouvoir avoir vu ton époux
Contre tant d'innocents exercer son courroux?

NATALIE.

Sans m'émouvoir! Hélas! le ciel sait si tes armes
Versaient jamais de sang sans me tirer des larmes.
Je m'en émus assez; mais eussé-je espéré
De réprimer la soif d'un lion altéré,
De contenir un fleuve inondant une terre,
Et d'arrêter dans l'air la chute d'un tonnerre?
J'ai failli toutefois, j'ai dû parer tes coups;
Ma crainte fut coupable autant que ton courroux.
Partageons donc la peine aussi-bien que les crimes:
Si ces fers te sont dus, ils me sont légitimes;
Tous deux dignes de mort, et tous deux résolus,
Puisque nous voici joints, ne nous séparons plus;
Qu'aucun temps, qu'aucun lieu, jamais ne nous divisent:
Un supplice, un cachot, un juge, nous suffisent.

ADRIEN.

Par un ordre céleste, aux mortels inconnu,
Chacun part de ce lieu quand son temps est venu:
Sur cet ordre sacré que rien ne doit confondre;
Lorsque Dieu nous appelle, il est temps de répondre;
Ne pouvant avoir part à ce combat fameux,
Si mon cœur au besoin ne répond à mes vœux,
Mérite, en m'animant, ta part de la couronne
Qu'en l'empire éternel le martyre nous donne:
Au défaut du premier obtiens le second rang;
Acquiers par tes souhaits ce qu'on nie à ton sang
Et dedans le péril m'assiste en cette guerre.

NATALIE.

Bien donc, choisis le ciel et me laisse la terre.
Pour aider ta constance en ce pas périlleux,
Je te suivrai partout et jusque dans les feux;
Heureuse si la loi qui m'ordonne de vivre
Jusques au ciel enfin me permet de te suivre,
Et si de ton tyran le funeste courroux
Passe jusqu'à l'épouse ayant meurtri l'époux.
Tes gens me rendront bien ce favorable office

De garder qu'à mes soins César ne te ravisse
Sans en apprendre l'heure et m'en donner avis,
Et bientôt de mes pas les tiens seront suivis;
Bientôt...

ADRIEN.

Épargne-leur cette inutile peine;
Laisse-m'en le souci, leur veille serait vaine.
Je ne partirai point de ce funeste lieu
Sans ton dernier baiser et ton dernier adieu :
Laisses-en sur mon soin reposer ton attente.

SCÈNE V.

ADRIEN, NATALIE, FLAVIE, GARDES.

FLAVIE.

Aux desseins importants, qui craint, impatiente.
Eh bien, qu'obtiendrons-nous ? vos soins officieux
A votre époux aveugle ont-ils ouvert les yeux ?

NATALIE.

Nul intérêt humain, nul respect ne le touche;
Quand j'ai voulu parler il m'a fermé la bouche,
Et détestant les dieux, par un long entretien,
A voulu m'engager dans le culte du sien.
Enfin ne tentez plus un dessein impossible,
Et gardez que, heurtant ce cœur inaccessible,
Vous ne vous y blessiez pensant le secourir,
Et ne gagniez le mal que vous voulez guérir;
Ne veuillez point son bien à votre préjudice;
Souffrez, souffrez plutôt que l'obstiné périsse;
Rapportez à César notre inutile effort;
Et si la loi des dieux fait conclure à sa mort,
Que l'effet prompt et court en suive la menace :
J'implore seulement cette dernière grâce.
Si de plus doux succès n'ont suivi mon espoir,
Vai l'avantage au moins d'avoir fait mon devoir.

FLAVIE.

O vertu sans égale, et sur toutes insigne!
O d'une digne épouse époux sans doute indigne!
Avec quelle pitié le peut-on secourir,
Si, sans pitié de soi, lui-même il veut périr?

NATALIE.

Allez; n'espérez pas que ni force ni crainte
Puisse rien où mes pleurs n'ont fait aucune atteinte;
Je connais trop son cœur, j'en sais la fermeté,
Incapable de crainte et de légèreté.
A regret contre lui je rends ce témoignage,
Mais l'intérêt du ciel à ce devoir m'engage.
Encore un coup, cruel, au nom de notre amour,
Au nom saint et sacré de la céleste cour,
Reçois de ton épouse un conseil salutaire :
Déteste ton erreur, rends-toi le ciel prospère;
Songe et propose-toi que tes travaux présents,
Comparés aux futurs, sont doux ou peu cuisants.
Vois combien cette mort importe à ton estime,
D'où tu sors, où tu vas, et quel objet t'anime.

ADRIEN.

Mais toi, contiens ton zèle, il m'est assez connu,
Et songe que ton temps n'est pas encor venu;
Que je te vais attendre à ce port désirable.

(A Flavie.)

Allons, exécutez le décret favorable
Dont j'attends mon salut plutôt que le trépas.

FLAVIE.

Vous en êtes coupable, en ne l'évitant pas.

(Il sort. Le geôlier et les gardes emmènent Adrien.)

NATALIE seule.

J'ose à présent, ô ciel, d'une vue assurée
Contempler les brillants de ta voûte azurée,
Et nier ces faux dieux qui n'ont jamais foulé
De ce palais roulant le lambris étoilé.
A ton pouvoir, Seigneur, mon époux rend hommage;
Il professe ta foi, ses fers t'en sont un gage;
Ce redoutable fléau des dieux sur les chrétiens,
Ce lion altéré du sacré sang des tiens,
Qui de tant d'innocents crut la mort légitime,
De ministre qu'il fut s'offre enfin pour victime;
Et, patient agneau, tend à ses ennemis
Un col à ton saint joug heureusement soumis.
Rompons après sa mort notre honteux silence,
De ce lâche respect forçons la violence;
Et disons aux tyrans, d'une constante voix,

Ce qu'à Dieu du penser nous avons dit cent fois.
Donnons air au beau feu dont notre âme est pressée;
En cette illustre ardeur mille m'ont devancée;
D'obstacles infinis mille ont su triompher,
Cécile des tranchants, Prisque des dents de fer.
Fauste des plombs bouillants, Dipne de sa noblesse,
Agathe de son sexe, Agnès de sa jeunesse,
Tècle de son amant, et toutes du trépas;
Et je répugnerais à marcher sur leurs pas!
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

GENEST, DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES.

GENEST, à Dioclétien.

Seigneur, le bruit confus d'une foule importune,
De gens qu'à votre suite attache la fortune,
Par le trouble où nous met cette incommodité,
Altère les plaisirs de votre majesté;
Et nos acteurs, confus de ce désordre extrême....

DIOCLÉTIEN.

Il y faut donner ordre, et l'y porter nous-même.
De vos dames la jeune et courtoise beauté
Vous attire toujours cette importunité.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, VALÉRIE, CAMILLE, PLANCIEN, GARDES.

VALÉRIE, à Dioclétien.

Votre ordre a mis le calme, et dedans le silence
De ces irrévérents contiendra l'insolence.

DIOCLÉTIEN.

Écoutons, car Genest dedans cette action
Passe aux derniers efforts de sa profession

SCÈNE II.

ADRIEN, représenté par GENEST; FLAVIE, représenté par SERGESTE; GARDES.

FLAVIE.

Si le ciel, Adrien, ne t'est bientôt propice,
D'un infaillible pas tu cours au précipice.
J'avais vu, par l'espoir d'un proche repentir,
De César irrité le courroux s'alentir;
Mais quand il a connu nos prières, nos peines,
Les larmes de ta femme et son attente vaines,
L'œil ardent de colère et le teint pâlissant :
« Amenez, a-t-il dit d'un redoutable accent,
« Amenez ce perfide en qui mes bons offices
« Rencontrent aujourd'hui le plus lâche des vices;
« Et que l'ingrat apprenne à quelle extrémité
« Peut aller la fureur d'un monarque irrité. »
Passant de ce discours s'il faut dire à la rage,
Il invente, il ordonne, il met tout en usage,
Et si le repentir de ton aveugle erreur
N'en détourne l'effet et n'éteint sa fureur.....

ADRIEN.

Que tout l'effort, tout l'art, toute l'adresse humaine
S'unisse pour ma perte et conspire à ma peine :
Celui qui d'un seul mot créa chaque élément,
Leur donnant l'action, le poids, le mouvement,
Et prêtant son concours à ce fameux ouvrage,
Se retint le pouvoir d'en suspendre l'usage;
Le feu ne peut brûler, l'air ne saurait mouvoir,
Ni l'eau ne peut couler qu'au gré de son pouvoir;
Le fer, solide sang des veines de la terre,
Et fatal instrument des fureurs de la guerre,
S'émousse s'il l'ordonne, et ne peut pénétrer
Où son pouvoir s'oppose et lui défend d'entrer
Si César m'est cruel, il me sera prospère;
C'est lui que je soutiens, c'est en lui que j'espère;
Par son soin tous les jours la rage des tyrans
Croit faire des vaincus et fait des conquérants.

FLAVIE.

Souvent en ces ardeurs la mort qu'on se propose

Ne semble qu'un ébat, qu'un souffle, qu'une rose;
Mais quand ce sceptre affreux sous un front inhumain,
Les tenailles, les feux, les haches à la main,
Commence à nous paraître et faire ses approches,
Pour ne s'effrayer pas il faut être des roches;
Et notre repentir, en cette occasion,
S'il n'est vain, pour le moins tourne à confusion.

ADRIEN.

J'ai contre les chrétiens servi longtemps vos haines,
Et j'appris leur constance en ordonnant leurs peines.
Mais, avant que César ait prononcé l'arrêt
Dont l'exécution me trouvera tout prêt,
Souffrez que d'un adieu j'acquitte ma promesse
A la chère moitié que Dieu veut que je laisse :
Et que, pour dernier fruit de notre chaste amour,
Je prenne congé d'elle en le prenant du jour.

FLAVIE.

Allons, la pitié m'oblige à te complaire;
Mais ce retardement aigrira sa colère.

ADRIEN.

Le temps en sera court, devancez-moi d'un pas.

FLAVIE.

Marchons, le zèle ardent qu'il porte à son trépas
Nous est de sa personne une assez sûre garde.

UN GARDE.

Qui croit un prisonnier toutefois le hasarde.

ADRIEN.

Mon ardeur et ma foi me gardent sûrement;
N'avancez rien qu'un pas, je ne veux qu'un moment.

(Flavie et les gardes sortent.)

Ma chère Natalie, avec quelle allégresse
Verras-tu ma visite acquitter ma promesse!
Combien de saints baisers, combien d'embrassements
Produiront de ton cœur les secrets mouvements!
Prends, ma sensible ardeur, prends conseil de ma flamme!
Marchons assurément sur les pas d'une femme :
Ce sexe qui ferma rouvrit depuis les cieux;
Les fruits de la vertu sont partout précieux,
Je ne puis souhaiter de guide plus fidèle;
J'approche de la porte, et l'on ouvre. C'est elle.
Enfin, chère moitié...

SCÈNE III.

NATALIE, ADRIEN.

NATALIE, se retirant.

Comment! seul et sans fers?
Est-ce là ce martyr, ce vainqueur des enfers,
Dont l'illustre courage et la force infinie
De ses persécuteurs bravaient la tyrannie?

ADRIEN.

Ce soupçon, ma chère âme....

NATALIE.

Après ta lâcheté,
Va, ne me tiens plus, traître, en cette qualité :
Du Dieu que tu trahis je partage l'injure;
Moi l'âme d'un païen, moi l'âme d'un parjure!
Moi l'âme d'un chrétien qui renonce à sa loi!
D'un homme enfin sans cœur et sans âme et sans foi!

ADRIEN.

Daigne m'entendre un mot.

NATALIE.

Je n'entends plus un lâche
Qui dès le premier pas chancelle et se relâche,
Dont la seule menace ébranle la vertu,
Qui met les armes bas sans avoir combattu,
Et qui s'étant fait croire une invincible roche,
Au seul bruit de l'assaut se rend avant l'approche.
Va, perfide, aux tyrans à qui tu t'es rendu,
Demander lâchement le prix qui t'en est dû;
Que l'épargne romaine en tes mains se desserre;
Exclu des biens du ciel, songe à ceux de la terre;
Mais parmi ses honneurs et ses rangs superflus
Compte-moi pour un bien qui ne t'appartient plus.

ADRIEN.

Je ne te veux qu'un mot: accorde ma prière.

NATALIE.

Ah! que de ta prison n'ai-je été la geôlière!
J'aurais souffert la mort avant ta liberté.
Traître, qu'espères-tu de cette lâcheté?
La cour s'en raillera; ton tyran, quoi qu'il die,
Ne saurait en ton cœur priser ta perfidie.

Les martyrs, animés d'une sainte fureur,
En rougiront de honte et frémiront d'horreur;
Contre toi dans le ciel Christ arme sa justice:
Les ministres d'enfer préparent ton supplice;
Et tu viens, rejeté de la terre et des cieux,
Pour me perdre avec toi, chercher grâce en ces lieux?
(A part.)
Que ferai-je, ô Seigneur! puis-je souffrir sans peine
L'ennemi de ta gloire et l'objet de ta haine!
Puis-je vivre et me voir en ce confus état
De la sœur d'un martyr, femme d'un apostat,
D'un ennemi de Dieu, d'un lâche, d'un infâme?

ADRIEN.

Je te vais détromper. Où cours-tu, ma chère âme?

NATALIE.

Ravir dans ta prison, d'une mâle vigueur,
La palme qu'aujourd'hui tu perds faute de cœur;
Y joindre les martyrs, et d'une sainte audace
Remplir chez eux ton rang et combattre en ta place;
Y cueillir les lauriers dont Dieu t'eût couronné,
Et prendre au ciel le lieu qui t'était destiné.

ADRIEN.

Pour quelle défiance altères-tu ma gloire!
Dieu toujours en mon cœur conserve sa victoire;
Il a reçu ma foi, rien ne peut l'ébranler,
Et je cours au trépas bien loin d'en reculer.
Seul, sans fers, mais armé d'un invincible zèle,
Je me rends au combat où l'empereur m'appelle;
Mes gardes vont devant; et je passe en ce lieu
Pour te tenir parole et pour te dire adieu.
M'avoir ôté mes fers n'est qu'une vaine adresse
Pour me les faire craindre et tenter ma faiblesse;
Et moi, pour tout effet de ce soulagement,
J'attends le seul bonheur de ton embrassement.
Adieu, ma chère sœur, illustre et digne femme;
Je vais par un chemin d'épines et de flamme,
Mais qu'auparavant moi Dieu lui-même a battu,
Te retenir un lieu digne de ta vertu.
Adieu: quand mes bourreaux exerceront leur rage,
Implore-moi du ciel la grâce et le courage
De vaincre la nature en cet heureux malheur,

Avec une constance égale à ma douleur.

NATALIE l'embrassant.

Pardonne à mon ardeur, cher et généreux frère,
L'injuste impression d'un soupçon téméraire,
Qu'en l'apparent état de cette liberté,
Sans gardes et sans fers, tu m'avais suscité :
Va, ne relâche rien de cette sainte audace
Qui te fait des tyrans mépriser la menace.
Quoiqu'un grand t'entreprenne, un plus grand est pour toi.
Un Dieu te soutiendra, si tu soutiens sa foi.
Cours, généreux athlète, en l'illustre carrière
Où de la nuit du monde on passe à la lumière;
Cours, puisqu'un Dieu t'appelle aux pieds de son autel,
Dépouiller sans regret l'homme infirme et mortel;
N'épargne point ton sang en cette sainte guerre;
Prodigues-y ton corps, rends la terre à la terre;
Et redonnes à Dieu, qui sera ton appui,
La part qu'il te demande et que tu tiens de lui;
Fuis sans regret le monde et ses fausses délices,
Où les plus innocents ne sont point sans supplices,
Dont le plus ferme état est toujours inconstant,
Dont l'être et le non-être ont presque un même instant,
Et pour qui toutefois la nature aveuglée
Inspire à ses enfants une ardeur déréglée,
Qui les fait si souvent au péril du trépas
Suivre la vanité de ses trompeurs appas.
Ce qu'un siècle y produit un moment le consomme.
Porte les yeux plus haut, Adrien; parais homme :
Combats, souffre et t'acquiers, en mourant en chrétien,
Par un moment de mal l'éternité d'un bien.

ADRIEN.

Adieu, je cours, je vole au bonheur qui m'arrive;
L'effet en est trop lent, l'heure en est trop tardive!
L'ennui seul que j'emporte, ô généreuse sœur,
Et qui de mon attente altère la douceur,
Est que la loi contraire au Dieu que je professe
Te prive par ma mort du bien que je te laisse,
Et, l'acquérant au fisc, ôte à ton noble sang
Le soutien de sa gloire et l'appui de son rang.

NATALIE.

Quoi! le vol que tu prends vers les célestes plaines

Souffre encor tes regards sur les choses humaines?
Si dépouillé du monde et si près d'en partir,
Tu peux parler en homme et non pas en martyr?
Qu'un si faible intérêt ne te soit point sensible;
Tiens au ciel, tiens à Dieu d'une force invincible;
Conserve-moi ta gloire, et je me puis vanter
D'un trésor précieux que rien ne peut m'ôter.
Une femme possède une richesse extrême,
Qui possède un époux possesseur de Dieu même.
Toi qui de ta doctrine assiste les chrétiens,
Approche, cher Anthisme, et joins tes vœux aux miens.

SCENE IV.

ANTHISME, ADRIEN, NATALIE.

ANTHISME.

Un bruit qui par la ville a frappé mon oreille,
De ta conversion m'apprenant la merveille,
Et le noble mépris que tu fais de tes jours,
M'amène à ton combat plutôt qu'à ton secours.
Je sais combien César t'est un noble adversaire;
Je sais ce qu'un chrétien doit et souffrir et faire,
Et je sais que jamais, pour la peur du trépas,
Un cœur touché de Christ n'a rebroussé ses pas.
Va donc, heureux ami, va présenter ta tête
Moins au coup qui t'attend qu'au laurier qu'on t'apprête;
Va de tes saints propos éclore les effets,
De tous les chœurs des cieux va remplir les souhaits.
Et vous, hôtes du ciel, saintes légions d'anges,
Qui du nom trois fois saint célébrez les louanges,
Sans interruption de vos sacrés concerts,
A son aveuglement tenez les cieux ouverts.

ADRIEN.

Mes vœux arriveront à leur comble suprême,
Si, lavant mes péchés de l'eau du saint baptême,
Tu m'enrôles au rang de tant d'heureux soldats
Qui sous même étendard ont rendu des combats.
Confirme, cher Anthisme, avec cette eau sacrée
Par qui presque en tous lieux la croix est arborée
En ce fragile sein le projet glorieux
De combattre la terre et conquérir les cieux.

ANTHISME.

Sans besoin, Adrien, de cette eau salutaire,
Ton sang t'imprimera ce sacré caractère :
Conserve seulement une invincible foi,
Et combattant pour Dieu, Dieu combattra pour toi.

ADRIEN, après un moment de réflexion.

Ah! Lentule! en l'ardeur dont mon âme est pressée,
Il faut lever le masque et t'ouvrir ma pensée :
Le Dieu que j'ai haï m'inspire son amour;
Adrien a parlé, Genest parle à son tour.
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui respire
La grâce du baptême et l'honneur du martyre;
Mais Christ n'a point commis à vos profanes mains
Ce sceau mystérieux dont il marque ses saints
Un ministre céleste, avec une eau sacrée,
Pour laver mes forfaits fend la voûte azurée;
Sa clarté m'environne, et l'air de toutes parts
Résonne de concerts, et brille à mes regards.
Descends, céleste acteur; tu m'attends, tu m'appelles.
Attends, mon zèle ardent me fournira des ailes;
Du Dieu qui t'a commis dépars-moi les bontés.

(Il sort.)

MARCELLE, qui représentait Natalie.

Ma réplique a manqué; ces vers sont ajoutés.

LENTULE, qui représentait Anthisme.

Il les fait sur-le-champ, et, sans suivre l'histoire,
Croit couvrir en rentrant son défaut de mémoire.

DIOCLÉTIEN.

Voyez avec quel art Genest sait aujourd'hui
Passer de la figure aux sentiments d'autrui.

VALÉRIE.

Pour tromper l'auditeur, abuser l'acteur même,
De son métier, sans doute, est l'adresse suprême.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FLAVIE, GARDES.

FLAVIE.

Ce moment dure trop, trouvons-le promptement;
César nous voudra mal de ce retardement;
Je sais sa violence et redoute sa haine.

UN SOLDAT.

Ceux qu'on mande à la mort ne marchent pas sans peine.

MARCELLE.

Cet homme si célebre en sa profession,
Genest que vous cherchez, a troublé l'action,
Et confus, qu'il s'est vu, nous a quitté la place.

FLAVIE.

Le plus heureux parfois tombe en cette disgrâce;
L'ardeur de réussir doit le faire excuser.

CAMILLE à Valérie.

Comme son art, madame, a su les abuser!

SCÈNE VI.

GENEST, SERGESTE, LENTULE, MARCELLE, GARDES DIOCLÉTIEN, VALÉRIE, ETC.

GENEST, regardant le ciel.

Suprême majesté, qui jettes dans les âmes
Avec des gouttes d'eau de sensibles flammes,
Achève tes bontés, représente avec moi
Les saints progrès des cœurs convertis à ta foi;
Faisons voir dans l'amour dont le feu nous consomme,
Toi le pouvoir d'un Dieu, moi le devoir d'un homme;
Toi l'accueil d'un vainqueur sensible au repentir,
Et moi, Seigneur, la force et l'ardeur d'un martyr.

MAXIMIN.

Il feint comme animé des grâces du baptême.

VALÉRIE.

Sa feinte passerait pour la vérité même.

PLANCIEN.

Certes, ou ce spectacle est une vérité,
Ou jamais rien de faux ne fut mieux imité.

GENEST.

Et vous, chers compagnons de la basse fortune
Qui m'a rendu la vie avecque vous commune;
Marcelle, et vous, Sergeste, avec qui tant de fois
J'ai du Dieu des chrétiens scandalisé les lois,
Si je puis vous prescrire un avis salutaire,
Cruels, adorez-en jusqu'au moindre mystère,
Et cessez d'attacher avec de nouveaux clous
Un Dieu qui sur la croix daigna mourir pour nous

Mon cœur illuminé d'une grâce céleste....

MARCELLE.

Il ne dit pas un mot du couplet qui lui reste.

SERGESTE.

Comment, se préparant avecque tant de soin....

LENTULE, regardant derrière la tapisserie.

Holà, qui tient la pièce?

GENEST.

Il n'en est plus besoin.
Dedans cette action, où le ciel s'intéresse,
Un ange tient la place, un ange me redresse;
Un ange par son ordre a comblé mes souhaits,
Et de l'eau du baptême effacé mes forfaits.
Ce monde périssable et sa gloire frivole
Est une comédie où j'ignorais mon rôle;
J'ignorais de quel feu mon cœur devait brûler;
Le démon me dictait quand Dieu voulait parler;
Mais depuis que le soin d'un esprit angélique
Me conduit, me redresse et m'apprend ma réplique,
J'ai corrigé mon rôle, et le démon confus,
M'en voyant mieux instruit, ne me suggère plus.
J'ai pleuré mes péchés, le ciel a vu mes larmes;
Dedans cette action il a trouvé des charmes,
M'a départi sa grâce, est mon approbateur,
Me propose des prix, et m'a fait son acteur.

LENTULE.

Quoiqu'il manque au sujet, jamais il ne hésite.

GENEST.

Dieu m'apprend sur-le-champ ce que je vous récite,
Et vous m'entendez mal si dans cette action
Mon rôle passe encor pour une fiction.

DIOCLETIEN.

Votre désordre enfin force ma patience:
Songez-vous que ce jeu se passe en ma présence?
Et puis-je rien comprendre au trouble où je vous voi?

GENEST.

Excusez-les, seigneur, la faute en est à moi;
Mais mon salut dépend de cet illustre crime:
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui s'exprime;
Ce jeu n'est plus un jeu, mais une vérité
Où par mon action je suis représenté,

Où moi-même l'objet et l'acteur de moi-même,
Purgé de mes forfaits par l'eau du saint baptême,
Qu'une céleste main m'a daigné conférer,
Je professe une loi que je dois déclarer.
Écoutez donc, Césars, et vous troupes romaines,
La gloire et la terreur des puissances humaines,
Mais faibles ennemis d'un pouvoir souverain,
Qui foule aux pieds l'orgueil et le sceptre romain :
Aveuglé de l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des chrétiens j'ai détesté la secte,
Et si peu que mon art pouvait exécuter,
Mon bonheur consistait à les persécuter :
Pour les fuir et chez vous suivre l'idolâtrie,
J'ai laissé mes parents, j'ai quitté ma patrie,
Et fait choix à dessein d'un art peu glorieux,
Pour mieux les diffamer et les rendre odieux :
Mais par une bonté qui n'a point de pareille,
Et par une incroyable et soudaine merveille
Dont le pouvoir d'un Dieu peut seul être l'auteur,
Je deviens leur rival de leur persécuteur,
Et soumets à la loi que j'ai tant réprouvée,
Une âme heureusement de tant d'écueils sauvée.
Au milieu de l'orage où m'exposait le sort,
Un ange par la main m'a conduit dans le port,
M'a fait sur un papier voir mes fautes passées
Par l'eau qu'il me versait à l'instant effacées;
Et cette salutaire et céleste liqueur,
Loin de me refroidir m'a consumé le cœur.
Je renonce à la haine et déteste l'envie
Qui m'a fait des chrétiens persécuter la vie;
Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien;
C'est leur Dieu que j'adore; enfin je suis chrétien.
Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'enflamme,
Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'âme.
Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez,
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie,
Et ne crains point la mort qui conduit à la vie.
J'ai souhaité longtemps d'agréer à vos yeux;
Aujourd'hui je veux plaire à l'empereur des cieux;
Je vous ai divertis, j'ai chanté vos louanges;

Il est temps maintenant de réjouir les anges,
Il est temps de prétendre à des prix immortels,
Il est temps de passer du théâtre aux autels.
Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre :
Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire.

DIOCLÉTIEN.

Ta feinte passe enfin pour importunité.

GENEST.

Elle vous doit passer pour une vérité.

VALÉRIE.

Parle-t-il de bon sens?

MAXIMIN.

Croirai-je mes oreilles?

GENEST.

Le bras qui m'a touché fait bien d'autres merveilles.

DIOCLÉTIEN.

Quoi! tu renonces, traître, au culte de nos dieux?

GENEST.

Et les tiens aussi faux qu'ils me sont odieux.
Sept d'entre eux ne sont plus que des lumières sombres
Dont la faible clarté perce à peine les ombres,
Quoiqu'ils trompent encor votre crédulité;
Et des autres le nom à peine en est resté.

DIOCLÉTIEN se levant.

O blasphème exécrable! ô sacrilége impie,
Et dont nous répondrons si son sang ne l'expie!
Préfet, prenez ce soin, et de cet insolent
Fermez les actions par un acte sanglant
Qui des dieux irrités satisfasse la haine :
Qui vécut au théâtre expire dans la scène;
Et si quelqu'autre, atteint du même aveuglement,
A part en son forfait, qu'il l'ait en son tourment.

MARCELLE à genoux.

Si la pitié, seigneur....

DIOCLÉTIEN.

La piété plus forte
Réprimera l'audace où son erreur l'emporte.

PLANCIEN.

Repassant cette erreur d'un esprit plus remis....

DIOCLÉTIEN.

Acquittez-vous du soin que je vous ai commis

CAMILLE, à Genest.

Simple, ainsi de César tu méprises la grâce!

GENEST.

J'acquiers celle de Dieu.

(Dioclétien, Maximin, Valérie et Camille, sortent.)

SCÈNE VII.

OCTAVE, LE DÉCORATEUR, MARCELLE, PLANCIEN, GARDES.

OCTAVE.

Quel mystère se passe?

MARCELLE.

L'empereur abandonne aux rigueurs de la loi
Genest, qui des chrétiens a professé la foi.

OCTAVE.

Nos prières peut-être....

MARCELLE.

Elles ont été vaines.

PLANCIEN.

Gardes!

UN GARDE.

Seigneur?

PLANCIEN.

Menez Genest, chargé de chaînes,
Dans le fond d'un cachot attendre son arrêt.

GENEST.

Je t'en rends grâce, ô ciel! allons, me voilà prêt :
Les anges, quelque jour des fers que tu m'ordonnes
Dans ce palais d'azur me feront des couronnes.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; SERGESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

PLANCIEN assis.

Son audace est coupable autant que son erreur,
D'en oser faire gloire aux yeux de l'empereur.
Et vous qui sous même art courez même fortune,
Sa foi, comme son art, vous est-elle commune?
Et comme un mal souvent devient contagieux....

MARCELLE.

Le ciel m'en garde, hélas!

OCTAVE.

M'en préservent les dieux!

SERGESTE.

Que plutôt mille morts....

LENTULE.

Que plutôt mille flammes...

PLANCIEN, à Marcelle.

Que représentiez-vous?

MARCELLE.

Vous l'avez vu, les femmes,
Si, selon le sujet, quelque déguisement,
Ne m'obligeait parfois au travestissement.

PLANCIEN, à Octave.

Et vous?

OCTAVE.

Parfois les rois, et parfois les esclaves.

PLANCIEN, à Sergeste.

Vous?

SERGESTE.

Les extravagants, les furieux, les braves.

PLANCIEN, à Lentule.

Ce vieillard?

LENTULE.

Les docteurs sans lettres ni sans lois;
Parfois les confidents, et les traîtres parfois.

PLANCIEN, à Albin.

Et toi?

ALBIN.

Les assistants.

PLANCIEN, se levant.

Leur franchise ingénue
Et leur naïveté se produit assez nue.
Je plains votre malheur, mais l'intérêt des dieux
A tout respect humain nous doit fermer les yeux.
A des crimes parfois la grâce est légitime;
Mais à ceux de ce genre elle serait un crime,
Et si Genest persiste en son aveuglement,
C'est lui qui veut sa mort et rend son jugement.
Voyez-le toutefois, et si ce bon office

Le peut rendre lui-même à lui-même propice,
Croyez qu'avec plaisir je verrai refleurir
Les membres ralliés d'un corps prêt à périr.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(UNE PRISON.)

GENEST seul et enchaîné.

Par quelle divine aventure,
Sensible et sainte volupté,
Essai de la gloire future,
Incroyable félicité;
Par quelles bontés souveraines,
Pour confirmer nos saints propos,
Et nous conserver le repos,
Sous le lourd fardeau de nos chaînes,
Descends-tu des célestes plaines
Dedans l'horreur de nos cachots?

O fausse volupté du monde,
Vaine promesse d'un trompeur!
Ta bonace la plus profonde
N'est jamais sans quelque vapeur;
Et mon Dieu, dans la peine même
Qu'il veut que l'on souffre pour lui,
Quand il daigne être notre appui,
Et qu'il reconnaît que l'on l'aime,
Influe une douceur suprême
Sans mélange d'aucun ennui.

Pour lui la mort est salutaire,
Et par cet acte de valeur
On fait un bonheur volontaire
D'un inévitable malheur.
Nos jours n'ont pas une heure sûre;

Chaque instant use leur flambeau ;
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure
Notre bière et notre berceau.

Mourons donc, la cause y convie :
Il doit être doux de mourir
Quand se dépouiller de la vie
Est travailler pour l'acquérir.
Puisque la céleste lumière
Ne se trouve qu'en la quittant
Et qu'on ne vainc qu'en combattant,
D'une vigueur mâle et guerrière
Courons au bout de la carrière
Où la couronne nous attend.

SCÈNE II.

LE MÊME; MARCELLE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, à Marcelle.

Entrez.

(Le geôlier sort.)

MARCELLE.

Eh bien, Genest, cette ardeur insensée
Te dure-t-elle encore, ou t'est-elle passée?
Si tu ne fais pour toi, si le jour ne t'est cher,
Si ton propre intérêt ne te saurait toucher,
Nous osons espérer que le nôtre possible
En cette extrémité te sera plus sensible,
Que t'étant si cruel tu nous seras plus doux,
Et qu'obstiné pour toi tu fléchiras pour nous :
Si tu nous dois chérir, c'est en cette occurrence;
Car, séparés de toi, quelle est notre espérance?
Par quel sort pouvons-nous survivre ton trépas?
Et que peut plus un corps dont le chef est à bas?
Ce n'est que de tes jours que dépend notre vie;
Nous mourrons tous du coup qui te l'aura ravie;
Tu seras seul coupable, et nous tous en effet,
Serons punis d'un mal que nous n'aurons point fait.

GENEST.

Si d'un heureux avis vos esprits sont capables,

Partagez-ce forfait, rendez-vous-en coupables,
Et vous reconnaîtrez s'il est un heur plus doux
Que la mort qu'en effet je vous souhaite à tous.
Vous mourriez pour un Dieu dont la bonté suprême,
Vous faisant en mourant détruire la mort même,
Ferait l'éternité le prix de ce moment,
Que j'appelle une grâce et vous un châtiment.

MARCELLE.

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense.
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un nombre d'ignorants et de gens inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
De femmes et d'enfants dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas,
Perdent l'ambition en perdant l'espérance,
Et souffrent tout du sort avec indifférence!
De la naît le désordre épars en tant de lieux;
De la naît le mépris et des rois et des dieux,
Que César irrité réprime avec justice
Et qu'il ne peut punir d'un trop rude supplice.
Si je t'ose parler d'un esprit ingénu,
Et si le tien, Genest, ne m'est point inconnu,
D'un abus si grossier tes sens sont incapables;
Tu te ris du vulgaire et lui laisse ses fables,
Et pour quelque sujet, mais qui nous est caché,
A ce culte nouveau tu te feins attaché.
Peut-être que tu plains ta jeunesse passée,
Par une ingrate cour si mal récompensée :
Si César, en effet, était plus généreux,
Tu l'as assez suivi pour être plus heureux :
Mais dans toutes les cours cette plainte est commune,
Le mérite bien tard y trouve la fortune;
Les rois ont ce penser inique et rigoureux,
Que sans nous rien devoir nous devons tout pour eux,
Et que nos vœux, nos soins, nos loisirs, nos personnes,

Sont de légers tributs qui suivent leurs couronnes.
Notre métier surtout, quoique tant admiré,
Est l'art où le mérite est moins considéré.
Mais peut-on qu'en souffrant vaincre un mal sans remède?
Qui sait se modérer, s'il veut tout lui succède.
Pour obtenir nos fins n'aspirons point si haut;
A qui le désir manque aucun bien ne défaut.
Si de quelque besoin ta vie est traversée,
Ne nous épargne point, ouvre-nous ta pensée;
Parle, demande, ordonne, et tous nos biens sont tiens.
Mais quel secours, hélas! attends-tu des chrétiens?
Le rigoureux trépas dont César te menace,
Et notre inévitable et commune disgrâce.

GENEST.

Marcelle, avec regret j'espère vainement
De répandre le jour sur votre aveuglement,
Puisque vous me croyez l'âme assez ravalée,
Dans les biens infinis dont le ciel l'a comblée,
Pour tendre à d'autres biens, et pour s'embarrasser
D'un si peu raisonnable et si lâche penser.
Non, Marcelle, notre art n'est pas d'une importance
A m'en être promis beaucoup de récompense;
La faveur d'avoir eu des Césars pour témoins
M'a trop acquis de gloire et trop payé mes soins.
Nos vœux, nos passions, nos veilles et nos peines,
Et tout le sang enfin qui coule dans nos veines,
Sont pour eux des tributs de devoir et d'amour,
Où le ciel nous oblige en nous donnant le jour;
Comme aussi j'ai toujours, depuis que je respire,
Fait des vœux pour leur gloire et pour l'heur de l'empire.
Mais où je vois s'agir de l'intérêt d'un Dieu
Bien plus grand dans le ciel qu'ils ne sont en ce lieu,
De tous les empereurs l'empereur et le maître,
Qui seul me peut sauver comme il m'a donné l'être,
Je soumets justement leur trône à ses autels,
Et contre son bonheur ne dois rien aux mortels.
Si mépriser leurs dieux est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si des dieux de métal et de pierre

Seront puissants au ciel comme on le croit en terre,
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un Dieu dont la créance y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfants et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.
Ta grâce peut, Seigneur, détourner ce présage.
Mais, hélas ! tous l'ayant, tous n'en ont pas l'usage ;
De tant de conviés bien peu suivent tes pas,
Et, pour être appelés, tous ne répondent pas.

MARCELLE.

Cruel, puisqu'à ce point cette erreur te possède,
Que ton aveuglement est un mal sans remède,
Trompant au moins César, apaise son courroux,
Et, si ce n'est pour toi, conserve-toi pour nous.
Sur la foi de ton Dieu fondant ton espérance,
A celle de nos dieux donne au moins l'apparence,
Et, sinon sous un cœur, sous un front plus soumis,
Obtiens pour nous ta grâce, et vis pour tes amis.

GENEST.

Notre foi n'admet point cet acte de faiblesse ;
Je la dois publier, puisque je la professe.
Puis-je désavouer le maître que je sui ?
Aussi bien que nos cœurs nos bouches sont à lui.
Les plus cruels tourments n'ont point de violence
Qui puisse m'obliger à ce honteux silence.
Pourrai-je encor, hélas ! après la liberté
Dont cette ingrate voix l'a tant persécuté,
Et dont j'ai fait un Dieu le jouet d'un théâtre,
Aux oreilles d'un prince et d'un peuple idolâtre,
D'un silence coupable, aussi bien que la voix,
Devant ses ennemis méconnaître ses lois !

MARCELLE.

César n'obtenant rien, ta mort sera cruelle.

GENEST.

Mes tourments seront courts, et ma gloire éternelle.

MARCELLE.

Quand la flamme et le fer paraîtront à tes yeux....

GENEST.

M'ouvrant la sépulture, ils m'ouvriront les cieux.

MARCELLE.

O dur courage d'homme!

GENEST.

O faible cœur de femme!

MARCELLE.

Cruel! sauve tes jours.

GENEST.

Lâche! sauve ton âme.

MARCELLE.

Un erreur, un caprice, une légèreté,
Au plus beau de tes ans te coûter la clarté!

GENEST.

J'aurai bien peu vécu si l âge se mesure
Au seul nombre des ans prescrit par la nature;
Mais l'âme qu'au martyre un tyran nous ravit,
Au séjour de la gloire à jamais se survit.
Se plaindre de mourir c'est se plaindre d'être homme,
Chaque jour le détruit, chaque instant le consomme;
Au moment qu'il arrive il part pour le retour,
Et commence de perdre en recevant le jour.

MARCELLE.

Ainsi rien ne te touche, et tu nous abandonnes?

GENEST.

Ainsi je quitterais un trône et des couronnes :
Toute perte est légère à qui s'acquiert un Dieu.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, MARCELLE, GENEST.

LE GEOLIER.

Le préfet vous demande.

MARCELLE.

Adieu, cruel.

GENEST.

Adieu.

(Marcelle sort.)

LE GEOLIER.

Si bientôt à nos dieux vous ne rendez hommage,
Vous vous acquittez mal de votre personnage,
Et je crains en cet acte un tragique succès.

GENEST.

Un favorable juge assiste à mon procès;
Sur ses soins éternels mon esprit se repose,
Je m'assure sur lui du succès de ma cause,
De mes chaînes par lui je serai déchargé,
Et par lui-même un jour César sera jugé.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIN, GARDES.

DIOCLÉTIEN.

Puisse par cet hymen votre couche féconde
Jusques aux derniers temps donner des rois au monde,
Et par leurs actions ces surgeons glorieux
Mériter comme vous un rang entre les dieux!
En ce commun bonheur l'allégresse commune
Marque votre vertu plus que votre fortune,
Et fait voir qu'en l'honneur que je vous ai rendu,
Je vous ai moins payé qu'il ne vous était dû.
Les dieux, premiers auteurs des fortunes des hommes,
Qui dedans nos états nous font ce que nous sommes,
Et dont le plus grand roi n'est qu'un simple sujet,
Y doivent être aussi notre premier objet;
Et sachant qu'en effet ils nous ont mis sur terre
Pour conserver leurs droits, pour régir leurs tonnerres,
Et pour laisser enfin leur vengeance en nos mains,
Nous devons sous leurs lois contenir les humains,
Et notre autorité, qu'ils veulent qu'on révère,
A maintenir la leur n'est jamais trop sévère;
J'espérais cet effet, et que tant de trépas
Du reste des chrétiens redresseraient les pas :
Mais j'ai beau leur offrir de sanglantes hosties,
Et laver leurs autels du sang de ces impies;
En vain j'en ai voulu purger ces régions,
Je vois du sang d'un seul naître des légions,
Mon soin nuit plus aux dieux qu'il ne leur est utile;
Un ennemi défait leur en reproduit mille;
Et le caprice est tel de ces extravagants,
Que la mort les anime et les rend arrogants.
Genest, dont cette secte aussi folle que vaine,

A si longtemps été la risée et la haine,
Embrasse enfin leur loi contre celle des dieux,
Et l'ose insolemment professer à nos yeux;
Outre l'impiété, ce mépris manifeste
Mêle notre intérêt à l'intérêt céleste :
En ce double attentat, que sa mort doit purger,
Nous avons et les dieux et nous-même à venger.

MAXIMIN.

Je crois que le préfet, commis à cet office,
S'attend aussi d'en faire un public sacrifice,
D'exécuter votre ordre, et de cet insolent
Donner ce soir au peuple un spectacle sanglant,
Si déjà sur le bois d'un théâtre funeste
Il n'a représenté l'action qui lui reste.

SCÈNE V.

VALÉRIE, CAMILLE, MARCELLE, OCTAVE, SERGESTE, LENTULE, ALBIN, GARDES.

(Tous les comédiens se mettent à genoux.)

VALÉRIE, à Dioclétien.

Si, quand pour moi le ciel épuise ses bienfaits,
Quand son œil provident rit à tous nos souhaits,
J'ose encore espérer que dans cette allégresse
Vous souffriez à mon sexe un acte de faiblesse,
Permettez-moi, seigneur, de rendre à vos genoux
Ces gens qu'en Genest seul vous sacrifiez tous ·
Tous ont aversion pour la loi qu'il embrasse,
Tous savent que son crime est indigne de grâce;
Mais il est à leur vie un si puissant secours,
Qu'ils la perdront du coup qui tranchera ses jours.
M'exauçant, de leur chef vous détournez vos armes;
Je n'ai pu dénier cet office à leurs larmes,
Où je n'ose insister si ma témérité
Demande une injustice à votre majesté.

DIOCLÉTIEN.

Je sais que la pitié plutôt que l'injustice
Vous a fait embrasser ce pitoyable office,
Et dans tout cœur bien né tiens la compassion
Pour les ennemis même une juste action;
Mais où l'irrévérence et l'orgueil manifeste

Joint l'intérêt d'État à l'intérêt céleste,
Le plaindre est, au mépris de notre autorité,
Exercer la pitié contre la piété,
C'est du bras qui l'irrite arrêter la tempête
Que son propre dessein attire sur sa tête,
Et d'un soin importun arracher de sa main
Le couteau dont lui-même il se perce le sein.

MARCELLE.

Ah! seigneur, il est vrai; mais de cette tempête
Le coup frappe sur nous s'il tombe sur sa tête,
Et le couteau fatal que l'on laisse en sa main
Nous assassine tous en lui perçant le sein.

OCTAVE.

Si la grâce, seigneur, n'est due à son offense,
Quelque compassion l'est à notre innocence.

DIOCLÉTIEN.

Le fer qui de ses ans doit terminer le cours
Retranche vos plaisirs en retranchant ses jours.
Je connais son mérite et plains votre infortune;
Mais, outre que l'injure avec les dieux commune,
Intéresse l'État à punir son erreur,
J'ai pour toute sa secte une si forte horreur,
Que je tiens tous les maux qu'ont soufferts ses complices,
Ou qu'ils doivent souffrir, pour de trop doux supplices.
En faveur toutefois de l'hymen fortuné
Par qui tant de bonheur à Rome est destiné,
Si par son repentir, favorable à soi-même,
De sa voix sacrilége il purge le blasphème,
Et reconnaît les dieux auteurs de l'univers,
Les bras de ma pitié vous sont encore ouverts.
Mais voici le préfet : je crains que son supplice
N'ait prévenu l'effet de votre bon office.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; PLANCIEN.

PLANCIEN.

Par votre ordre, seigneur, ce glorieux acteur,
Des plus fameux héros fameux imitateur,
Du théâtre romain la splendeur et la gloire,
Mais si mauvais acteur dedans sa propre histoire,
Plus entier que jamais en son impiété,

Et par tous mes efforts en vain sollicité,
A du courroux des dieux contre sa perfidie
Par un acte sanglant fermé la tragédie....

MARCELLE pleurant.

Que nous achèverons par la fin de nos jours.

OCTAVE.

O fatale nouvelle !

SERGESTE.

O funeste discours !

PLANCIEN.

J'ai joint à la douceur, aux offres, aux prières,
A si peu que les dieux m'ont donné de lumières,
(Voyant que je tentais d'inutiles efforts)
Tout l'art dont la rigueur peut tourmenter les corps :
Mais ni les chevalets, ni les lames flambantes,
Ni les ongles de fer, ni les torches ardentes,
N'ont contre ce rocher été qu'un doux zéphyr
Et n'ont pu de son sein arracher un soupir.
Sa force en ce tourment a paru plus qu'humaine;
Nous souffrions plus que lui par l'horreur de sa peine;
Et nos cœurs, détestant ses sentiments chrétiens,
Nos yeux ont malgré nous fait l'office des siens :
Voyant la force enfin comme l'adresse vaine,
J'ai mis la tragédie à sa dernière scène,
Et fait avec sa tête ensemble séparer
Le cher nom de son Dieu qu'il voulait proférer.

DIOCLÉTIEN.

Ainsi reçoive un prompt et sévère supplice
Quiconque ose des dieux irriter la justice !

(Il sort.)

VALÉRIE, à Marcelle.

Vous voyez de quel soin je vous prêtais les mains;
Mais sa grâce n'est plus au pouvoir des humains.

MAXIMIN, à Valérie.

Ne plaignez point, madame, un malheur volontaire,
Puisqu'il a pu franchir et s'être salutaire,
Et qu'il a bien voulu par son impiété
D'une feinte en mourant faire une vérité.

FIN DE SAINT GENEST.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE

NOTICE

SUR VENCESLAS.

Voltaire, la Harpe, tous les critiques, et le temps, ce juge suprême, ont placé cette pièce au rang du petit nombre des chefs-d'œuvre de la scène française; si l'on y retrouve encore quelques traces du mauvais goût du temps, et si le style, toujours ferme, n'est pas partout suffisamment correct, le mérite d'avoir paru presque en même temps que le Cid sert d'excuse à ces défauts de détails « pardonnables, dit la Harpe, dans un temps où la versification française ne commençait à se former que sous la plume de Corneille. »

Le sujet est tiré de l'ouvrage espagnol de Francesco de Roxas intitulé *on ne peut être père et roi*. La Harpe entre dans de grands détails sur cette tragédie; les personnages principaux sont dessinés de manière à faire beaucoup d'honneur au talent de Rotrou. Ce qui caractérise Venceslas, c'est l'amour de la justice, ce premier devoir des souverains : il sacrifie à ce devoir et les sentiments paternels, et sa couronne; et ce qu'il montre de faiblesse dans le premier acte doit être attribué plutôt à son âge qu'à son caractère. La condescendance qu'il se croit forcé d'avoir, tient d'un côté au désir de la paix domestique, bonheur le plus nécessaire à un vieillard, et de l'autre, à l'ascendant que prend nécessairement un jeune prince, dont la valeur et l'impétuosité doivent plaire à une nation guerrière. Le duc de Courlande est le modèle d'un ministre que la faveur n'a point corrompu, et d'un général que les succès n'ont point enorgueilli. En servant le monarque, il rend tout ce qu'il doit à l'héritier de la couronne : sa modération résiste aux plus rudes épreuves, et sa grandeur d'âme va jusqu'au sacrifice le plus généreux, puisque, étant le maître de demander pour récompense la main d'une princesse qu'il aime, il préfère à son propre bonheur la vie de son plus grand ennemi. Mais ce qu'il y a de plus beau et de plus dramatique dans cette pièce, c'est le rôle de Ladislas. On ne peut nier qu'il ne soit l'original de celui de Vendôme. Les efforts que Ladislas fait sur lui-même pour vaincre un penchant qui humilie sa fierté, ces combats perpétuels, ces alternatives d'une froideur affectée et d'un amour qui menace et qui supplie, sont d'un effet tragique que Rotrou n'avait pu trouver dans Corneille.

Marmontel a fait des changements que l'on adopte ordinairement au théâtre, mais ces changements à mon avis sont beaucoup trop nombreux, il faut laisser à cet ouvrage son cachet d'ancienneté, « et au défaut « d'élégance, le style, un peu suranné, a un air de vétusté et de naturel « qui ne lui messied pas et qui donne même un nouveau prix aux beau- « tés, en rappelant leur époque. »

Marmontel se plaint amèrement dans ses mémoires de ce que le Kain, au moment de la représentation, jugea à propos de rétablir le texte de Rotrou, ce qui étonna les autres acteurs non prévenus et fit manquer les répliques du dialogue. Le Kain, fort de son talent, a peut-être donné une leçon salutaire et fait preuve de goût, en préférant conserver les fautes et la rudesse originale de l'ouvrage, à des améliorations de détails qui ôtent le caractère et la physionomie antique d'un chef-d'œuvre, que le public doit aller étudier autant qu'admirer.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

VENCESLAS, roi de Pologne.
LADISLAS, son fils, prince.
ALEXANDRE, infant.
FEDERIC, duc de Courlande, et favori.
OCTAVE, gouverneur de Varsovie.
CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.
THÉODORE, infante.
LÉONOR, suivante de Théodore.
GARDES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

Prenez un siége, prince; et vous, infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je; et vous, gardes, qu'on se retire.

(Alexandre et les gardes sortent.)

LADISLAS.

Que vous plaît-il, seigneur?

VENCESLAS.

J'ai beaucoup à vous dire

(à part.)

Ciel, prépare son cœur, et le touche aujourd'hui!

LADISLAS, à part.

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui!
Oyons les beaux avis qu'un flatteur lui conseille.

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.

J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyais, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais, hélas! ce portrait qu'elle s'était tracé
Perd beaucoup de son lustre et s'est bien effacé;
Et vous considérant, moins je la vois paraître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître.
Toutes vos actions démentent votre rang,
Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang,
J'y cherche Ladislas et ne le puis connaître;
Vous n'avez rien de roi que le désir de l'être;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front;
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et, n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison :
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition;
Il dispose à son gré des fortunes humaines.
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets :
Il passe pour cruel s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mou; s'il se venge, barbare;
S'il donne, il est prodigue; et s'il épargne, avare;
Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens,
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc, pour mériter de régir des États,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède
(Ladislas témoigne de l'impatience.)
A des esprits oisifs que le vice possède,

Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui, serfs de leurs sens, ne se sauraient régir?
Ici mon seul respect contient votre caprice :
Mais examinez-vous, et rendez-vous justice :
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix,
Pour soutenir mon trône et dispenser mes lois
Sans blesser les respects dus à mon diadème,
Et sans en même temps attenter sur moi-même?
Le duc par sa faveur vous a blessé les yeux,
Et parce qu'il m'est cher il vous est odieux :
Mais, voyant d'un côté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune;
Songez combien son bras a mon trône affermi :
Et mon affection vous fait son ennemi!
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colère
Le hait en autrui même, et passe à votre frère;
Votre jalouse humeur ne lui saurait souffrir
La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir;
Son amour pour le duc a produit votre haine;
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine;
Employez, employez ces bouillants mouvements
A combattre l'orgueil des peuples ottomans;
Renouvelez contre eux nos haines immortelles,
Et soyez généreux en de justes querelles :
Mais contre votre frère, et contre un favori
Nécessaire à son roi plus qu'il n'en est chéri,
Et qui de tant de bras qu'armait la Moscovie
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie,
C'est un emploi célèbre et digne d'un grand cœur!...
Votre caprice enfin veut régler ma faveur :
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine,
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne;
J'aurais mal profité de l'usage et du temps!

LADISLAS.

Souffrez...

VENCESLAS.

Encore un mot, et puis je vous entends :
S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
Rarement le soleil rend la lumière au monde,
Que le premier rayon qu'il répand ici-bas
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats;
Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime

Qu'innocent ou coupable on vous charge du crime,
Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne;
Et ce juste mépris de mon autorité
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur dedans tous les esprits
Efface son estime et s'acquiert des mépris :
Et je vois toutefois qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts vous rend encore aimable,
Et que votre bon astre en ces mêmes esprits
Souffre ensemble pour vous l'amour et le mépris.
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore :
Vicieux, on vous craint; mais vous plaisez, heureux;
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure!
Pour conserver les vœux étouffez le murmure,
Et régnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant :
Par elle rendez-vous digne d'un diadème :
Né pour donner des lois, commencez par vous-même;
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de règne il faut mériter l'autre;
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre;
Mes États, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et, sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si, toujours vous-même et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des lois que de votre caprice;
Et si, pour encourir votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part en mon affection;
Si votre humeur hautaine enfin ne considère
Ni les profonds respects dont le duc vous révère,
Ni l'étroite amitié dont l'infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un père et d'un roi le conseil salutaire,
Lors pour être tout roi je ne serai plus père;
Et, vous abandonnant à la rigueur des lois,

Au mépris de mon sang je maintiendrai mes droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tout vous choque et vous blesse,
En quelque étonnement que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit de mon attention,
D'avoir su vous complaire en cette occasion;
Et, sur chacun des points qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour et l'oreille et le cœur.

VENCESLAS.

Parlez, je gagnerai vaincu plus que vainqueur :
Je garde encor pour vous les sentiments d'un père.
Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chère.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
Le carnage du cerf se préparant aux chiens,
Tombés sur les discours des intérêts des princes,
Nous en vînmes sur l'art de régir les provinces,
Où chacun à son gré forgeant des potentats,
Chacun selon son sens gouvernant vos États,
Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
L'un prise votre règne, un autre le réforme;
Il trouve ses censeurs comme ses partisans;
Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi, sans m'imaginer vous faire aucune injure,
Je coulai mes avis dans ce libre murmure;
Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier :
Comment, dis-je, mon père, accablé de tant d'âge,
Et sa force à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il, avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
Devrait-il, me pouvant assurer sa couronne,
Hasarder que l'État me l'ôte ou me la donne?
Et s'il veut conserver la qualité de roi,
La retiendrait-il pas, s'en dépouillant pour moi?
Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable!
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable?
Et n'ai-je pas appris sous son gouvernement
Assez de politique et de raisonnement,
Pour savoir à quels soins oblige un diadème,

Ce qu'un roi doit aux siens, à l'État, à soi-même,
A ses confédérés, à la foi des traités;
Dedans quels intérêts ses droits sont limités;
Quelle guerre est nuisible et quelle d'importance;
A qui, quand et comment il doit son assistance;
Et, pour garder enfin ses États d'accidents,
Quel ordre il doit tenir et dehors et dedans?
Ne sais-je pas qu'un roi qui veut qu'on le révère
Doit mêler à propos l'affable et le sévère,
Et, selon l'exigence et des temps et des lieux,
Savoir faire parler et son front et ses yeux,
Mettre bien la franchise et la feinte en usage,
Porter tantôt un masque et tantôt un visage;
Quelque avis qu'on lui donne, être toujours pareil,
Et se croire souvent plus que tout son conseil?
Mais surtout, et de là dépend l'heur des couronnes,
Savoir bien appliquer les emplois aux personnes,
Et faire, par des choix judicieux et sains,
Tomber le ministère en de fidèles mains;
Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire,
Être lent à former aussi bien qu'à détruire,
Des bonnes actions garder le souvenir,
Être prompt à payer et tardif à punir.
N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, et ces maximes,
Que se maintient le cours des règnes légitimes?
Voilà la vérité touchant le premier point :
J'apprends qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point.

VENCESLAS.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colère
Où vous meut le parti du duc et de mon frère,
Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras,
Dont l'un règne en votre âme et l'autre en vos États,
J'en hais l'un, il est vrai, cet insolent ministre
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur :
Ce duc à qui votre âme, à tous autres obscure,
Sans crainte s'abandonne et produit toute pure,
Et qui, sous votre nom beaucoup plus roi que vous,

Met à me desservir ses plaisirs les plus doux,
Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente et qui promette un roi.
Je feindrais d'être aveugle, et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
S'il ne s'en usurpait et m'ôtait les emplois
Qui si jeune m'ont fait l'effroi de tant de rois,
Et dont, ces derniers jours, il a des Moscovites
Arrêté les progrès et restreint les limites.
Partant pour cette grande et fameuse action,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion;
Mais s'il n'est trop puissant pour craindre ma colère,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire,
Et que ce grand crédit qu'il possède à la cour,
S'il méconnaît mon rang, respecte mon amour;
Ou, tout brillant qu'il est, il lui sera frivole.
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole;
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins,
Et c'est un des sujets, seigneur, dont je me plains.

VENCESLAS.

Achevez.

LADISLAS.

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence,
Et de tous vos tourments la plus affreuse horreur
Ne le saurait soustraire à ma juste fureur.
Quoi! quand, le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au duc le sujet de mes plaintes,
Et, de ses procédés justement irrité,
Veux mettre quelque frein à sa témérité,
Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère contre moi vient prendre la querelle,
Et, bien plus, sur l'épée ose porter la main.
Ah! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil, sortant du sein de l'onde,
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter du moins par un grand crime,

Et, de vos châtiments menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

VENCESLAS, à part.

Que puis-je plus tenter sur cette âme hautaine?
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine,
Puisque plainte, froideur, menace ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.
(à Ladislas.)
Ma créance, mon fils, sans doute un peu légère,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chère.
Étouffons nos discords dans nos embrassements;
Je ne puis de mon sang forcer les mouvements.
Je lui veux bien céder, et, malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père.
Prince, il est temps qu'enfin sur un trône commun
Nous ne fassions qu'un règne et ne soyons plus qu'un :
Si proche du cercueil où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre,
Et, par vous à couvert des outrages du temps,
Commencer à mon âge un règne de cent ans.

LADISLAS.

De votre seul repos dépend toute ma joie;
Et si votre faveur jusque-là se déploie,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi
Qui parmi vos sujets fera compter un roi.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Seigneur.

VENCESLAS.

Que voulez-vous? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.
Mais si vous..

VENCESLAS.

Qu'est-ce encor? que vouliez-vous dire?
(à part.)
A quel étrange office, Amour, me réduis-tu
De faire accueil au vice et chasser la vertu!

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense:
Le prince est mon aîné, je respecte son rang,
Mais nous ne différons ni de cœur ni de sang;
Et pour un démenti j'ai trop...

VENCESLAS.

Vous, téméraire,
Vous, la main sur l'épée, et contre votre frère!
Contre mon successeur et mon autorité!
Implorez, insolent, implorez sa bonté:
Et, par un repentir digne de votre grâce,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse.
Allez, demandez-lui. Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez, seigneur...

VENCESLAS.

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, à part.

Fléchirons-nous, mon cœur, sous cette humeur hautaine?
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine.
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté!
O ciel! pardonne donc à ma témérité.
(à Ladislas.)
Mon frère, un père enjoint que je vous satisfasse;
J'obéis à son ordre, et vous demande grâce:
Mais par cet ordre il faut me tendre aussi les bras.

VENCESLAS.

Dieux! le cruel encor ne le regarde pas!

LADISLAS.

Sans eux suffit-il pas que le roi vous pardonne?

VENCESLAS.

Prince, encore une fois, donnez-les, je l'ordonne.
Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LADISLAS, embrassant Alexandre.

A quelle lâcheté, seigneur, m'obligez-vous!
Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, à part.

O nature! ô respect! que vous m'êtes cruels!

VENCESLAS.

Changez ces différends en des vœux mutuels;

Et quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.
(à Ladislas.)
Faites venir le duc, infant. Prince, arrêtez.
(Alexandre sort.)

LADISLAS.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés,
Et pour ce traître encor solliciter ma grâce!
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place :
Votre sang, qui l'anime, y répugne à vos lois.
Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête :
Mais souffrez-m'en, seigneur, un mépris généreux;
Laissez ma haine libre aussi bien que vos vœux;
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de faiblesse.

VENCESLAS

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Près d'y remplir ma place et m'y représenter,
Aussi bien souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentiments, et dépouillez les vôtres.
Donnez à mes souhaits, de vous-même vainqueur,
Cette noble faiblesse et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province;
Et, monarque, oubliez les différends du prince.

LADISLAS.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, seigneur, de cette indignité.

SCÈNE III.

FÉDÉRIC, VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, OCTAVE.

VENCESLAS.

Étouffez cette haine, ou je prends sa querelle.
Duc, saluez le prince.

LADISLAS, à part.

O contrainte cruelle!
(Ils s'embrassent.)

VENCESLAS.

Et, d'une étroite ardeur unis à l'avenir.

De vos discords passés perdez le souvenir.

FÉDÉRIC.

Pour lui prouver à quoi mon zèle me convie,
Je voudrais perdre encore et le sang et la vie.

VENCESLAS.

Assez d'occasions, de sang et de combats,
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel rend la gloire immortelle;
Mais vos derniers progrès, qui certes m'ont surpris,
Passent toute créance et demandent leur prix.
Avec si peu de gens avoir fait nos frontières
D'un si puissant parti les sanglants cimetières,
Et dans si peu de jours par d'incroyables faits
Réduit le Moscovite à demander la paix,
Ce sont des actions dont la reconnaissance
Du plus riche monarque excède la puissance :
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois,
Demandez; j'en ai mis le prix à votre choix :
Envers votre valeur acquittez ma parole.

FÉDÉRIC.

Je vous dois tout, grand roi.

VENCESLAS.

Ce respect est frivole :
La parole des rois est un gage important
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant.
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde;
Par le dépôt, la perte ou l'oubli s'en hasarde.

FÉDÉRIC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut et le prix d'un devoir,
Un servage, seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers, sont le prix où j'aspire.
Si d'un cœur consumé d'un amour violent
La bouche ose exprimer...

LADISLAS.

Arrêtez, insolent!
Au vol de vos désirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites :
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infâme sang j'éteindrai votre amour.
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,

A servir sans espoir, et souffrir, et vous taire;
Ou...

FÉDÉRIC.

Je me tais, seigneur; et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.

(Il sort avec Alexandre.)

SCÈNE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE.

VENCESLAS.

Prince, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un diadème,
Et votre tête encor qui le prétend porter.

LADISLAS.

Vous êtes roi, seigneur, vous pouvez me l'ôter;
Mais j'ai lieu de me plaindre, et ma juste colère
Ne peut prendre de lois ni d'un roi ni d'un père.

VENCESLAS.

Je dois bien moins en prendre et d'un fol et d'un fils.
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.

(Il sort.)

OCTAVE.

O dieux! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine?

LADISLAS.

Veux-tu que, la cachant, mon attente soit vaine,
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux?
Quoi! Cassandre sera le prix d'une victoire
Qu'usurpant mes emplois, il dérobe à ma gloire!
Et l'État qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si, m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour!
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence
Que je tiens le secret de cette intelligence?

OCTAVE.

Oui, seigneur; mais l'hymen qu'on lui va proposer
Au succès de vos vœux la pourra disposer:
L'infante l'a mandée, et par son entremise

Prière à vos souhaits la voir bientôt soumise.
Cependant feignez mieux, et d'un père irrité
Et d'un roi méprisé craignez l'autorité :
Reposez sur nos soins l'ardeur qui vous transporte.

LADISLAS.

C'est mon roi, c'est mon père : il est vrai, je m'emporte ;
Mais je trouve en deux yeux deux rois plus absolus,
Et, n'étant plus à moi, ne me possède plus.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CASSANDRE.

THÉODORE.

Enfin, si son respect ni le mien ne vous touche,
Cassandre, tout l'État vous parle par ma bouche,
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi
Lui refuse une reine, et veut ôter un roi :
L'objet de vos mépris attend une couronne
Que déjà d'une voix tout le peuple lui donne,
Et de plus ne l'attend qu'afin de vous l'offrir,
Et votre cruauté ne le saurait souffrir.

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire et l'amant de ma honte,
Et ne puis pour époux vouloir d'un suborneur
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon honneur ;
Qui, tant que sa poursuite a cru m'avoir infâme,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme ;
Et qui, n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur bornait tous ses désirs.
En quelque objet qu'il soit à toute la province,
Je ne regarde en lui ni monarque ni prince,
Et ne vois, sous l'éclat dont il est revêtu,
Que de traîtres appâts qu'il tend à ma vertu.
Après ses sentiments à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présents, l'effort de ses ministres,

Ses plaintes, ses écrits, et la corruption
De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion,
Ces moyens vicieux aidant mal sa poursuite,
Aux vertueux enfin son amour est réduite;
Et, pour venir à bout de mon honnêteté,
Il met tout en usage, et crime et piété.
Mais en vain il consent que l'amour nous unisse :
C'est appeler l'honneur au secours de son vice;
Puis s'étant satisfait, on sait qu'un souverain
D'un hymen qui déplaît a le remède en main :
Pour en rompre les nœuds et colorer ses crimes,
L'État ne manque pas de plausibles maximes.
Son infidélité suivrait de près sa foi :
Seul il se considère; il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE.

Ses vœux un peu bouillants vous font beaucoup d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, et craindre davantage.

THÉODORE.

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance et ses courtes amours;
Et puis, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse
Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse,
Où l'âme dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos?

THÉODORE.

Je ne vous puis qu'offrir, après un diadème.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus me laissant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur?

THÉODORE.

Vous feriez un échange, et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurais cette injure impunément soufferte!
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillants,
Ces desseins criminels, ces efforts insolents,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,

L'espérance du rapt dont il flattait ses flammes,
Et tant d'offres enfin dont il me crut toucher,
Au sang de Cunisberg se pourraient reprocher!

THÉODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE.

On en pourrait douter si je m'en étais tue,
Et si, sous cet hymen me laissant asservir,
Je lui donnais un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur; je sais, sage princesse,
Quelles soumissions je dois à votre altesse;
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LADISLAS.

LADISLAS, à part.

Cède, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emporte:
Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt;
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt!
(à Cassandre.)
Parlez, belle ennemie : il est temps de résoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre;
Il s'agit de me perdre ou de me secourir.
Qu'en avez-vous conclu? faut-il vivre ou mourir?
Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur ou ma cendre?
Quelle des deux aurai-je, ou la mort ou Cassandre?
L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus sera mon assassin?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen? Voudriez-vous pour femme
L'indigne et vil objet d'une impudique flamme?
Moi, dieux! moi la moitié d'un roi, d'un potentat!
Ah! prince, quel présent feriez-vous à l'État,
De lui donner pour reine une femme suspecte!
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte
En un objet infâme et si peu respecté,
Que vos sales désirs ont tant sollicité?

LADISLAS.

Il respectera donc la vertu la plus digne

Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable et plus divin objet
Qui de son souverain fit jamais son sujet.
Je sais trop (et jamais ce cœur ne vous approche,
Que confus de ce crime il ne se le reproche)
A quel point d'insolence et d'indiscrétion
Ma jeunesse d'abord porta ma passion :
Il est vrai qu'ébloui de ces yeux adorables
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par des attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux.
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite.
Mais un amour enfant put manquer de conduite :
Il portait son excuse en son aveuglement,
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a dessillé la vue,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre sang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus, m'ont arrêté les yeux,
De mes vœux aussitôt réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos lois toute leur violence;
Et, restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consumé ce qu'elle avait d'impur :
Le flambeau qui me guide et l'ardeur qui me presse
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse.
Accordez-la, madame, au repentir profond
Qui, détestant mon crime, à vos pieds me confond :
Sous cette qualité souffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même
Car enfin si l'on pèche adorant vos appas,
Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite, prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion :
Mais quand j'estimerais vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verrait des qualités sortables,
On ne verra jamais l'hymen nous assortir,
Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite
Et si peu de respect et si peu de conduite,

Et que le seul objet d'un dessein vicieux
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regardai que par l'ardeur infâme
Qui ne m'appelait point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal et suborneur
Dont votre passion attaquait mon honneur;
Et, ne considérant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous et votre service,
Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LADISLAS.

Eh bien! contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur;
Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes;
Inventez des secrets de tourmenter les âmes;
Suscitez terre et ciel contre ma passion;
Intéressez l'État dans votre aversion;
Du trône où je prétends détournez son suffrage,
Et pour me perdre enfin mettez tout en usage :
Avec tous vos efforts et tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pour vous :
Dans vos plus grands mépris je vous serai fidèle;
Je vous adorerai, furieuse et cruelle;
Et, pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir conserverai le jour.

THÉODORE.

Quoi! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière!

CASSANDRE.

Il m'a dû, m'attaquant, connaître tout entière,
Et savoir que l'honneur m'était sensible au point
D'en conserver l'injure et ne pardonner point.

THÉODORE.

Mais vous venger ainsi c'est vous punir vous-même :
Vous perdez avec lui l'espoir d'un diadème.

CASSANDRE.

Pour moi le diadème aurait de vains appas
Sur un front que j'ai craint et que je n'aime pas.

THÉODORE.

Régner ne peut déplaire aux âmes généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets et peu de liberté.

THÉODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait souveraine?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre, et veux être ma reine :
Ou ma franchise enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur et connaître ses fers.

THÉODORE.

Servir un sceptre en main vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déjà je ne l'ai point soumise?

LADISLAS.

Oui, je le sais, cruelle, et connais mon rival;
Mais j'ai cru que son sort m'était trop inégal,
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités,
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez,
Ni lui n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LADISLAS.

Insolente! ce mot lui coûtera la vie,
Et ce fer, en son sang si noble et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des lois trop respectées.
O sagesse! ô raison! que j'ai tant consultées,
Ne nous obstinons point à des vœux superflus;
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude,
J'ai trop longtemps souffert de votre ingratitude;
Je vous devais connaître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas;
Ou, m'étant engagé, n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander vous ravir mon remède.
Mais contre mon pouvoir mon cœur a combattu;
Je ne me repens pas d'un acte de vertu.
De vos superbes lois ma raison dégagée
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée;

De l'indigne brasier qui consumait mon cœur,
Il ne me reste plus que la seule rougeur
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée
Laisseront à jamais sur ce front imprimée :
Oui, j'en rougis, ingrate, et mon propre courroux
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie
Le souvenir du temps que je vous ai servie :
J'étais mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu ;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison mes yeux et lui d'accord
Détestent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(Elle sort.)

LADISLAS, interdit.

Que faites-vous, ô mes lâches pensées?
Suivez-vous cette ingrate? êtes-vous insensées?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux?
Adorable inhumaine, hélas! où fuyez-vous?
Ma sœur, au nom d'Amour, et par pitié des larmes
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes.
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas,
Suivez cette insensible, et retenez ses pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frère, après l'avoir bannie!

LADISLAS.

Ah! contre ma raison servez sa tyrannie.
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour, je chérirai sa haine,
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine :
Se plaindre des ennuis que causent ses appas,
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas.
Que je la voie au moins, si je ne la possède ;
Mon mal chérit sa cause, et croît par son remède.

Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en était charmé, je l'en veux démentir;
Je mourais, je brûlais; je l'adorais dans l'âme,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme.
(à part.)
Allez..... Mais que fais-tu, stupide et lâche amant?
Quel caprice t'aveugle? As-tu du sentiment?
Rentre, prince sans cœur, un moment en toi-même.
(à Théodore.)
Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême?

THÉODORE.

J'allais la retenir.

LADISLAS.

Eh! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas?
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée,
Quelle implacable haine elle m'a déclarée,
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux,
C'est dans sa frénésie armer un furieux?
De mon esprit plutôt chassez cette cruelle;
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle;
Feignez-moi sa conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE.

Je ne vous puis celer que le trait qui vous blesse
Dedans un sang royal trouve trop de faiblesse.
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus :
Mais les difficultés sont le champ des vertus;
Avec un peu de peine on achète la gloire :
Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire;
Se faisant violence, on s'est bientôt dompté;
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LADISLAS.

Hélas! il est aisé de juger de ma peine
Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène,
Et par ces mouvements si prompts et si puissants,
Tantôt sur ma raison, et tantôt sur mes sens.
Mais, quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paraître,
Je vous croirai, ma sœur, et je serai mon maître :
Je lui laisserai libre et l'espoir et la foi
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi;
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,

Je la perds pour maîtresse et l'acquiers pour sujette :
Sur qui régnait sur moi j'ai des droits absolus,
Et la punis assez par son propre refus.
Ne renaissez donc plus, mes flammes étouffées,
Et du duc de Courlande augmentez les trophées.
Sa victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

THÉODORE.

Quoi! mon frère, le duc aurait dessein pour elle!

LADISLAS.

Ce mystère, ma sœur, n'est plus une nouvelle;
Et mille observateurs que j'ai commis exprès
Ont si bien vu leurs feux, qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE.

Ah!

LADISLAS.

C'est de cet amour que procède ma haine,
Et non de sa faveur, quoique si souveraine,
Que j'ai sujet de dire avec confusion
Que presque auprès de lui le roi n'a point de nom.
Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
Il faut en le servant que mon mépris éclate;
Et, pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le roi :
Je mettrai de ma main mon rival en ma place,
Et je verrai leur flamme avec autant de glace
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

(Il sort.)

THÉODORE seule.

O raison égarée! ô raison suspendue!
Jamais trouble pareil t'avait-il confondue?
Sotte présomption, grandeurs qui nous flattez,
Est-il rien de menteur comme vos vanités?
Le duc aime Cassandre! et j'étais assez vaine
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine!
Et, bien plus, pour m'en plaindre et les en accuser,
Estimant sa conquête un heur à mépriser!
Le duc aime Cassandre! Eh quoi! tant d'apparences,
Tant de subjections, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachements, de craintes, de tributs,
N'offraient-ils à mes lois qu'un cœur qu'il n'avait plus?

5.

Ces soupirs dont cent fois la douce violence
Sortant désavouée a trahi son silence,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Provenaient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage?
Fais-je d'un simple hommage une inclination?
Et formé-je un fantôme à ma présomption?
Mais insensiblement, renonçant à moi-même,
J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
Quand j'en serais capable, aimerais-je où je veux?
Aux raisons de l'État ne dois-je pas mes vœux?
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes
Que le gouvernement immole à ses maximes?
Mes vœux en un vassal, honteusement bornés,
Laisseraient-ils pour lui des rivaux couronnés?
Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance:
L'Amour sait bien sans sceptre établir sa puissance,
Et, soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, et ne les cherche pas.
Si le duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protége, et c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler,
Que.....

SCÈNE III.

LÉONOR, THÉODORE.

LÉONOR.

Madame, le duc demande à vous parler.

THÉODORE.

Qu'il entre. Mais, après ce que je viens d'apprendre,
Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
Agréer ses devoirs et le revoir encor,
Lâche, le dois-je faire? Attendez, Léonor.
Une douleur légère à l'instant survenue
Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue:
Faites-lui mon excuse. O ciel! de quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison?
Je voudrais à l'amour paraître inaccessible,
Et d'un indifférent la perte m'est sensible!
Je ne puis être sienne, et, sans dessein pour lui,

Je ne puis consentir ses desseins pour autrui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Comment! du duc, ma sœur, refuser la visite!
D'où vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite?

THÉODORE.

Un léger mal de cœur, qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Un avis de ma part portait ici ses pas.

THÉODORE.

Quel?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre était de la partie.

THÉODORE.

A peine deux moments ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et, sachant à quel point ses charmes lui sont doux,
Je l'avais averti de se rendre chez vous,
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore
D'un secours que je sais que Ladislas implore.
Vous connaissez le prince, et vous pouvez juger
Si sous d'honnêtes lois Amour le peut ranger:
Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées;
On peut voir l'avenir dans les choses passées,
Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
Sous ces offres d'hymen, un appât suborneur.
Mais parlons pour le duc: si je vous sollicite
De la protection d'une ardeur illicite,
N'en accusez que moi; demandez-moi raison
Ou de son insolence ou de sa trahison.
C'est moi, ma chère sœur, qui réponds à Cassandre
D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui jamais mortel
Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel.
Servez contre une impure une ardeur si parfaite.

THÉODORE, s'appuyant sur Léonor.

Mon mal s'accroît, mon frère; agréez ma retraite...

(Elle sort avec Léonor.)

ALEXANDRE.

O sensible contrainte! ô rigoureux ennui!
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui!
Outre que je pratique une âme prévenue,
Quel fruit peut tirer d'elle une flamme inconnue?
Et que puis-je espérer sous cet aspect fatal
Qui cache le malade en découvrant le mal?
Mais, quoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre,
J'ai tort de craindre rien sous la foi de Cassandre,
Et certain du secours et d'un cœur et d'un bras
Qui pour la conserver ne s'épargneraient pas.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉDÉRIC seul.

Que m'avez-vous produit, indiscrètes pensées,
Téméraires désirs, passions insensées,
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas,
Qu'on a d'un vol si haut précipités si bas?
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre,
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite.
Évitez les combats que vous vous préparez,
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse
Irrite également le prince et la princesse;
Si, voulant hasarder ou ma bouche ou mes yeux,
Je fais l'une malade, et l'autre furieux?
Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris avecque révérence;
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés;

Portons sans intérêt un joug si légitime ;
N'en osant être amant, soyons-en la victime,
Exposant une esclave à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, FÉDÉRIC.

ALEXANDRE.

Duc, un trop long respect me tait votre pensée ;
Notre amitié s'en plaint et s'en trouve offensée ;
Elle vous est suspecte, ou vous la violez ;
Et vous me dérobez ce que vous me celez.
Qui donne toute une âme en veut aussi d'entières ;
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières
Pour les bien embrasser, ce cœur vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi ;
Et j'ai, d'une chaleur généreuse et sincère,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
Cependant vous semblez, encor mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré ;
Je lis sur votre front des passions secrètes,
Des sentiments cachés, des atteintes muettes ;
Et, d'un œil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret tout à vous.

FÉDÉRIC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide,
Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt,
Que le seul souvenir m'en charge et me confond.
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable :
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre ;
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre.
Parlez, duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts ;
J'ai su que votre grande et dernière journée
Par la main de l'Amour veut être couronnée ;

Et que voulant au roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frère impétueux l'ordinaire insolence
Vous a fermé la bouche et contraint au silence.
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différend,
Et ne m'en faites point craindre les conséquences.
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences;
Et, le roi ne pouvant nous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.
Mais, m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

FÉDÉRIC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différends;
Sans irriter sa haine : elle est assez aigrie.
Il est prince, seigneur, respectons sa furie :
A ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
Que des respects encor plus forts que sa défense,
Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier,
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier :
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein généreux et discret.
Ne me le celez plus, duc, vous aimez Cassandre :
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre,
Et celui dont le prince, adorant son pouvoir,
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir.
Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
A donné dans ses rets, et s'y trouve surprise;
Et mes desseins pour elle, aux vôtres préférés,
Sont ces puissants respects à qui vous déférez.
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime dont Cassandre est la cause et l'excuse :
Quelque auguste ascendant qu'aient sur moi ses appas..

FÉDÉRIC.

Ne vous étonnez point si je ne réponds pas.

Ce discours me surprend, et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré je me cherche, et demeure en suspens
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
Moi vous trahir, seigneur! moi, sur cette Cassandre
Près de qui je vous sers pour moi-même entreprendre,
Sur un amour si stable et si bien affermi!
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime?

FÉDÉRIC.

Me pourriez-vous aimer coupable de ce crime?

ALEXANDRE.

Confident ou rival, je ne vous puis haïr.

FÉDÉRIC.

Sincère et généreux, je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître.

FÉDÉRIC.

La surprise ne peut justifier un traître;
Et tout homme de cœur, pouvant perdre le jour,
A le remède en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissait du défaut de votre confiance.

FÉDÉRIC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste (et cet avis, s'il vous était suspect,
Vous peut justifier mes soins et mon respect),
Cassandre par le prince est si persécutée,
Et d'agents si puissants pour lui sollicitée,
Que, si vous lui voulez sauver sa liberté,
Il n'est plus temps d'aimer sous un nom emprunté:
Assez et trop longtemps, sous ma feinte poursuite,
J'ai de votre dessein ménagé la conduite;
Et vos vœux, sous couleur de servir mon amour,
Ont assez ébloui tous les yeux de la cour.
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage;

Il faut lever le masque et montrer le visage :
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un rival persécute et trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages ;
Il est temps que l'hymen règle vos avantages,
Et, faisant l'un heureux, en laisse un mécontent.
L'avis vient de sa part, il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre,
Arrivant chez l'infante où je viens de la rendre,
Qui, hautement du prince embrassant le parti,
La mande, s'il est vrai ce qu'elle a pressenti,
Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux :
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux,
Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE.

Mais me libère-t-il du pouvoir de mon père,
Qui peut...

FÉDÉRIC.

Si votre amour défère à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien qui ne vous soit funeste.
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste ;
Et l'ardent procédé d'un frère impétueux
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'Amour toute mon aventure :
Puisqu'il fait mon destin, qu'il règle mon devoir ;
Je prends loi de Cassandre ; épousons dès ce soir.
Mais, duc, gardons encor d'éventer nos pratiques ;
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques ;
Et, hors de ses plus chers, dont le zèle est pour nous,
Aveuglons leur créance et passons pour l'époux :
Puis, l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le temps parle après et fasse son office,
Il n'existera plus qu'un impuissant courroux
Ou d'un père surpris, ou d'un frère jaloux.

FÉDÉRIC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde,

Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde,
Et, plus vôtre que mien, ne puis avec raison
Avoir donné mon cœur et refuser mon nom;
Le vôtre...

SCÈNE III.

LES MÊMES; CASSANDRE, sortant de l'appartement de Théodore.

CASSANDRE, à Théodore.

Eh bien! madame, il faudra se résoudre
A voir sur notre sort tomber ce coup de foudre.
Un fruit de votre avis, s'il nous jette si bas,
Est que la chute au moins ne nous surprendra pas.
(à Alexandre.)
Ah! seigneur, mettez fin en ma triste aventure.
Mettra-t-on tous les jours mon âme à la torture?
Souffrirai-je longtemps un si cruel tourment?
Et ne vous puis-je enfin aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, madame, émeut votre colère?

CASSANDRE.

La faveur d'une sœur pour l'intérêt d'un frère :
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux.
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne et que j'aime :
C'est l'ordre qu'on m'impose; ou le prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample
Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siècles aient parlé.
Voilà les compliments que l'amour leur suscite,
Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmants appas;
Laissez gronder le foudre, il ne tombera pas;
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine
Tombera le premier dessous votre ruine.

Fondez votre repos en me faisant heureux ;
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et voyez sans frayeur quoi qu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

FÉDÉRIC.

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte :
Aux desseins importants la diligence importe.
L'ordre seul de l'affaire est à considérer ;
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle alarme, et quels soins me possèdent !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; LADISLAS.

LADISLAS.

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent ;
J'aurais tort d'en douter, et de redouter rien
Avec deux confidents qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme :
Ils vous parlaient sans doute en faveur de ma flamme ?

CASSANDRE.

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La mémoire du temps que vous m'avez servie,
Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord
Détestent ma présence à l'égal de la mort.

LADISLAS.

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
Pour des propos en l'air et des contes frivoles :
L'amour me les dictait, et j'étais transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité :
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matière à tant de vaine gloire ;
Je ne vois point en vous d'appas si surprenants
Qu'ils vous doivent donner des titres éminents ;
Rien ne relève tant l'éclat de ce visage,
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.

Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats;
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes
Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes :
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma faiblesse,
Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas;
Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvait permettre.
L'intérêt de l'État, qui doit régler mon sort,
Avecque mon amour n'en était pas d'accord :
Avec tous mes efforts j'ai manqué de fortune;
Vous m'avez résisté, la gloire en est commune :
Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eût suivi mon espoir :
Dérobant ma conquête, elle m'était certaine;
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine,
Et bien moins de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends.
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée :
Si vous en croyez plus, soyez désabusée.
Votre mépris enfin m'en produit un commun;
Je n'ai plus résolu de vous être importun;
J'ai perdu le désir avecque l'espérance;
Et, pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
Je veux rendre un service à qui m'a desservi.
Je ne vous retiens plus; conduisez-la, mon frère;
Et vous, duc, demeurez.

CASSANDRE.

O la noble colère!
Conservez-moi longtemps ce généreux mépris,
Et que bientôt, seigneur, un trône en soit le prix!

(Elle sort avec Alexandre.)

LADISLAS, à part.

Dieux! avec quel effort et quelle peine extrême
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même,
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi!

Duc, j'allais pour vous voir, et de la part du roi.

FÉDÉRIC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chère.

LADISLAS.

Vous savez s'il vous aime et s'il vous considère :
Il vous fait droit aussi quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit.
Cette même vertu, condamnant mon caprice,
Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits
Du prix que sa parole a mis à votre voix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne;
Venez choisir vos fers, qui sont votre couronne;
Déclarez-lui l'objet que vous considérez :
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez,
Et de votre valeur verrai la récompense,
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

FÉDÉRIC.

Mon espoir, avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté;
Mais, depuis mon malheur d'être en votre disgrâce,
Un visible mépris a détruit cette audace;
Et qui se voit des yeux le commerce interdit
Est bien vain s'il espère et vante son crédit.

LADISLAS.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon père.
J'ai déjà sa parole, et, s'il en est besoin,
Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

FÉDÉRIC.

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LADISLAS.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

FÉDÉRIC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LADISLAS.

Avec votre vertu ma faveur était vaine.

FÉDÉRIC.

Mes efforts étaient vains avecque votre haine.

LADISLAS.

Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.[1]

FÉDÉRIC.

Mes vœux humiliés révèrent mon devoir;
Et l'âme qu'une fois on a persuadée
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre bientôt l'estime ou le mépris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCÈNE V.

VENCESLAS, LADISLAS, FÉDÉRIC, GARDES.

VENCESLAS, à Fédéric.

Venez, heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite.
D'un cœur si généreux ayant servi l'État,
Vous desservez son prince en le laissant ingrat :
J'engage mon honneur, engageant ma parole;
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole.
Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix;
En votre récompense éprouvez ma justice;
Du prince la raison a guéri le caprice;
Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux;
Et qui vous desservait parle à présent pour vous.

LADISLAS, à part.

Contre moi mon rival obtient mon assistance!
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu ma constance!

FÉDÉRIC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir.
Ne faites pas, seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une œuvre mercenaire.
Pouvoir dire : « Ce bras a servi Venceslas, »
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats ?

VENCESLAS.

Non, non, quoi que je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre roi soit votre redevable.
Ce grand cœur refusant intéresse le mien,
Et me demande trop en ne demandant rien.

Faisons, par vos travaux et ma reconnaissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance :
Mon renom ne vous peut souffrir, sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

FÉDÉRIC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre.
J'aime en un lien, seigneur, où je ne puis atteindre :
Je m'en connais indigne ; et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavouerait mes fers.

VENCESLAS.

Les plus puissants États n'ont point de souveraines
Dont ce bras ne mérite et n'honorât les chaînes ;
Et mon pouvoir enfin ou sera sans effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LADISLAS, à part.

Quoi ! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse !

FÉDÉRIC.

Ma défense à vos lois n'ose plus repartir.

LADISLAS, à part.

Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

FÉDÉRIC.

Et, forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence,
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant.
J'avouerai donc, grand roi, que l'objet qui me touche...

LADISLAS.

Duc, encore une fois, je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

VENCESLAS.

Insolent !

LADISLAS.

J'ai sans fruit vaincu ma passion :
Pour souffrir son orgueil, seigneur, et vous complaire,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire ;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colère :
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un père ;
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,

Et reprenez le sang que vous m'avez donné;
Ou si votre justice épargne encor ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

(Il sort.)

VENCESLAS.

Gardes, qu'on le saisisse.

FÉDÉRIC, les arrêtant.

Ah! seigneur, quel asile
A conserver mes jours ne serait inutile,
Et me garantirait contre un soulèvement?
Accordez-moi sa grâce ou mon éloignement.

VENCESLAS.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune.
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie;
Que l'instinct enragé qui ment ses passions
Ne mettra plus de borne à vos prétentions;
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

Ah! Dieu, que cet effroi me trouble et me confond!
Tu vois que ton rapport à mon songe répond,
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes?
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes?

LÉONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement.

Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente?
Croyez-vous que le prince, en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'âme sur les sens n'a point encor d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme
Que le repos tourmente et que l'amour consomme?
C'est les examiner d'un soin trop curieux :
Sur leurs déportements il faut fermer les yeux;
Pour n'en point être en peine il n'en faut rien apprendre,
Et ne connaître point ce qu'il faudrait reprendre.

THÉODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée ou point ou peu de crainte;
Mais les songes suivis, ou dont à tout propos
L'horreur se remontrant interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont les avis du ciel pour les choses futures.
Hélas! j'ai vu la main qui lui perçait le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang;
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps j'ai vu la tombe prête;
Et, m'écriant d'un ton qui t'aurait fait horreur,
J'ai dissipé mon songe et non pas ma terreur.
Cet effroi de mon lit aussitôt m'a tirée;
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi je me rendais en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit... Mais que vois-je?

SCÈNE II.

LES MÊMES; OCTAVE, LADISLAS.

OCTAVE.

Ah! madame!

THÉODORE, à Léonor.

Eh bien?

OCTAVE.

Sans mon secours le prince rendait l'âme.

THÉODORE.

Prenais-je, Léonor, l'alarme hors de propos?

LADISLAS.

Souffrez-moi sur ce siége un moment de repos;
Débile, et mal remis encor de la faiblesse
Où ma perte de sang et ma chute me laisse,
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE.

Ah! mon frère!

LADISLAS.

Ah! ma sœur, savez-vous mes ennuis?

THÉODORE.

O songe, avant-coureur d'aventure tragique,
Combien sensiblement cet accident s'explique!
Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état?

LADISLAS.

Vous voyez ce qu'Amour et Cassandre me coûte.
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THÉODORE.

Soignez-y, Léonor.

LADISLAS.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même
Pour secouer le joug de cet amour extrême,
Et retirer d'un cœur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,
Contre mon jugement mon esprit se rebelle;
Mon cœur de son service à peine est diverti,

Qu'au premier souvenir il reprend son parti,
Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,
Cet amour, non amour, mais ennemi des hommes.
J'ai, pour aucunement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrais le plus, j'ai feint plus de santé;
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait du souverain et j'ai tranché du brave;
Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit :
Mais au moindre penser mon âme transportée
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris
Peut plus que ma colère et plus que ses mépris :
Sur ce qu'Octave enfin hier me fit entendre
L'hymen qui se traitait du duc et de Cassandre,
Et que ce couple heureux consommait cette nuit...

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas ! qu'as-tu produit?

LADISLAS.

Succombant tout d'un coup à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement je deviens incapable,
Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même temps rendu,
J'escalade les murs, gagne une galerie,
Et, cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sur l'escalier, et dans l'obscurité
Prépare à tout succès mon courage irrité.
Au nom du duc enfin j'entends ouvrir la porte,
Et, suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort
De trois coups de poignard blesse le duc à mort.

THÉODORE, effrayée, s'appuyant sur Léonor.

Le duc ! qu'entends-je, hélas ?

LADISLAS.

A cette rude atteinte,
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,

S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras.
Son âme à cet effort de son corps se sépare;
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LADISLAS.

Et moi, par cent détours que je ne connais pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
Je tombe, et hors de moi demeure sur la place;
Tant qu'Octave passant s'est donné le souci
De bander ma blessure et de me rendre ici,
Où, non sans peine encor, je reviens en moi-même.

THÉODORE, appuyée sur Léonor.

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême.
Ma faiblesse me chasse et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.
(à part.)
Soutiens-moi, Léonor. Mon cœur, es-tu si tendre
Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé?
Cet hymen t'offensait, et sa mort t'a vengé.
(Elle sort.)

OCTAVE.

Déjà du jour, seigneur, la lumière naissante
Fait voir par son retour la lune pâlissante.

LADISLAS.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

Même aux quartiers du roi j'entends déjà du bruit.
Allez vous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LADISLAS.

Qui souhaite la mort craint peu, quoi qu'il avienne.
Mais allons, conduis-moi.

SCÈNE III.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE, GARDES.

VENCESLAS.

Mon fils!

LADISLAS.

Seigneur!

VENCESLAS.

Hélas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

VENCESLAS.

Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte et la vue égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'âme est séparée?
En quel lieu, si saisi, si froid et si sanglant,
Adressez-vous ce pas incertain et tremblant?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possède et vous ferme la bouche?

LADISLAS, se remettant sur sa chaise.

Que lui dirai-je, hélas?

VENCESLAS.

Répondez-moi, mon fils;
Quel fatal accident....

LADISLAS.

Seigneur, je vous le dis:
J'allais... j'étais... l'amour a sur moi tant d'empire....
Je me confonds, seigneur, et ne vous puis rien dire.

VENCESLAS.

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable; et qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frère?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire;
Et si pour l'en garder mes soins n'avaient pourvu...

LADISLAS.

M'a-t-il pas satisfait? Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière?

LADISLAS.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil?

VENCESLAS.

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie;
Et, sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,

Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort :
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instants dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant, enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière;
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge encor garde un si long destin?

LADISLAS.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice :
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre couronne abattu le soutien :
Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O Dieu! le duc est mort, perfide!
Le duc est mort, barbare! et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin!
A cette épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC.

La duchesse, seigneur, vous demande audience.

LADISLAS.

Que vois-je? quel fantôme et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion?

VENCESLAS.

Que m'avez-vous dit, prince, et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille?

LADISLAS.

Ne vous ai-je pas dit qu'interdit et confus,
Je ne pouvais rien dire et ne raisonnais plus?

VENCESLAS.

Ah! duc, il était temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avait mortellement blessée :
Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'allait faire mourir.

Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous?

FÉDÉRIC.

Que Cassandre à la porte
Demandait à vous voir.

VENCESLAS.

Qu'elle entre.

LADISLAS, à part.

O justes cieux!
M'as-tu trompé, ma main? me trompez-vous, mes yeux?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte?

SCÈNE V.

LES MÊMES; CASSANDRE.

CASSANDRE, au roi.

Grand roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,
Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous,
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable
Une marque aux neveux à jamais mémorable.

VENCESLAS.

Faites trêve, madame, avecque les douleurs
Qui vous coupent la voix et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre majesté, sire, a connu ma famille.

VENCESLAS.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'aïeux issus du sang royal,
Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez si prétendre un de vos fils pour gendre
Eût au rang qu'il tenait été trop entreprendre.

VENCESLAS.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté,

Mais avec différence et d'objet et d'estime :
L'un, qui me crut honnête, eut un but légitime;
Et l'autre, dont l'amour fol et capricieux
Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
J'eus bientôt d'eux aussi des sentiments contraires,
Et, quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères :
Je ne les pus aimer ni haïr à demi;
Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi ;
L'infant par sa vertu s'est soumis ma franchise,
Le prince par son vice en a manqué la prise;
Et, par deux différents mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais.
Alexandre, qui vit son rival en son frère,
Et qui craignit d'ailleurs l'autorité d'un père,
Fit, quoique autant ardent que prudent et discret,
De notre passion un commerce secret,
Et, sous le nom du duc déguisant sa poursuite,
Ménagea votre vue avec tant de conduite,
Qu'enfin toute personne a cru jusqu'aujourd'hui
Qu'il parlait pour le duc quand il parlait pour lui.
Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques ;
Mais craignant que le prince, à bout de ses pratiques,
Comme il croit tout pouvoir avec impunité,
Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur osât trop entreprendre;
Nous crûmes que l'hymen pouvait seul m'en défendre;
Et l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
Et, bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier déjà le sommeil, semant partout ses charmes....
(En cet endroit, seigneur, laissez couler mes larmes,
Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais)
L'infant, de cet hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon arrivant sans escorte,
A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent pour tout accueil une barbare main
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

VENCESLAS.

O dieu ! l'infant est mort !

LADISLAS, à part.

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage !

(Le roi s'assied, et met son mouchoir sur son visage.)

CASSANDRE.

Oui, seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas
A l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
J'en connais le meurtrier, et j'attends son supplice
De vos ressentiments et de votre justice :
C'est votre propre sang, seigneur, qu'on a versé,
Votre vivant portrait qui se trouve effacé.
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre.
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre;
Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux
Que, veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
Mais apprenant, grand roi, cet accident sinistre,
Hélas ! en pourriez-vous soupçonner le ministre?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi :
(montrant Ladislas.)
Il s'émeut, il vous parle et pour et contre soi;
Et, par un sentiment ensemble horrible et tendre,
Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre.
Ce geste encor, seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit;
Et, plus que tout enfin, cette main encor teinte
De ce sang précieux qui fait naître ma plainte,
Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier ou de votre fils mort?
Si vous étiez si faible, et votre sang si tendre
Qu'on l'eût impunément commencé de répandre,
Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé
Attenter sur celui qu'elle vous a laissé :
D'assassin de son frère il peut être le vôtre;
Un crime pourrait bien être un essai de l'autre :
Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés
Sont toujours ou souvent l'un par l'autre traînés.
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône et la vie, et le titre de juste.
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous était si cher,
Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte;
(Elle tire un poignard de sa manche.)
Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris :
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.

Oui, de ce coup, seigneur, un frère fut capable ;
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable,
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et, complice du meurtre, en déclare l'auteur :
Ce fer qui, chaud encor, par un énorme crime
A traversé d'amour la plus noble victime,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé ;
Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche un arrêt légitime.
Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
Et père, à votre fils vous devez l'équité.
J'attends de voir pousser votre main vengeresse
Ou par votre justice ou par votre tendresse ;
Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains :
Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge ;
Il en fut le témoin, il en sera le juge ;
Et, pour punir un bras d'un tel crime noirci
Le sien saura s'étendre et n'est pas raccourci,
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

VENCESLAS.

Contre ces charges, prince, avez-vous des défenses ?

LADISLAS.

Non, je suis criminel : abandonnez, grand roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi ;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère ;
Supprimons les doux noms et de fils et de père,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
Cassandre veut ma mort, il la faut contenter ;
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise ;
Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise,
Qu'un destin qui pourrait m'affranchir du trépas,
Et qu'une éternité qui ne lui plairait pas.
J'ai beau dissimuler ma passion extrême,
Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime ;
Et, pour dire à quel point mon cœur est embrasé,
Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé,
Le coup qui me tuera pour venger son injure
Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,

Quand de ma liberté son bel œil fut vainqueur :
J'en fus désespéré jusqu'à tout entreprendre ;
Il m'ôta le repos que l'autre me doit rendre :
Puisqu'être sa victime est un décret des cieux,
Qu'importe qui me tue, ou sa bouche ou ses yeux ?
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace ;
Privé de sa faveur, je ne veux point de grâce :
Mettez à bout l'effet qu'Amour a commencé,
Achevez un trépas déjà bien avancé ;
Et si d'autre intérêt n'émeut votre colère,
Craignez tout d'une main qui peut tuer un frère.

VENCESLAS.

Madame, modérez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts ;
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque
Et d'un juge équitable et d'un digne monarque ;
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand roi, n'a point été trompée ;
Et...

VENCESLAS.

Prince, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LADISLAS, se levant.

Mon épée ! Ah ! mon crime est-il énorme au point
De me...

VENCESLAS.

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LADISLAS.

La voilà !

VENCESLAS, la donnant à Fédéric.

Tenez, duc.

OCTAVE.

O disgrâce inhumaine !

VENCESLAS.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LADISLAS.

Presse la fin où tu m'as destiné,
Sort ! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.

(Il sort.)

VENCESLAS.

Duc!

FÉDÉRIC.

Seigneur.

VENCESLAS.

De ma part donnez avis au prince
Que sa tête, autrefois si chère à la province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux
Qui fera détester son crime à nos neveux.
(à Octave.)
Vous, conduisez madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE.

Grand roi, des plus grands rois le plus parfait modèle,
Conservez invaincu cet invincible sein,
Poussez jusques au bout ce généreux dessein,
Et, constant, écoutez contre votre indulgence
Le sang d'un fils qui crie et demande vengeance.

VENCESLAS.

Ce coup n'est pas, madame, un crime à protéger :
J'aurai soin de punir, et non pas de venger. 350
(Cassandre sort avec Octave.)
O ciel! ta providence, apparemment prospère,
Au gré de mes soupirs de deux fils m'a fait père,
Et l'un d'eux, qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre?

LÉONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre.
En vain sa modestie a voulu déguiser :
Venant à votre nom, il l'a fallu baiser,

Comme à force, imprimant sur ce cher caractère
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE.

Que tu prends mal ton temps pour éprouver un cœur
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur!
J'ai plaint la mort du duc comme d'une personne
Nécessaire à mon père, et qui sert sa couronne;
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et quand j'apprends qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort.
Encor, quoique nos cœurs fussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.
J'aimais également le mort et l'assassin,
Je plains également l'un et l'autre destin;
Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier ma fureur n'a point d'armes;
Et si le sang de l'un excite mon courroux,
Celui... Mais le duc vient : Léonor, laissez-nous.

(Léonor sort.)

SCÈNE II.

FÉDÉRIC, THÉODORE.

FÉDÉRIC.

Brûlant de vous servir, adorable princesse,
Je me rends par votre ordre aux pieds de votre altesse.

THÉODORE.

Ne me flattez-vous point, et m'en puis-je vanter?

FÉDÉRIC.

Cette épreuve, madame, est facile à tenter :
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main pour vos lois brûle d'être occupée.

THÉODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection,
Et je ne veux de vous qu'une confession.

FÉDÉRIC.

Quelle? ordonnez-le-moi.

THÉODORE.

Savoir de votre bouche
De quel heureux objet le mérite vous touche,
Et doit être le prix de ces fameux exploits
Qui jusqu'en Moscovie ont étendu nos lois.

J'imputais votre prise aux charmes de Cassandre;
Mais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

FÉDÉRIC.

Mes vœux ont pris, madame, un vol plus élevé
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie :
Nommez-la, je le veux.

FÉDÉRIC.

Je suis sans repartie,
Mais ma voix cédera cet office à vos yeux :
Vous-même nommez-vous cet objet glorieux;
Vos doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.
(Lui donnant sa lettre ouverte.)

THÉODORE, ayant lu son nom.

Votre mérite, duc, vous peut beaucoup permettre;
Mais...

FÉDÉRIC.

Osant vous aimer, j'ai condamné mes vœux,
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux;
Mais, madame, accusez une étoile fatale,
D'élever un espoir que la raison ravale,
De faire à vos sujets encenser vos autels,
Et de vous procurer des hommages mortels.

THÉODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle
Me promettre à l'instant une preuve fidèle?

FÉDÉRIC.

Le beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

FÉDÉRIC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THÉODORE.

Tant s'en faut : cette épreuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous serait reproché,
De vous taire, et n'admettre en votre confidence
Que votre seul respect avec votre prudence;
Et, pour le prix enfin du service important
Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant,

Aller en ma faveur demander à mon père,
Au lieu de notre hymen, la grâce de mon frère,
Prévenir son arrêt, et par votre secours
Faire tomber l'acier prêt à trancher ses jours.
De cette épreuve, duc, vos vœux sont-ils capables?

FÉDÉRIC.

Oui, madame, et de plus, puisqu'ils sont si coupables.
Ils vous sauront encor venger de leur orgueil,
Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THÉODORE.

Non, je vous le défends, laissez-moi mes vengeances;
Et, si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
Adieu, duc.

(Elle sort.)

FÉDÉRIC seul.

Quel orage agite mon espoir!
Et quelle loi, mon cœur, viens-tu de recevoir!
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence;
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense.
Me défendre la mort sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir?
Mais...

SCÈNE III.

VENCESLAS, FÉDÉRIC, GARDES.

VENCESLAS.

O jour à jamais funèbre à la province!
Fédéric?

FÉDÉRIC.

Quoi, seigneur?

VENCESLAS.

Faites venir le prince.

FÉDÉRIC, à part.

Il sera superflu de tenter mon crédit :
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

VENCESLAS, à part.

Trêve, trêve, nature, aux sanglantes batailles
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et, me perçant le cœur, le veulent partager
Entre mon fils à perdre et mon fils à venger!

A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un roi cherche celui d'un père :
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis que ceux de l'équité.
Mais, ô vaine constance! ô force imaginaire!
A cette vue encor je sens que je suis père,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment.
Sortez, gardes. Vous, duc, laissez-nous un moment
(Fédéric et les gardes sortent.)

SCÈNE IV.

VENCESLAS, LADISLAS.

LADISLAS.

Venez-vous conserver ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce?

VENCESLAS.

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté,
Quel effet de tendresse et quelle nouveauté!
Voulez-vous ou marquer ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes?

VENCESLAS.

Avecque le dernier de leurs embrassements,
Recevez de mon cœur les derniers sentiments.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

VENCESLAS.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvements?

LADISLAS.

Si je ne les produis, j'en ai les sentiments.

VENCESLAS.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LADISLAS.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra :
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera ;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample ;
Mais à l'État enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort :
J'ai craint de prononcer autant que vous d'entendre
L'arrêt qu'ils demandaient, et que j'ai dû leur rendre
Pour ne vous perdre pas j'ai longtemps combattu :
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice,
Ou régnant, à l'État je dois ce sacrifice.

LADISLAS.

Eh bien ! achevez-le, voilà ce cou tout prêt.
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt ;
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrais du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris, et crut trop ma fureur :
Ma haine, et mon amour qu'il voulait satisfaire,
Portaient le coup au duc, et non pas à mon frère :
J'alléguerais encor que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos États,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour vous devoir parler en faveur de ma grâce :
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort ;
J'ai mon objet à part, à qui je dois ma mort :
Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même ;
Moi je la dois, seigneur, à l'ingrate que j'aime ;
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter :
C'est un léger tribut qu'une vie à quitter ;
C'est peu pour satisfaire et pour plaire à Cassandre,
Qu'une tête à donner et du sang à répandre ;
Et, forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu vivant répondre à son désir,
Suis ravi de savoir que ma mort y réponde,
Et que, mourant, je plaise aux plus beaux yeux du monde.

VENCESLAS.

A quoi que votre cœur destine votre mort,
Allez vous préparer à cet illustre effort;
Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'âme.
Tout obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.
(Il l'embrasse.)
Adieu : sur l'échafaud portez le cœur du prince,
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander et destiné si haut,
(Le roi frappe du pied pour faire venir le duc.)
Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud.
(Fédéric entre avec les gardes.)
Duc, remmenez le prince.

LADISLAS.

O vertu trop sévère!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de père!
(Il sort.)

SCÈNE V.

VENCESLAS, GARDES.

VENCESLAS.

O justice inhumaine et devoirs ennemis!
Pour conserver mon sceptre il faut perdre mon fils!
Mais laisse-les agir, importune tendresse;
Et vous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma faiblesse.
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
Et je ne lui puis être et bon père et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
Si mon élection fut un choix légitime;
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang
Plus que mon propre fils et que mon propre sang.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR.

THÉODORE.

Par quelle loi, seigneur, si barbare et si dure,

Pouvez-vous renverser celle de la nature?
J'apprends qu'au prince, hélas! l'arrêt est prononcé,
Que de son châtiment l'appareil est dressé.
Quoi! nous demeurerons, par des lois si sévères,
L'État sans héritiers, vous sans fils, moi sans frères!
Consultez-vous un peu contre votre fureur :
C'est trop qu'en votre fils condamner une erreur;
Du carnage d'un frère un frère est incapable;
De cet assassinat la nuit seule est coupable;
Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime il est assez puni.
La pitié, qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice.
Avec moins de fureur vous lui serez plus doux :
La justice est souvent le masque du courroux;
Et l'on imputera cet arrêt si sévère
Moins au devoir d'un roi qu'à la faveur d'un père.
Un murmure public condamne cet arrêt :
La nature vous parle, et Cassandre se tait;
La rencontre du prince en ce lieu non prévue,
L'intérêt de l'État, et mes pleurs, l'ont vaincue;
Son ennui si profond n'a su nous résister :
Un fils enfin n'a plus qu'un père à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenais, seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice;
Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
Accusait chaque instant qui ne me vengeait pas;
Mais je ne puis juger par quel effet contraire
Sa rencontre en ce cœur a fait taire son frère.
Ses fers ont combattu le vif ressentiment
Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant;
Et, quoique tout meurtri, mon âme encor l'adore.
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple et de l'État entier,
Qui contre mon parti soutient son héritier
Et condamne l'arrêt dont la douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat
Contre le bien public et le chef de l'État.
Je me tais donc, seigneur : disposez de la vie

Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie.
(à part.)
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang, cher amant, qui te satisfera.

VENCESLAS.

Vous ne pouvez douter, duchesse, et vous, infante,
Que, père, je voudrais répondre à votre attente :
Je suis par son arrêt plus condamné que lui,
Et je préférerais la mort à mon ennui :
Mais d'autre part je règne, et, si je lui pardonne,
D'un opprobre éternel je souille ma couronne;
Au lieu que, résistant, à cette dureté
Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
Ce lion est dompté : mais peut-être, madame,
Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenterait sur votre honnêteté;
Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,
Contre mon propre sein demain serait armée.
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
Mais, si je veux régner, il l'est de ma rigueur :
Je vous dois malgré vous raison de votre offense,
Et, quand vous vous rendez, prendre votre défense.
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; FÉDÉRIC.

VENCESLAS.

Que fait le prince, duc?

FÉDÉRIC.

C'est en ce moment, sire,
Qu'il est prince en effet et qu'il peut se le dire :
Il semble, aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
Et puisque, si remis de tant de violence,
Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand roi, je demande le fruit.

VENCESLAS.

Il est juste; et fût-il de toute ma province....

FÉDÉRIC.

Je le restreins, seigneur, à la grâce du prince.

VENCESLAS.

Quoi!

FÉDÉRIC.

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré
Contre votre refus m'est un gage assuré.
J'ai payé de mon sang l'heur que j'ose prétendre.

VENCESLAS.

Quoi! Fédéric aussi conspire à me surprendre!
Quel charme contre un père, en faveur de son fils
Suscite et fait parler ses propres ennemis?

FÉDÉRIC.

C'est peu que pour un prince une faute s'efface,
L'État qu'il doit régir lui doit bien une grâce :
Le seul sang de l'infant par son crime est versé,
Mais par son châtiment tout l'État est blessé :
Sa cause, quoique injuste, est la cause publique :
Il n'est pas toujours bon d'être trop politique.
Ce que veut tout l'État se peut-il dénier?
Et, père, devez-vous vous rendre le dernier?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; OCTAVE.

OCTAVE.

Seigneur, d'un cri commun toute la populace
Parle en faveur du prince, et demande sa grâce;
Et surtout un grand nombre, en la place amassé,
A d'un zèle indiscret l'échafaud renversé,
Et, les larmes aux yeux, d'une commune envie
Proteste de périr, ou lui sauver la vie.
D'un même mouvement et d'une même voix
Tous le disent exempt de la rigueur des lois :
Et si cette chaleur n'est bientôt apaisée,
Jamais sédition ne fut mieux disposée.
En vain, pour y mettre ordre et pour les contenir,
J'ai voulu....

VENCESLAS.

C'est assez, faites-le-moi venir.

(Octave sort.)

LÉONOR, à part.

Ciel, seconde nos vœux.

THÉODORE, à part.

Voyons cette aventure.

VENCESLAS, se promenant à grands pas.

Oui, ma fille; oui, Cassandre; oui, parole; oui, nature;
Oui, peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,
Et par vos sentiments régler mes volontés.

SCÈNE IX.

LADISLAS, OCTAVE, VENCESLAS, FÉDÉRIC, THÉODORE, CASSANDRE, LÉONOR, GARDES.

LADISLAS, aux pieds du roi.

Par quel heur....

VENCESLAS, le relevant.

Levez-vous : une couronne, prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache en un règne futur,
Et dont tous les brillants ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands et le commun suffrage
M'ont d'un nombre d'aïeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir
Pour en votre faveur désarmer mon pouvoir.
Je ne vous puis sauver tant qu'elle sera mienne :
Il faut que votre tête ou tombe ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.
L'État vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne.
La justice est aux rois la reine des vertus;
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus.
Régnez : après l'État j'ai droit de vous élire,
Et donner en mon fils un père à mon empire.

LADISLAS.

Que faites-vous, grand roi?

VENCESLAS.

M'appeler de ce nom,

C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire.
Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père.
Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis;
Père, je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée où l'amour nous convie :
Je ne perdrai qu'un nom, pour sauver une vie,
Pour contenter Cassandre, et le duc, et l'État,
Qui les premiers font grâce à votre assassinat :
Le duc pour récompense a requis cette grâce,
Ce peuple mutiné veut que je vous la fasse,
Cassandre le consent, je ne m'en défends plus;
Ma seule dignité m'enjoignait ce refus.
Sans peine je descends de ce degré suprême :
J'aime mieux conserver un fils qu'un diadème.

LADISLAS.

Si vous ne pouvez être et mon père et mon roi,
Puis-je être votre fils et vous donner la loi?
Sans peine je renonce à ce degré suprême.
Abandonnez plutôt un fils qu'un diadème.

VENCESLAS.

Je n'y prétends plus rien, ne me le rendez pas :
Qui pardonne à son roi punirait Ladislas,
Et sans cet ornement ferait tomber sa tête.

LADISLAS.

A vos ordres, seigneur, la voilà toute prête;
Je la conserverai, puisque je vous la dois;
Mais elle régnera pour dispenser vos lois;
Et toujours, quoi qu'elle ose ou quoi qu'elle projette,
Le diadème au front, sera votre sujette.
(A Fédéric.)
Par quel heureux destin, duc, ai-je mérité
Et de votre courage et de votre bonté
Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie?

FÉDÉRIC.

Ils ont servi l'État alors qu'ils l'ont servie.
Mais, et vers la couronne et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

LADISLAS.

Quelle?

FÉDÉRIC.

Votre congé, seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrète
Qui, m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects
Mes plus ardents devoirs et mes plus grands respects.

LADISLAS.

Non, non, vous devez, duc, vos soins à ma province :
Roi, je n'hérite point des différends du prince;
Et j'augurerais mal de mon gouvernement.
S'il m'en fallait d'abord ôter le fondement :
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possède un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur et peut dire être roi.
Le ciel nous l'a donné, cet État le possède;
Par ses soins tout nous rit, tout fleurit, tout succède;
Par son art nos voisins, nos propres ennemis,
N'aspirent qu'à nous être alliés ou soumis;
Il fait briller partout notre pouvoir suprême;
Par lui toute l'Europe ou nous craint ou nous aime;
Il est de tout l'État la force et l'ornement,
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement.
L'heur le plus précieux que, régnant, je respire,
Est que vous demeuriez l'âme de cet empire.
(Montrant Théodore.)
Et si vous répondez à mon élection,
Ma sœur sera le nœud de votre affection.

FÉDÉRIC.

J'y prétendrais en vain, après que sa défense
M'a de sa servitude interdit la licence.

THÉODORE.

Je vous avais prescrit de cacher vos liens;
Mais les ordres du roi sont au-dessus des miens,
Et, me donnant à vous, font cesser ma défense.

FÉDÉRIC.

Oh! de tous mes travaux trop digne récompense!
(A Ladislas.)
C'est à ce prix, seigneur, qu'aspirait mon crédit,
Et vous me le rendez, me l'ayant interdit.

LADISLAS, à Cassandre.

J'ai pour vous accepté la vie et la couronne.

Madame; ordonnez-en, je vous les abandonne.
Pour moi sans vos faveurs elles n'ont rien de doux;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous
De vous seule dépend et mon sort et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie!

VENCESLAS.

Le sceptre que j'y mets a son crime effacé.
Dessous un nouveau règne oublions le passé;
Qu'avec le nom de prince il perde votre haine :
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE.

Puis-je, sans un trop lâche et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort?
Puis-je...

VENCESLAS.

Le temps, ma fille...

CASSANDRE.

Ah! quel temps peut faire?

LADISLAS.

Si je n'obtiens, au moins permettez que j'espère :
Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

VENCESLAS, à Ladislas.

Allons rendre à l'infant nos dernières tendresses
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses.
Vous, faites-moi vivant louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN DE VENCESLAS.

LAFOSSE.

MANLIUS,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR LA FOSSE

Antoine de la Fosse, fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1653, et fut secrétaire d'un envoyé du roi à Florence. Reçu dans l'académie des Apatistes, il prononça un discours italien sur cette question : Quels sont les yeux les plus beaux, des noirs ou des bleus? Il sut galamment éluder la question, et au lieu de la résoudre, la conclusion fut que les yeux les plus beaux étaient ceux qui jetteraient sur lui les regards les plus favorables. Le marquis de Créqui, dont il était le secrétaire, fut tué à ses côtés à la bataille de Luzara, et il fut chargé de rapporter son cœur à Paris. Il mourut chez le duc d'Aumont à l'âge de cinquante-cinq ans. Homme de bien et homme de lettres véritable, il avait exactement rempli tous ses devoirs, et n'avait négligé que le soin de sa fortune.

Un seul ouvrage l'a placé au premier rang parmi nos tragiques du second ordre. Quoiqu'il déclare qu'il a pris le sujet de *Manlius* principalement dans Tite-Live; il l'a emprunté surtout de la *Venise sauvée* d'Otwai, qui lui-même l'avait pris dans la *Conjuration contre Venise* par Saint-Réal. La Fosse a mis sous des noms romains les actions et les discours que l'historien français, et après lui le tragique anglais, avaient prêtés aux complices du marquis de Bedmar. Mais ce qui lui appartient, ce qui prouve son talent et fonde sa gloire, c'est d'avoir habilement assujetti aux lois sevères de notre scène les beautés irrégulières de la pièce anglaise, d'en avoir ajouté de nouvelles, et d'avoir revêtu les unes et les autres d'un style mâle et nerveux qui, s'il n'approche jamais de l'élégance de Racine, atteint quelquefois l'énergie de Corneille. « Tous les « caractères, dit la Harpe, sont parfaitement traités; Manlius, Servilius « Rutile, Valérie, agissent et parlent comme ils doivent agir et par- « ler. L'intrigue est menée avec beaucoup d'art, et l'intérêt gradué jus- « qu'à la dernière scene..... *Manlius* et *Venceslas* me paraissent les « deux premières pièces du second rang dans le siècle passé. »

Le succès qu'eut la reprise au théatre de la tragédie de *Manlius*, au moment où Voltaire donna sa *Rome sauvée*, inquiéta l'irritabilité de son amour-propre. C'est à ce motif que l'on doit attribuer la critique amère qu'il fit de cette pièce qui avait le malheur d'être en rivalité avec la sienne. La Harpe a cru devoir refuter en détail ces critiques passionnées.

Les autres tragédies de la Fosse sont : *Polyxène*, *Thesée* et *Coresus*. elles n'eurent aucun succès.

MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

1698.

ACTEURS.

MANLIUS CAPITOLINUS.
SERVILIUS, son ami.
VALÉRIE.
VALÉRIUS, consul, père de Valérie.
RUTILE, un des chefs de la conjuration de Manlius.
ALBIN, confident de Manlius.
TULLIE, confidente de Valérie.
PROCULUS, un des domestiques de Manlius.

La scène est à Rome, dans la maison de Manlius, située sur le Capitole.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

D'un tel secret, Albin, tu connais l'importance,
Et ton zèle éprouvé me répond du silence :
Mon courroux à tes yeux peut sans crainte éclater.
Justes dieux ! quand viendra le temps d'exécuter?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injustices
Dont ces tyrans de Rome ont payé mes services?
Oui, je rends grâce, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée,
Sans scrupule aujourd'hui j'envisage l'idée.
Car enfin, dans mes vœux tant de fois démenti,

Quand du peuple contre eux j'embrassai le parti,
Je voulais seulement, leur montrant ma puissance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne saurait trop tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris est sensible;
Combien il importait de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui, seigneur; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un peuple variable, incertain, et timide,
Dont le zèle d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses protecteurs un appui fastueux,
Et qui dans le péril tremble, et les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne?
Vous-même, qui deviez par cent et cent bienfaits
Le croire à votre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce peuple, seigneur, pour vous-même assemblé,
De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le sénat à me rendre.
Leur repentir accroît leur zèle et mon espoir.
Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
Et que, pour abolir une injuste puissance,
Tout le succès dépend de leur persévérance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans chef, combien ont réussi!
Ils ont fait des tribuns dont l'appui salutaire
A l'orgueil des consuls est un frein nécessaire:
Aux plus nobles emplois on les voit appelés;
Les plus fiers des Romains par eux sont exilés;
Ils ont forcé les grands, en leur donnant leurs filles,
A souffrir avec eux l'union des familles;
Ils se font partager les terres des vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus,
Que leur montrer un chef dont les soins, le courage,
Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, seigneur, qu'à haute voix
Partout des sénateurs vous décriez les lois?
Quoi! ne craignez-vous point qu'une audace si fière
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumière?

MANLIUS.

Non, Albin, leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.
Ils connaissent trop bien Manlius inflexible.
Ils me soupçonneraient à me voir plus paisible.
En me déguisant moins je les trompe bien mieux :
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux[1];
Et, préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévu :
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste!
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'asile de nos dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez, son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage et du zèle
De tant d'amis armés pour la même querelle!
De Rutile surtout, ce guerrier généreux,
Qui, pressé des arrêts d'un sénat rigoureux,
Eût, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires,
Fini dans les prisons sa vie et ses misères!
Et quel bonheur encor que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu!
Des devoirs d'un ami qu'avec zèle il s'acquitte!
A peine, loin de Rome, il apprend dans sa fuite
Du sénat contre vous l'arrêt injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valérie
A son père par lui si hautement ravie,
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joie a-t-il fait éclater

[1] Expression admirable. Le caractère de Manlius est conçu d'une manière digne de Corneille, et offre dans les détails des traits qui font souvenir de lui. (LA HARPE.)

Lorsqu'en vous embrassant il s'est vu hors d'alarmes !
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes !

MANLIUS.

Il n'en sait rien encore ; et je voulais, Albin,
Sans témoin avec lui m'en ouvrir ce matin :
Mais l'aurais-tu pensé ? la triste Valérie,
Tremblante pour ses jours, et sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi pour le joindre arrive en ce moment.
Mais je vais au plustôt pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCÈNE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

Pour vous voir Valérius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valérius ! quel important souci
Oblige ce consul à me chercher ici ?
Aurait-il su déjà que sa fille enlevée,
Après Servilius, chez moi fût arrivée ?
Va, cours les avertir, et qu'ils ne craignent rien.
Tu chercheras Rutile après cet entretien.

SCÈNE III.

MANLIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Je viens savoir de vous, seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit qui se répand, et blesse votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y jouir, par vous, d'un asile assuré.
Il ose se flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oui, seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter.

Je prendrais pour affront que l'on en pût douter.
Je sais me garantir de cette erreur commune
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Régler sur son caprice et ma haine et mes vœux.
Ce qu'il a fait, seigneur, vous semble un crime affreux.
C'est ce qu'on ne voit pas avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance :
Mais quoi qu'il en puisse être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi ?

VALÉRIUS.

Par cette loi, seigneur, des plus grands cœurs chérie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la patrie ;
De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Votre ami par son crime en a blessé les lois :
A vos yeux comme aux miens il est par là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tous les mécontents prendre les intérêts,
Les combler de faveurs? ordinaire industrie
De qui veut à ses lois asservir sa patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?

L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut d'un État sont-ils les fondements?
Mes bienfaits vous font peur; et d'un esprit tranquille
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux :
De la paix, de la guerre il est lui seul l'arbitre.
Ses collègues soumis, et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous avec ce grand appui,
Si dans le temps que Rome, aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendait ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étaient emparés?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seule, qui seul ai combattu;
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce sénat, ces consuls, sauvés par mon courage
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,
M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire.

VALÉRIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zèle anime son courage;
Que suivre ses conseils du succès assurés,
C'est obéir aux dieux, qui les ont inspirés.
Avons-nous à rougir de cette obéissance,
Par qui croît notre gloire et notre indépendance?

N'est-ce pas là le but d'un cœur vraiment romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'État, pour sa gloire;
Vos desseins sont pareils, et je veux bien le croire:
Mais, à parler sans fard, est-ce sans fondement
Que Rome inquiétée en jugeait autrement?
Et quels soupçons surtout ne dut pas faire naître
Ce jour où, devant nous forcés de comparaître,
Votre parti nombreux, et celui du sénat,
Semblaient deux camps armés résolus au combat?
Quels flots de sang romain s'allaient alors répandre,
Si jusqu'au bout le peuple eût osé vous défendre!
On croyait que vos soins, réglés sur ce succès,
A tout parti suspect fermeraient tout accès;
Mais de Servilius appuyant l'insolence...

MANLIUS.

Pour vous parler, seigneur, je le vois qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un sentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux.
Je vous laisse tous deux.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Que me veut ce perfide?

SERVILIUS.

Seigneur, si votre aspect m'étonne et m'intimide,
Je sais trop à quel point je vous suis odieux;
J'en fais tout mon malheur : j'en atteste les dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colère un moment voulez-vous bien m'entendre?

VALÉRIUS.

Et quel est ton espoir? qu'oses-tu souhaiter?
Moi, que tranquillement je puisse t'écouter!
Moi, j'oublierais ce jour où, préparant ta fuite,
Trop sûr d'être avoué de ma fille séduite,
Jusqu'au pied des autels ton amour furieux
Vint des bras d'un époux l'enlever à mes yeux!
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrais-je...

SERVILIUS.

Hé ! pouviez-vous avec quelque justice
De mon rival, seigneur, récompenser la foi
D'un prix que vous saviez qui n'était dû qu'à moi ?
Daignez mieux consulter et mes droits et ma gloire.
Et si ce jour fatal frappe votre mémoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit
Où parmi le carnage, et la flamme, et le bruit,
A vos yeux éperdus les Gaulois, en furie,
Chargeaient déjà de fers les mains de Valérie.
Que faisait mon rival en ce moment affreux ?
Il servait Rome ailleurs. Je servais tous les deux ;
Je combattis pour l'une, et je vous sauvai l'autre ;
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osai de mes travaux vous demander le fruit :
Et, par votre refus au désespoir réduit,
Mon bras, contre un rival superbe et téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avaient vu faire.

VALÉRIUS.

Ainsi donc tu croyais, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des lois !
Tu prétendais, en eux, triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême !
Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moi ?
Je la perdais par eux, et je la perds par toi :
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avait promise ;
Sur eux, comme sur moi, tu crois l'avoir conquise ;
Tu me traites enfin en ennemi vaincu :
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu ?
Si ma promesse, ailleurs engageant Valérie,
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur, que je t'offrais, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets ?

SERVILIUS.

Ah ! sur moi vos bienfaits avaient beau se répandre,
Vous m'ôtiez plus, seigneur, qu'ils ne pouvaient me rendre ;
Valérie avait seule et mon cœur et mes vœux ;
Ce qui n'était point elle était au-dessous d'eux.
Sans elle tous vos dons, loin de me satisfaire,
N'étaient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire ?
Tous mes raisonnements ne font que vous aigrir.

Hé bien! ce n'est qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grâce tout entière,
J'implore ici pour moi votre bonté première.
Plus je parais, seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux;
Vos aïeux et les miens, que cet hymen assemble,
Peuvent sans honte...

VALÉRIUS.

Hé bien! parlons d'accord ensemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'apaiser?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand que puis-je refuser?
Parlez, seigneur, parlez.

VALÉRIUS.

Ta valeur, ta naissance,
Peuvent faire, il est vrai, chérir ton alliance;
Mais je la tiens coupable, et ne te connais plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius,
A ce superbe esprit, suspect à sa patrie :
Sois, si tu veux, fidèle à flatter sa furie;
Mais dégage mon sang du sort et des forfaits
Où pourraient quelque jour t'entraîner ses projets.
Romps aujourd'hui de gré ce que tu fis de force.
Entre ma fille et toi souffre enfin un divorce;
Ou, pour mieux m'expliquer, choisis dès aujourd'hui
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui.
Vois de ces deux partis celui qui peut te plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colère.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avait pu m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrais m'immoler.

VALÉRIUS.

C'en est assez. Adieu.

SCÈNE V.

SERVILIUS.

Moi, pour fuir ta furie,
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valérie!
Barbare! ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts.

Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, assouvis la fureur qui l'inspire.
De quels traits si cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puissent... Mais je vois Valérie avancer.
O justes dieux, témoins de ma flamme immortelle,
Jugez-en à sa vue, ai-je trop fait pour elle?

SCÈNE VI.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE.

Eh bien! vous avez vu mon père en ce moment;
De tout votre entretien quel est l'événement?
Sa grâce et son aveu sur l'hymen qui nous lie
Comblent-ils à la fin les vœux de Valérie?
Mais quel est le chagrin qui paraît dans vos yeux?
Quel malheur...

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grands héros ont reçu la naissance,
Où la faveur des dieux fait sentir leur présence,
Où de tout l'univers, s'il faut croire leur voix,
Les peuples asservis prendront un jour des lois;
Cette Rome, en un mot, ma patrie, et la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect désormais ne nous est plus permis,
Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALÉRIE.

Je vous entends, seigneur; rien ne fléchit mon père.
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colère.
Mais j'en suis peu surprise : ô destin rigoureux!
Le sort d'une mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête
Dont ses ressentiments menacent votre tête.
Par un plus long séjour cessons de l'irriter.
Rien ne doit plus, seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis; nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien.
Et peut-on être heureux sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,

N'a plus ici, seigneur, besoin de votre zèle.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vue :
Venez; que de ma foi la vôtre convaincue
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa patrie, et ses dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidèle! ô vertu que j'adore!
Quel exil avec vous peut m'affliger encore?
Quel bien me peut manquer? Je conserve pour vous
Tous les feux d'un amant dans le cœur d'un époux :
Que dis-je? vos beautés, vos vertus dans mon âme
Allument de plus près une plus vive flamme;
Et mon cœur chaque jour, surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au delà de ses derniers souhaits.
Oui, Valérie, allons, fuyons ce lieu funeste.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reste;
Et dans notre embarras, dont ses yeux sont témoins,
Demandons-lui tous deux ses avis et ses soins.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Non, je n'approuve point cette seconde fuite,
Ami. Ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valérie,
J'immole à son amour ton amitié trahie?
Plût aux dieux que, tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs... Mais vaine idée, inutiles souhaits!
Tu vois par quel crédit, et par quelle puissance,

Valérius ici peut hâter sa vengeance;
Qu'en vain contre un sénat, trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offriraient un appui;
Et lorsque loin de Rome une fuite facile
Peut contre leur pouvoir m'assurer un asile,
Dois-je dans les périls d'un amour malheureux
Engager, sans besoin, un ami généreux?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune?
Où prétends-tu traîner une vie importune?
Quelle ressource encore y pourras-tu trouver?
Sais-tu dans le sénat ce qui vient d'arriver?
Jusqu'où Valérius a porté sa colère?

SERVILIUS.

Non; et qu'a-t-il donc fait?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvait faire
C'est peu, pour t'accabler, que le sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel :
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laisse,
Tes biens te sont ravis, tes titres, ta noblesse,
Ta maison, dont bientôt les trésors précieux
Vont être le butin du soldat furieux,
Et qui par mille mains aussitôt démolie
Va dans ses fondements tomber ensevelie.
Pour remplir cet arrêt déjà l'ordre est donné :
Le fier Valérius lui-même l'a signé.
En un mot, tu perds tout; et dans ce sort funeste
Juge s'il te suffit de partager le reste
Des biens qu'avec mon sang versé dans les combats
J'ai prodigués en vain, en servant ces ingrats?

SERVILIUS.

Ainsi, père cruel, ainsi ta barbarie,
En éclatant sur moi, tombe sur Valérie.
Son sort au mien uni devait... Ah! Manlius!
Tu sais dans les périls quel est Servilius;
Tu sais si jusqu'ici le destin qui m'outrage
Au moindre abaissement a forcé mon courage.
Mais quand je songe, hélas! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté dont la foi, la constance,

Ne peut trop exiger de ma reconnaissance,
Je perds à cet objet toute ma fermeté.
Eh! pardonne, de grâce, à cette lâcheté,
Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes,
Dans ton sein généreux me fait verser des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! Ah! plutôt par tes vaillantes mains
Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains!
Des larmes! jusque-là ta douleur te possède?
Il est pour la guérir un plus noble remède,
Un privilége illustre, un des droits glorieux
Qu'un homme tel que toi partage avec les dieux :
La vengeance. Ma main secondera la tienne.
Notre sort est commun; ton injure est la mienne.
C'est à moi qu'on s'adresse; et dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vengeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu;
Perdons et sénateurs et consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce discours obscur ta voix et ton visage
Relèvent mon espoir, raniment mon courage.
Tu sembles méditer quelque important projet :
Achève, achève, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur, par sa colère,
Devrait avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis pour chefs de l'entreprise :
Et, gagné par mes soins, ou par leur entremise,
Le peuple a su choisir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu sais la prudence et la foi.
Pour en hâter le temps, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence.
Tout me flatte. J'ai su, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendants entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entre-nuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;

Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir légitime :
Non qu'il m'aveugle assez pour me faire penser
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser :
Je sais trop quels revers tout à coup il déploie :
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius périssant en voulant se venger,
Que Manlius vivant, qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vengeant l'ignominie,
Verrais-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;
J'écoute avec transport ton dessein généreux;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils sauront à mon zèle ajouter ma furie.
Commande seulement : sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras?
Faut-il qu'avec ma suite affrontant leurs cohortes,
Du sénat, en plein jour, j'aille briser les portes?
Ou renverser sur eux leurs palais embrasés?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux disposés.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, présenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact et difficile,
Il faudra qu'un serment, où tous se sont soumis,
De ta foi dans ses mains assure nos amis :
Et tu comprends assez, sans qu'on t'en avertisse,
Que, soigneux de cacher jusqu'au plus faible indice,
A tous autres après et tes yeux et ton front
En doivent dérober le mystère profond.

SERVILIUS.

Tu me connais trop bien pour craindre qu'un reproche...

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler; je le vois qui s'approche.
Mais ne t'éloigne pas; je vais te rappeler.

SCÈNE II.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

Enfin il n'est plus temps, seigneur, de reculer.
Nous avons par nos soins et par nos artifices
Du sort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions, et non plus des conseils.
La longueur est funeste à des desseins pareils.
Peut-être avec le temps mes soins, aidés des vôtres,
Aux moyens déjà pris en ajouteraient d'autres :
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à présent,
En avoir joint ensemble un nombre suffisant,
De peur qu'un coup du sort les rompe ou les divise,
Il faut s'en prévaloir, et tenter l'entreprise.
Quel temps d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!
Le sénat, déclarant la guerre aux Circéiens,
Doit, pour la commencer sous un heureux auspice,
Venir au Capitole offrir un sacrifice.
Quel temps, dis-je, quel lieu propice à nos desseins!
Un temps où tout entier il se livre en nos mains;
Un lieu dont je suis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'exposent sans armées.
Le jour n'en est pas pris : mais, pour s'y préparer,
Des sentiments du peuple il se faut assurer.
Il faut, contre un sénat dont il hait la puissance,
Par nos soins redoublés irriter sa vengeance.
La peur d'être suspect lui défend de me voir :
Mais en vos soins, seigneur, je mets un plein espoir.
Je sais qu'en nos projets l'ardeur qu'il vous inspire
Vous saura suggérer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'est pas tout encor : vous avez su, je croi,
Qu'hier Servilius est arrivé chez moi,
Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise?

RUTILE.

Comment! par vous, seigneur, sait-il notre entreprise?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement...

RUTILE.

Je m'explique à regret,

Et voudrais étouffer un scrupule secret,
Si vos desseins trahis n'exposaient que ma vie :
Mais sur moi de son sort un grand peuple se fie ;
Je dois craindre, seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi.
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connais votre ami. Je sais ce qui l'irrite,
Qu'il peut, en nous aidant, relever son destin ;
Mais au sang du consul l'hymen l'unit enfin,
D'un superbe consul, proscrit par notre haine :
Et quoiqu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux,
Est-il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât, seigneur, l'oubli de sa vengeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance ?
Sur quelques droits puissants que se fonde aujourd'hui
Cette ferme amitié qui vous répond de lui,
L'amour y peut-il moins ? en est-il moins le maître ?
Que dis-je ? s'il fallait que le hasard fît naître
Quelque intérêt qu'entre eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'amour à céder ?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce soupçon qui l'offense,
Il suffit à vos yeux de sa seule présence.
Venez, Servilius.

SCÈNE III.

MANLIUS, SERVILIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

Quel destin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendait dans ces lieux,
Seigneur ! Que le dessein que l'on m'a fait connaître
Doit... Mais quelle froideur me faites-vous paraître ?
Vous serais-je suspect ? ai-je en vain prétendu...

RUTILE.

Pourquoi le demander ? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, seigneur ; et, bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi-même j'applaudis à votre défiance ;
Moi-même, comme vous, je récuse la foi

D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi ;
Et ne veux point ici, par un serment frivole,
Rendre envers vous les dieux garants de ma parole.
C'est pour un cœur parjure un trop faible lien.
Je puis vous rassurer par un autre moyen :
(en montrant Manlius.)
Je vais mettre en ses mains, afin qu'il en réponde,
Plus que si j'y mettais tous les sceptres du monde,
Le seul bien que me laisse un destin envieux.
Valérie est, seigneur, retirée en ces lieux.
De ma fidélité voilà quel est le gage.
A cet ami commun je la livre en otage ;
Et moi, pour mieux encor vous assurer ma foi,
Je réponds en vos mains et pour elle et pour moi.
Témoins de tous mes pas, observez ma conduite ;
Et si ma fermeté se dément dans la suite,
A mes yeux aussitôt prenez ce fer en main ;
Dites à Valérie, en lui perçant le sein :
« Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
« Servilius par moi t'assassine lui-même. »
Et dans le même instant, tournant sur moi vos coups,
Arrachez moi ce cœur : qu'il soit aux yeux de tous
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il serve de pâture.
(à Manlius.)
Vous, seigneur, de ma part, allez la préparer
A voir pour quelques jours le sort nous séparer ;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes
Lui porter mes adieux, et calmer ses alarmes.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, de mes soupçons je reconnais l'erreur ;
Je vois d'un œil charmé votre noble fureur.
De votre foi, pour nous, c'est le plus sûr otage ;
Et je n'en voudrais point exiger d'autre gage,
S'il n'était à propos de prouver cette foi
A d'autres qui seraient plus défiants que moi :
Car enfin, le projet où s'unit notre zèle

Est tel qu'en vain chacun répond d'un bras fidèle :
Il ne porte au péril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant, pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, seigneur, et vous rends à vous-même.
Consultez Manlius; qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups;
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,
Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter des chagrins superflus,
Je fuirai Valérie, et ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'apaiser sa tristesse.
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur
Que l'espoir du succès qui flatte ma fureur.

SCÈNE V.

RUTILE.

Son front et ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pu davantage;
Cependant c'est peut-être un premier mouvement
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment;
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver si son cœur
Du dessein qu'il embrasse a compris la grandeur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Non, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, sans me voir, Servilius me quitte?

Qu'un autre vient pour lui me porter ses adieux?
Quel est de son départ le but mystérieux?
Quel dessein forme-t-il, lorsque Rome l'exile?
Il vient d'entretenir Manlius et Rutile.
Est-ce par leur conseil que, s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ses secrets à ma foi?
Mais quelque espoir me reste, et fait que je respire.
Il est chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir sortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel sujet vous peut troubler ainsi?
Craignez-vous qu'un héros si grand, si magnanime,
Vous veuille abandonner au sort qui vous opprime?
Connaissez-vous si mal un cœur si généreux?
Ah! perdez des frayeurs indignes de ses feux.
De sa fidélité vos malheurs sont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage,
Vous qui si hautement faites voir en ce jour
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour?

VALÉRIE.

Déjà sur ces raisons j'ai condamné ma crainte:
Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,
Que, troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres soupçons affreux le viennent agiter.
Je ne saurais plus vivre en ce cruel supplice,
Tullie. Avant qu'il parte il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'est lui, madame.

VALÉRIE.

Laisse-nous.

SCÈNE II.

SERVILIUS, VALÉRIE.

SERVILIUS.

Oui, sénat, ton orgueil va tomber sous mes coups;
Et je viens de choisir le poste où ma furie...
Mais que vois-je?

VALÉRIE.

Ah! seigneur, vous fuyez Valérie?

SERVILIUS.

Eh ! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de tristes adieux?
Croyez-vous par vos pleurs ébranler ma constance?

VALÉRIE.

Non, seigneur, je n'ai plus une haute espérance.
Il est vrai, jusqu'ici, charmé de ses liens,
Votre cœur à mes vœux soumettait tous les siens;
Mes moindres déplaisirs inquiétaient son zèle :
Mais ce temps-là n'est plus; ce cœur est un rebelle,
Que l'hymen enhardit, par ses superbes droits,
A mépriser enfin la douceur de mes lois.
Il me fuit, il me laisse, en proie à mille alarmes,
Percer le ciel de cris, me noyer dans mes larmes,
Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il se vengeait d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valérie? Est-ce à moi que s'adresse
Ce reproche odieux que fait votre tendresse?
Est-ce moi dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs?

VALÉRIE.

Non, vous ne l'êtes plus, lorsque je vous écoute.
Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute.
Votre aspect rend le calme à mon cœur agité.
Mais, pour n'abuser pas de ma facilité,
Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre :
Tout prêt à me quitter, ne me déguisez rien.
Dites-moi...

SERVILIUS.

C'est assez; quittons cet entretien,
Valérie : et, sur moi quel que soit votre empire,
Respectez un secret que je ne puis vous dire.

VALÉRIE.

Eh ! que pouvez-vous craindre? Ah! connaissez-moi mieux,
Et que mon sexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une âme commune
Qu'étonne le péril, qu'un secret importune;
Mais comme la moitié d'un héros, d'un Romain,
Comme un fidèle ami reçu dans votre sein,

Qui sut depuis longtemps, par une heureuse étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zèle généreux, du mépris de la mort,
D'une foi toujours ferme en l'un et l'autre sort.
Mon cœur peut désormais tout ce que peut le vôtre;
Et, de quoi que le ciel menace l'un et l'autre,
Pour vous je puis sans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontés pour moi n'ont que trop su paraître,
Et mon sang est trop peu pour les bien reconnaître.
Mais avec tant d'ardeur pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne votre puissance.
Les secrets que je cache à votre connaissance
Sont tels... Mais où se vont égarer mes esprits?
Adieu.

VALÉRIE.

Vous me fuyez en vain. J'ai tout compris.
Notre départ remis, votre fureur secrète,
Dont cet air sombre et fier m'est un sûr interprète,
Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous venger de mon père.

SERVILIUS.

Qui, moi?

VALÉRIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire,
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile et Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liés.
De là ces entretiens où l'on craint ma présence :
Et, s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marque d'autres desseins que la perte d'un homme:
De ses affronts récents encor tout furieux
Sur le sénat sans doute il va faire...

SERVILIUS.

Grands dieux!
Qu'osez-vous pénétrer? Savez-vous, Valérie,

Quel péril désormais menace votre vie;
Que votre sûreté dépend à l'avenir
D'effacer ce discours de votre souvenir?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de votre vie ensemble et de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'otage de ma foi;
Je le suis de la vôtre.

VALÉRIE.

Ah! je frémis d'effroi.
Moi l'otage odieux d'une aveugle fureur,
Par qui doivent périr mon père et ma patrie?

SERVILIUS.

Ah! retenez vos cris. Est-ce là ce grand cœur?

VALÉRIE.

Oui, c'est lui qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action si noire.
Vous, à votre vengeance immoler votre gloire!
Contre votre pays former de tels desseins!
Vous, au sang de mon père oser tremper vos mains!
En ce jour, il est vrai, son courroux redoutable
Vient de combler les maux dont le poids nous accable :
Mais c'est mon père enfin, seigneur. Pouvez-vous bien
Verser vous-même un sang où j'ai puisé le mien,
A qui même est uni le sang qui vous fit naître?
Quoi! sans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur, jusqu'à ce jour si grand, si généreux,
Médite avec plaisir tant de meurtres affreux?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ses auteurs elle est toujours fatale,
Et qu'en proie au remords qui suit ses noirs effets,
Souvent les mieux vengés sont les moins satisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valérie,
Moins à venger mes maux qu'à sauver ma patrie.
Ce n'est point pour la perdre un sanglant attentat :
Je verse un mauvais sang pour en purger l'État.

VALÉRIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre?
De qui prétendez-vous sauver votre pays?
Du sénat, des consuls, par le peuple haïs?

Ah! d'un peuple insensé suivez-vous les caprices?
Et, quoi que le sénat ait pour vous d'injustices,
Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas et plus juste et plus digne de nous
De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre patrie?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours
Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours.
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale.
Mais si, pour désarmer votre fureur fatale,
Mon père dans mes pleurs ne trouve point d'appui,
J'en atteste les dieux, je péris avec lui.
Je vous laisse y penser.

SCÈNE III.

SERVILIUS.

Par quel destin contraire
A-t-elle pénétré ce dangereux mystère?
Quel embarras fatal! Je n'ai pu rien nier.
C'était un artifice inutile et grossier.
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre, après tout, d'un cœur tel que le sien?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du mien?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié soudaine,
Pour nos tyrans proscrits vient d'ébranler ma haine!
Qui? moi, je douterais d'un si juste courroux?
Je pourrais... Non, ingrats, non, vous périrez tous.
L'arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCÈNE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Ami, je viens t'apprendre une heureuse nouvelle :
Le sénat, pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux sacrifice ordonne les apprêts :
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit ici se rendre.
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.

Cependant Valérie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en otage.
De Rutile par là j'ai dû guérir l'ombrage.
Devant lui seulement, prends garde qu'aujourd'hui...
Mais il entre.

SCÈNE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE, à part.

Je vois Manlius avec lui;
C'est ce que je souhaite. Éprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre visage,
Seigneur? De nos amis que faut-il espérer?

RUTILE.

Tout, seigneur. Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets:
Eux-mêmes ils venaient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il fallait saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ses besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins:
Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime.
Tout est prêt pour demain; et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont faits deux tyrans,
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes!
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes;
Ce que devaient dans Rome exécuter leurs bras,

Tandis qu'au Capitole agiraient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre,
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer,
Les maisons des proscrits que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage :
Qu'une pitié surtout, indigne de leur cœur,
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur.
Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes;
Tous doivent... Mais, seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre visage change et votre cœur frémit?

SERVILIUS.

Oui, si près d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie et de surprise;
Et mon cœur moins ému ne croirait pas, seigneur,
Sentir, autant qu'il doit, un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, et m'écoutez. J'ajoute :
Ils n'ont de nos desseins ni lumière ni doute.
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés:
Ces fameux tribunaux où régnait l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussière épars,
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les faibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses;
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre par d'autre voie, à l'État agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté.
Chacun, à ce discours qui flatte son audace,
Sur son espoir prochain s'applaudit et s'embrasse.

Chacun par mille vœux en hâte les moments,
Et pour vous, à l'envi, fait de nouveaux serments.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice
A conduit nos tyrans au bord du précipice,
Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leur mépris.
Mais quel effort, seigneur, quel assez digne prix
M'acquittant, à vos soins...

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur que vous pourriez me faire :
Mais cet ami veut bien que, sur mes intérêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentiments secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, seigneur.

SCÈNE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

Par quel bonheur extrême
Vous puis-je...

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur. Il vous souvient des serments que j'ai faits,
Lorsqu'avec nos amis j'embrassai vos projets.
Je jurai devant tous que, si j'avais un frère
Pour qui m'intéressât l'amitié la plus chère;
Quand tous deux, en même heure ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même séjour,
Le ciel aurait uni, par les plus fortes chaînes,
Nos vœux, nos sentiments, nos plaisirs et nos peines,
Si ce frère si cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvait faire en lui craindre un manque de foi,
Par moi-même aussitôt sa lâcheté punie
Préviendrait notre perte et son ignominie.
Vous louâtes, seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun après vous fit le même serment.

MANLIUS.

Eh bien?

RUTILE.

Voici le temps qu'un effort nécessaire
Doit de votre serment prouver la foi sincère.

MANLIUS.

Sur qui?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avais prédit :
Tandis qu'il m'écoutait, rêveur, triste, interdit,
Les yeux mal assurés, il m'a trop fait connaître
Un repentir secret, dont il n'est pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi ;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes ;
Mais, selon nos serments, elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus que, dans un tel dessein,
Le soupçon doit souvent bien passer pour certain ;
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord.
De lui, de son otage, il a conclu la mort :
Et si quelque pitié, s'emparant de notre âme,
Force notre pitié d'épargner une femme,
Qu'elle soit en lieu sûr gardée étroitement;
Et qu'il soit immolé, lui qui rompt le serment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera? Vous? Que m'osez-vous dire?
Quelle est cette fureur qu'un soupçon vous inspire?
Sachez que, devant moi par tout autre outragé,
Son honneur par ce bras serait déjà vengé.
Mais je vous rends justice, et crois que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grâce, et, calmant votre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi.
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant
J'éclaircisse avec vous ce soupçon important.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SERVILIUS.

Où m'égaré-je? où suis-je? et quel désordre extrême
Guide au hasard mes pas, et m'arrache à moi-même?
Quel changement subit! O vengeance! ô courroux!
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah! si le seul récit m'a pu faire frémir,
Quel serais-je, grands dieux! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible?
Ah! fuyons; dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuir? en quels lieux te cacher désormais,
Où dans des flots de sang Rome entière noyée
Ne s'offre pas sans cesse à ton âme effrayée?
En la laissant périr ne la trahis-tu pas?
Et même tes amis qui comptaient sur ton bras?
Envers les deux partis ta fuite est criminelle.
Non, non, pour l'un des deux il faut fixer ton zèle;
Pour tenir tes serments il faut tout immoler;
Ou bien, pour sauver Rome, il faut tout révéler.
Tout immoler! ton cœur marque trop de faiblesse.
Tout révéler! ton cœur y voit trop de bassesse.
Tu perdrais tes amis! Eh! quel choix feras-tu?
Deux écueils opposés menacent ta vertu.
En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O vous dont l'équité sert d'exemple à la nôtre,
Vous, qui de la vertu nous prescrivez les lois,
Dieux justes, dieux puissants, souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidèle à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin, malgré lui, dans les piéges du crime?

SCÈNE II.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE, à part.

Ciel, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi jusqu'au bout ton appui souverain.
(haut.)
Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude,
Quels soucis différents vous doivent partager.
Mais votre cœur enfin veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie
Sauve tous vos amis, en sauvant la patrie?
Nous le pouvons, seigneur, sans danger, sans effort.
Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.

Comment?

VALÉRIE.

Il faut oser révéler l'entreprise,
Mais ne la révéler qu'après être assurés
Que le sénat pardonne à tous les conjurés.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service?

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valérie? et qui me croyez-vous?

VALÉRIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sais à vos amis quel serment vous engage,
Et vois tout l'embarras que votre âme envisage,
Quels noms dans leur colère ils pourront vous donner.
Mais un si vain égard doit-il vous étonner?
Est-ce un crime de rompre un serment téméraire
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis?
Quoi! pour ne pas rougir devant quelques amis
Que séduit et qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre patrie,
Devant tout l'univers! Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment?

De l'un et l'autre ici comprenez mieux la suite.
Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite.
Si nous osons parler, quel malheur craignons-nous?
Rome entière est sauvée, et leur pardonne à tous;
Et quand, de ce bienfait consacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous seront rendus,
Leurs reproches alors seraient-ils entendus?
Enfin retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage:
Figurez-vous, seigneur, qu'en ces affreux débris
Des enfants sous le fer vous entendez les cris;
Que, les cheveux épars et de larmes trempée,
Une mère sanglante, aux bourreaux échappée,
Vient, vous montrant son fils qu'elle emporte en ses bras,
Se jeter à genoux au-devant de vos pas.
Votre fureur alors est-elle suspendue,
Un soldat inhumain l'immole à votre vue;
Et du fils aussitôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir sur vous le lait avec le sang.
Soutiendrez-vous l'horreur que ce spectacle inspire?

SERVILIUS.

Par les dieux immortels, appuis de cet empire,
Ces mots sont des éclairs qui, passant dans mon cœur,
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi! Rome inhumaine,
Tu devrais ton salut aux objets de ta haine!
Je pourrais d'un ami trahir tous les bienfaits?
Le forcer... Non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALÉRIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valérie?

SERVILIUS.

Non. Votre amour suffit au bonheur de ma vie.
Vous seule remplissez tous les vœux de mon cœur.
Ah! pourquoi, justes dieux, un si charmant bonheur
Ne m'est-il pas donné plus pur et plus paisible?
Quels orages y mêle un destin inflexible!

VALÉRIE.

Et pourquoi donc, seigneur, ne les pas détourner?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre; et, puisqu'il faut tout dire,

De la foi du sénat j'ai ce que je désire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être surpris.

SERVILIUS.

O dieux ! sans mon aveu qu'avez-vous entrepris ?

VALÉRIE.

Je vous avais promis de garder le silence.
Sur vous des conjurés je craignais la vengeance :
Mais enfin ce parti met tout en sûreté.
Sans votre aveu, seigneur, j'ai tout exécuté.
A vous persuader je voyais trop de peine.
C'est moi seule par là qui m'expose à leur haine ;
Et quoiqu'en vous nommant j'aie agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuser devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô ciel ? par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colère terrible ?
Et que me servira de vous désavouer ?
Après qu'ils sont trahis ce serait les jouer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre
Le secret que par vous le sénat vient d'entendre ?
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous ?
C'en est fait, Valérie. Évitez leur courroux ;
Fuyez ce lieu fatal où va choir la tempête :
Je ne veux à ses coups exposer que ma tête.

VALÉRIE.

Allez ; ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, et gardons de rien faire connaître.

SCÈNE III.

SERVILIUS.

Dans le trouble où je suis, qui vois-je encor paraître
Serait-il averti de ce qui s'est passé ?
De quel front soutenir son visage offensé ?
N'importe, demeurons ; et dans un tel orage,
Après notre pitié, montrons notre courage.
Mais dans quelle pensée est-il enseveli ?

SCÈNE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Connais-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS lit.

« Vous avez méprisé ma juste défiance :
« Tout est su par l'endroit que j'avais soupçonné.
« C'est par un sénateur de notre intelligence
« Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
« Fuyez chez les Véiens, où notre sort nous guide :
« Mais, pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
« Trop heureux en partant si la mort du perfide
« De son crime par vous lui dérobait le fruit ! »

MANLIUS.

Qu'en dis-tu ?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi !

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre.
Frappe, dis-je. Ton bras ne saurait se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux ? où vas-tu t'égarer ?
Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer !

SERVILIUS.

Oui, je sais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur que je t'offre en victime ;
Que ma foi démentie a trahi ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein !
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnaisse un ami dans les traits d'un perfide ?
Qui ? toi ? tu me trahis ? L'ai-je bien entendu ?

SERVILIUS.

Il est vrai, Manlius. Peut-être je l'ai dû.

Peut-être, plus tranquille, aurais-tu lieu de croire
Que sans moi tes desseins auraient flétri ta gloire.
Mais enfin les raisons qui frappent mon esprit
Ne sont pas des raisons à calmer ton dépit;
Et je compte pour rien que Rome favorable
Me déclare innocent quand tu me crois coupable.
Je viens donc par ta main expier mon forfait.
Frappe. De mon destin je meurs trop satisfait,
Puisque ma trahison, qui sauve ma patrie,
Te sauve en même temps et l'honneur et la vie.

MANLIUS.

Toi, me sauver la vie?

SERVILIUS.

Et même à tes amis.
A signer leur pardon le sénat s'est soumis.
Leurs jours sont assurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur sort et du mien te rend ici l'arbitre?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais?
Pour m'y voir des Romains le mépris et la fable?
Pour la perdre peut-être en un sort misérable,
Ou dans une querelle, en signalant ma foi
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi?
Dieux! quand de toutes parts ma vive défiance
Jusqu'aux moindres périls portait ma prévoyance,
Par toi notre dessein devait être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit!
Car, je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui, né pour l'esclavage,
Sauves de fiers tyrans soigneux de t'outrager,
Et trahis des amis qui voulaient te venger!
Quel sera contre moi l'éclat de leur colère?
Je leur ai garanti ta foi ferme et sincère,
J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras
Qui t'allaient prévenir par ton juste trépas.
A leur sage conseil que n'ai-je pu me rendre!
Ton sang valait alors qu'on daignât le répandre;
Il aurait assuré l'effet de mon dessein :
Mais sans fruit maintenant il souillerait ma main;

Et, trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.

SCÈNE V.

SERVILIUS.

Quelle confusion, à ce reproche affreux!
Quelle stupidité suspend ici mes vœux!
Que résoudre? Il me fuit comme un monstre funeste.
Irai-je lui montrer encor ce qu'il déteste?
O colère trop juste! ô redoutable voix!
Noms affreux, entendus pour la première fois!
Moi lâche! moi perfide! Et je vivrais encore?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur.
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré sa colère affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur, du crime ou du remords.

SCÈNE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

Tout est perdu, seigneur, et dans Rome alarmée
De nos projets trahis la nouvelle est semée.
J'en venais à la hâte avertir Manlius;
Mais il n'était plus temps. Déjà Valérius,
Qui, pour plus d'assurance en ce péril extrême
Des ordres du sénat s'était chargé lui-même,
Sans bruit, avec sa suite, entré subitement,
L'avait fait arrêter dans son appartement,
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avait armé son bras pour s'arracher la vie.
On lui laisse, seigneur, ce palais pour prison.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la populace,
N'accablent son escorte, et n'assurent sa grâce.

SERVILIUS.

Juste ciel!

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours.
Vous, sauvez-vous, courez lui chercher du secours :
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre...
Mais Valérius vient.

SCÈNE VII.

VALÉRIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre?
D'où vient que Manlius est par vous arrêté,
Seigneur? Ai-je payé trop peu sa liberté?
Cette grâce pour tous n'est-elle pas signée?
Le sénat reprend-il sa parole donnée?

VALÉRIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison.
Il vous importe peu de les connaître ou non,
Puisque pour vous, seigneur, ils ne sont point à craindre.
Sa bonté ne vous laisse aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grâce entière, et veut que dans l'oubli
Son arrêt contre vous demeure enseveli.
Il vous rend tout, il veut de votre illustre zèle
Dans nos fastes garder la mémoire immortelle.
C'est ce que de sa part je viens vous déclarer :
Et pour moi-même aussi, je viens vous assurer
Qu'avec vous renouant une amitié sincère,
Je rends grâces aux dieux, dont le soin salutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'est ce qu'ici mon âme désavoue.
Je déteste à jamais ce sénat qui me loue.
Je lui rends ses faveurs qu'il m'accorde à moitié ;
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais et mon malheur et mon ignominie,
A Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Mon dessein n'était pas, en trahissant le sien,

Ni de vendre son sang, ni d'épargner le mien.
Pour son propre intérêt j'ai pris ce soin du vôtre;
Et ma pitié voulait vous sauver l'un et l'autre.
Quoi! de ma trahison, dont le remords me suit,
N'aurais-je que la honte? Auriez-vous tout le fruit?
Perdrais-je tout moi seul, en sauvant tout l'empire?

VALÉRIUS.

Je vous ai déjà dit ce que je pouvais dire :
Mais retenez, seigneur, cet injuste transport.
Nous allons au sénat décider de son sort;
Et, soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, désormais la gloire vous ordonne
De quitter sa querelle, ainsi que ses projets,
Et du bonheur public faire tous vos souhaits.
Le temps me presse. Adieu.

SCÈNE VIII.

SERVILIUS.

Dans quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude!
Le sénat voudrait-il... Mais en peux-tu douter?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrais... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ses jours soufrons encor la vie;
Et, soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort réglé
Expirons aussitôt à ma gloire immolé.
Surtout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCÈNE IX.

SERVILIUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

Seigneur, j'ai vu mon père, et ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer.

Mais, pressé par le temps, il m'a soudain laissée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée,
Et sans doute... Ah! seigneur, ne jetez point sur moi
Ces sévères regards qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux? quelle horreur imprévue...

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?
Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALÉRIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours?
Où Manlius est-il? qu'en as-tu fait, perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahison il y fallait songer.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie.
De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet:
Mais enfin, quand je suis entré dans son projet,
De la foi de tous deux je t'ai faite l'otage,
Et de sa sûreté ta vie était le gage.
Tu l'as trahi; tes soins pour Rome ont réussi.
Que tarde ma fureur de le venger aussi!

VALÉRIE.

Hé bien! pourquoi, seigneur, ces transports, ces injures?
S'il ne faut que mon sang pour calmer ces murmures,
Vous l'ai-je refusé? n'est-il pas tout à vous?
Je puis souffrir la mort, mais non votre courroux.
Immolez sans fureur une tendre victime.
Que ce soit seulement un effort magnanime!
En me perçant le cœur, ne me haïssez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui jusques au trépas
Vous aima, ne périt par votre main sévère
Que pour avoir sauvé ma patrie et mon père.

SERVILIUS.

Moi, te percer le cœur? Ah! rends-moi donc le mien
Tel que je te l'offris, pour mériter le tien,
Fidèle à ses serments, généreux, intrépide.
Tu n'en as fait, hélas! qu'un lâche, qu'un perfide;
Et, quoi que lui conseille un si juste courroux

Lui-même il est l'asile où tu braves mes coups.
Que dis-je? en ce moment les dieux sur ton visage
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage;
Ou des Romains, par toi conservés en ce jour,
Le démon tutélaire est le tien à son tour.
Hé bien! c'est donc à toi qu'il faut que je m'adresse.
Par tout ce que pour toi mon cœur sent de tendresse,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sait si bien dérober le crime au châtiment:
En faveur d'un ami montre encor ta puissance;
Et, tandis que je vais parler en sa défense,
Avant que le sénat ait pu rien arrêter,
A ton père cruel, va, cours te présenter.
Tombe, pleure à ses pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
Que par lui du sénat s'apaise le courroux.
Qu'enfin Manlius vive; ou nous périrons tous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

Oui, j'ai tout craint pour vous, seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vu le sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile et de vous.
Je craignais de vous voir seul, en proie à sa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine:
Mais puisque, de ce soin moins prompt à se charger,
Il remet aux tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,
Sa crainte, vous livrant à des juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.
C'est à Servilius que cette grâce est due:
Car enfin, puisqu'ici vous souhaitez sa vue,

J'ose vous en parler; et, loin d'être offensé...

MANLIUS.

O dieux! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé?

ALBIN.

Quoi! parlez-vous encor de haine et de colère,
Après tout ce qu'a fait son repentir sincère?
Vous le voyez. Quel autre, osant parler pour vous,
D'un sénat tout-puissant craint si peu le courroux?
Tandis que tout le peuple, effrayé des supplices
Où vos projets connus exposaient vos complices,
Se détachant de vous, croit par cet abandon
Prouver son innocence, ou payer son pardon;
Tandis que tout se tait, jusqu'à vos propres frères,
C'est lui qui, s'opposant aux sénateurs sévères,
A produit à leurs yeux quatre cents citoyens,
De l'horreur des prisons rachetés de vos biens,
Tant d'autres par vos mains sauvés dans les batailles,
Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre sang versé cent et cent fois pour eux.
Surtout quelle chaleur animait son courage!
Quelle rougeur subite a couvert leur visage,
Quand, montrant à leurs yeux témoins de vos exploits
Ce mont d'où votre bras foudroya les Gaulois,
De nos dieux, dont alors vous fûtes la défense,
Sa voix sur ces ingrats attestait la vengeance!

MANLIUS.

Vain remède à mes maux! inutile secours!
Quand son zèle et ses soins auraient sauvé mes jours,
Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vengeance?
Toutefois que me sert de cacher à ta foi
Un penchant qui vers lui m'entraîne malgré moi?
Oui, je te fais l'aveu de ma honte secrète,
Pour un perfide ami ma haine m'inquiète,
M'embarrasse : et tandis que, ferme, indifférent,
Je vois, pour me sauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme
Qui, malgré son dépit, le touche et le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus j'apaise mon courroux :

Je prétends... Mais il vient. Sors, Albin, et me laisse
A ses regards du moins dérober ma faiblesse.

SCÈNE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Enfin, tu prétends donc dans mon cœur confondu
Triompher, malgré moi, d'un courroux qui t'est dû?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace :
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me déshonorer.
Il semble à mes tyrans que, tremblant pour ma vie,
Dans tes soins mendiés c'est moi qui m'humilie.
Ton zèle mal conçu m'expose à leurs mépris,
Et de mon amitié tu connais mal le prix.
Si sa perte à ce point t'inquiète et t'afflige,
Tous tes efforts sont vains, sans un prix que j'exige :
Mais tel, qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foi
Que tout ce que ton zèle osa jamais pour moi.
Pourrais-je cette fois compter sur ton courage?

SERVILIUS.

De ce doute à tes yeux j'ai mérité l'outrage.
Mais, sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ni faire des serments que tu ne croirais plus;
Si j'ai peu fait encor pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure,
Qu'en un cœur généreux, de remords combattu,
La honte de sa chute affermit sa vertu.

MANLIUS.

Eh bien! écoute donc. Tu sais contre ma vie
Combien est animé le sénat en furie.
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sait et me poursuivre et te garder la foi;
Il me livre aux tribuns, et de ma mort certaine,
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoués à ses lois, de ma gloire jaloux,
C'est sa main contre moi qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.

Enfin, qu'espères-tu de tes soins pour mes jours ?
Crois-tu que le sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie ?
Non, non, Servilius; mon trépas est certain.
Et quelle honte à moi, quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, et choisir mon supplice !
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux
Par une main infâme un sort si glorieux ?
Enfin, d'un tel trépas l'infamie assurée,
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, désarmé, je ne puis rien pour moi.
Mes gardes, en entrant, t'ont désarmé toi-même :
Mais il faut, pour tromper leur vigilance extrême...

SERVILIUS.

Je t'entends. Mais on vient.

SCÈNE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Un tribun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir, seigneur. Il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lorsque tout est connu, que sert ce soin frivole ?
Tu vois bien qu'il est temps de prendre ton parti;
Profitons des moments quand il sera parti.
Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zèle
N'est plus, pour Manlius, qu'une injure nouvelle

SERVILIUS.

Va, je te servirai par delà tes souhaits.

SCÈNE IV.

SERVILIUS.

Oui, c'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux dont ma gloire est flétrie;

Il faut que l'avenir... Mais je vois Valérie :
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme et constant.
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCÈNE V.

VALÉRIE, SERVILIUS.

VALÉRIE.

Je vais voir éclater sur moi votre colère :
Mais la plus prompte mort me sera la plus chère ;
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un père endurci j'ai fait de vains efforts :
Mes pleurs...

SERVILIUS.

Je le savais ; mais enfin, Valérie,
De mes ressentiments ne crains plus la furie.
J'ai fléchi Manlius : mon crime était le tien ;
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grâce aux efforts que sur le cœur d'un père,
Pour sauver cet ami, ton zèle vient de faire :
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le destin a pouvoir sur les cœurs.
Il sait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs, enfin, retiens ici le cours ;
D'une âme raffermie écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta naissance.

VALÉRIE.

Je vous obéirai, s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour
Où la haine des dieux alluma notre amour.

VALÉRIE.

Malheureux ! juste ciel !

SERVILIUS.

Quoi ! déjà ton courage ..

VALÉRIE.

Eh ! puis-je avec constance écouter ce langage ?
Ainsi ce jour, témoin de ma félicité,
Est un jour malheureux, et par vous détesté !

Que votre amour, seigneur, dans ses transports sincères,
S'en souvenait, hélas! sous des noms bien contraires!

SERVILIUS.

Cet amour insensé ne regardait que soi :
Il ne prévoyait pas les malheurs que sur toi
Déploieraient les destins depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devait lui-même en être le ministre;
Qu'il te ferait quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux;
Que par lui, que pour lui, tu te verrais réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite;
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains,
Contre ton propre sang, exciteraient mes mains.

VALÉRIE.

Ciel! où tend ce discours? Pourquoi dans ma pensée
Rappeler vainement cette image effacée?

SERVILIUS.

D'un malheureux ami tu comprends le danger.
Le conseil des tribuns est prêt à le juger.
Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense :
Mais si l'événement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valérie, après tant de travaux,
A perdre, sans regret, l'auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCÈNE VI.

VALÉRIE.

Que me dit-il? quel nouveau coup de foudre!
A quel parti cruel prétend-il me résoudre?
Moi, que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour!
Et que veut-il enfin? rompre mon hyménée?
Me fuir? ou par ses mains trancher sa destinée?
Que deviendrai-je? O dieux! quel que soit son dessein,
En vain je le voudrais arracher de son sein.
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable
Marquait sur son visage une âme inébranlable!
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu,
Ne m'aurait-il point dit un éternel adieu?
Ah ciel! s'il était vrai! s'il fallait que mon âme...
Courons m'en éclaircir.

SCENE VII.

VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Ah! viens, suis-moi.

TULLIE.

Madame,
Des gardes sont ici, chargés, par votre époux,
De retenir vos pas, et de veiller sur vous.
C'est l'ordre qu'il donnait lui-même, en ma présence,
Quand Albin est venu lui dire en diligence
Que son maître, en partant, souhaitait lui parler.

VALÉRIE.

O ciel! que m'apprends-tu? que j'ai lieu de trembler!
Sait-on si son arrêt...

TULLIE.

On n'a pu m'en instruire.
Déjà l'un des tribuns, chargé de le conduire,
Montant au Capitole, avait laissé juger
Qu'il ne venait ici que pour l'interroger.
Il craignait que du peuple une troupe avertie
Pour sauver Manlius n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçait des soldats;
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas,
Qui sur l'heure, formant une nombreuse escorte,
Conduisent aux tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain se dérobe à mes yeux;
Et sans doute, madame, il court en leur présence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALÉRIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Mais que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je frémis d'y penser; et cependant, captive,
J'attendrais... Non, Tullie, il faut que je le suive;
Il faut en ce palais, les flammes à la main,
M'allumer un bûcher, ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'aperçois Albin: quel est son trouble extrême?

SCÈNE VIII.

ALBIN, VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

Albin, où courez-vous?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même;
Et, dans l'égarement d'un aveugle transport...

VALÉRIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort?
Servilius... Parlez, expliquez-vous sans feinte.
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas! je prétendrais par d'inutiles soins
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins
Apprenez, apprenez, par ce récit fidèle,
L'effort d'une vertu magnanime et cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce palais, avait joint Manlius
Vers cet endroit fameux, témoin de la victoire
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Votre époux indigné frémit de cet outrage:
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortaient s'adresse en cet instant.
Il leur dit qu'il savait un secret important;
Que pour en informer le sénat et l'empire,
A Servilius seul il désirait le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé
De laisser avec lui son ami désarmé.
Moi seul, resté près d'eux, j'entends tout, et j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire.
« C'en est fait, disait-il, et tu n'en doutes pas.
« Mes juges ont signé l'arrêt de mon trépas:
« J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche,
« Épargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche;
« Et, du poids de mes fers soulageant l'embarras,
« Vers ces bords que tu vois précipite mes pas.
« Laissons à Rome au moins cette tache éternelle,

« De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.
« — Oui, répond votre époux, c'est par ce juste effort
« Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort.
« Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire
« De cet affront cruel que m'impute ta gloire.
« Je veux, en t'imitant, te venger aujourd'hui. »
Sur le bord aussitôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court. Mais ce soin est frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole,
Ils meurent embrassés, tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur.

VALÉRIE.

Eh bien! c'en est donc fait, ô fortune inhumaine!
Et je serais encor le jouet de ta haine?
Mais contre les rigueurs que tu m'as fait prévoir
J'ai su secrètement armer mon désespoir;
Et je vais malgré toi, par ce coup favorable,
Finir tous tes projets contre une misérable.
(Elle se poignarde.)

TULLIE.

Grands dieux! quelle fureur...

VALÉRIE.

Ne me plains point : je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN DE MANLIUS.

CRÉBILLON.

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE.

RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PHARASMANE, roi d'Ibérie.
RHADAMISTHE, roi d'Arménie, fils de Pharasmane.
ZÉNOBIE, femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.
ARSAME, frère de Rhadamisthe.
HIÉRON, ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhadamisthe.
MITRANE, capitaine des gardes de Pharasmane.
HIDASPE, confident de Pharasmane.
PHÉNICE, confidente de Zénobie.
GARDES.

La scène est dans Artanisse, capitale de l'Ibérie, dans le palais de Pharasmane.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNOBIE, sous le nom d'Isménie; PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi : ta pitié, tes conseils, et la vie,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes, ciel vengeur, effroi des malheureux,
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur, ni repos.
Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs? Captive dans des lieux

NOTICE

SUR CRÉBILLON.

Crébillon, fils de Melchior Jolyot, greffier en chef de la cour des comptes de Dijon, naquit en cette ville en 1674. Il fit ses études chez les jésuites de Dijon, et passa dans l'étude d'un procureur à Paris, qui seconda ses goûts littéraires et sa passion pour l'art dramatique. Sa première tragédie ayant été refusée, son patron l'engagea à ne pas se décourager; et en 1708 la tragédie d'*Idoménée* fut assez bien accueillie du public. On rapporte que ce procureur, qui était fort malade lorsque Crébillon donna *Atrée*, en 1707, se fit porter dans une loge, et dit à son jeune clerc en l'embrassant : « Je meurs content; je vous ai fait poëte, et je laisse un homme « à la nation. » Mais le père de Crébillon, loin d'être aussi satisfait de cette passion des vers, et d'un mariage qu'il n'approuvait pas, déshérita son fils, qui ne s'en appliqua que plus à la poésie.

Il donna *Électre* en 1708, et son chef-d'œuvre, *Rhadamisthe*, en 1711, *Xerxès*, en 1714. Cette pièce n'eut aucun succès à la première représentation; et Crébillon, jugeant son ouvrage aussi sévèrement que le public, s'opposa à ce qu'elle fût jouée le lendemain. *Sémiramis* parut en 1717, *Pyrrhus* en 1728. Vingt-deux ans après il donna *Catilina*, sur l'invitation de madame de Pompadour, qui désirait susciter dans le vieux poëte un rival à Voltaire; enfin, à l'âge de quatre-vingt-un ans il donna sa tragédie du *Triumvirat*, voulant, disait-il, réparer dans cette pièce le tort qu'il avait fait à Cicéron dans *Catilina*.

La pièce d'*Atrée*, la plus remarquable après *Rhadamisthe et Zénobie*, n'a jamais pu se soutenir au théâtre, malgré quelques vers pleins d'énergie; les invraisemblances choquantes, et surtout l'atrocité fabuleuse du sujet, révolteront toujours le spectateur, et même le lecteur. Les incorrections de style ont été relevées par la Harpe en détail.

« Rhadamisthe est sans comparaison, dit la Harpe, la meilleure de tou« tes les pièces de Crébillon, ou plutôt c'est la seule vraiment belle, « c'est réellement son seul titre de gloire, le seul qui puisse être avoué « par la postérité. Il ne manque à cette tragédie, pour être au premier « rang, que d'être écrite comme elle est conçue, et d'avoir un autre « premier acte. » On sait ce qu'en disait l'abbé de Chaulieu : *La pièce serait très-claire, n'était l'exposition*. Boileau, à son lit de mort, n'avait entendu la lecture que des deux premières scènes, lorsqu'il dit : « Quoi! « monsieur, cherchez-vous à me hâter l'heure fatale? Voilà un auteur « devant qui les Boyer et les Pradon sont de vrais soleils. Hélas! j'ai « moins de regret à quitter la vie, puisque notre siècle enchérit chaque « jour sur les sottises. »

Crébillon était aimable, insouciant, et simple dans ses mœurs. Il méprisait la satire. « Jugez à quel point elle est méprisable (disait-il à un « jeune homme qui lui en lisait une), puisque vous y réussissez même à « votre âge! » Aussi fut-il couvert d'applaudissements lorsque, dans le discours en vers qu'il prononça lors de sa réception à l'Académie française en 1731, on l'entendit dire :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Il mourut en 1762, âgé de quatre-vingt-huit ans et demi.

Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourments, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur?
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus soumis et plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connais mieux que toi ce barbare vainqueur
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire,
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop longtemps ton amitié fidèle;
Il faut d'un autre prix récompenser ton zèle,
Me découvrir : du moins, quand tu sauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de rois que je compte d'aïeux,
Et le sang dont je sors ne le cède qu'aux dieux.
Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel, dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frère de celui qui me donna le jour.
Tût aux dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
Mais, à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor père de mon époux,
De Rhadamisthe enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême.
Vous, Zénobie! ô dieux!

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de rois, reste d'un sang fameux.

Illustre, mais, hélas! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon père
Dans le sein de la paix vivait avec son frère :
L'une et l'autre Arménie, asservie à nos lois,
Mettait cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Trop heureux en effet, si son frère perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide!
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon père, et pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avouerai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même;
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux, et plus digne d'envie.
Déjà, des autres rois devenu la terreur...

ZÉNOBIE.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchais à mon troisième lustre,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déjà s'en croyait assuré,
Quand son père cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos États, suivi de Tiridate,
Qui brûlait de s'unir au sang de Mithridate:
Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema partout l'horreur, le désordre, et l'effroi.
Mithridate, accablé par son perfide frère,
Fit tomber sur le fils les cruautés du père;
Et, pour mieux se venger de ce frère inhumain,
Promit à Tiridate et son sceptre et ma main.
Rhadamisthe, irrité d'un affront si funeste,
De l'État à son tour embrasa tout le reste,
En dépouilla mon père, en repoussa le sien;
Et, dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius, et la Syrie entière,
Il força Pollion de lui livrer mon père.

Je tentai, pour sauver un père malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyait de ma main sa foi récompensée ;
Qu'au moment que l'hymen l'engagerait à moi,
Il remettrait l'État sous sa première loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtais ce fatal hyménée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendais sauver :
Mais le ciel, irrité contre ces nœuds impies,
Éclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes dieux ! et quel barbare époux !

PHÉNICE.

Je sais que tout un peuple, indigné contre vous,
Vous imputant du roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels, sans savoir qu'on me cachait son sort,
Osèrent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce prince, bientôt rappelant sa fureur,
Remplit tout, à son tour, de carnage et d'horreur.
« Suivez-moi, me dit-il : ce peuple qui m'outrage
« En vain à ma valeur croit fermer un passage :
« Suivez-moi. » Des autels s'éloignant à grands pas,
Terrible et furieux, il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeait, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards...
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire ;
Épargne à ma vertu cet odieux récit ;
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit :
Je ne puis rappeler un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phénice, de savoir,
Victime d'un amour réduit au désespoir,
Que, par une main chère et de mon sang fumante,

L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi! ce fut votre époux... Quel inhumain, grands dieux!

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvraient déjà mes yeux,
Quand le ciel, par les soins d'une main secourable,
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare père,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frère,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avait armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie,
Lui-même de son fils avait tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu'on prenait [illegible]es jours;
Et, quittant sans regret mon rang [illegible]a patrie,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage, d'ennui,
Étrangère partout, sans secours, sans appui,
Quand j'espérais goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asile.
Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats;
Arsame, né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un père perfide, inhumain, et jaloux,
Frère de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage
Que de céder aux soins d'un prince généreux,
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux?

ZÉNOBIE.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissait point notre unique espérance...
Mais Arsame, éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir;
Et, pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie,

Va tomber au pouvoir du Parthe ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien! dérobez-vous à ses injustes lois.
N'avez-vous pas pour vous les Romains et vos droits?
Par un ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces États, contre un prince inhumain
Faites agir pour vous l'ambassadeur romain.
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse.
Implorez de César le secours, la justice;
De son ambassadeur faites-vous un appui;
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenue?
M'en croira-t-on d'ailleurs, fugitive, inconnue?
Comment...

SCÈNE II.

ZÉNOBIE, sous le nom d'Isménie; ARSAME, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Mais quel objet! Arsame dans ces lieux!

ARSAME.

M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, seigneur? Quoi! déjà l'Albanie...

ARSAME.

Tout est soumis, madame; et la belle Isménie,
Quand la gloire paraît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d'un inflexible père
Va sur un fils coupable attirer la colère,
Jaloux, désespéré, j'ose, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah! madame, est-il vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible;
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.

Ma douleur vous aigrit : je vois qu'avec contrainte
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez;
Le reproche ne sied qu'aux amants fortunés :
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour sans espoir dévore et persécute;
Mais moi, qui fus toujours à vos lois si soumis,
Qu'ai-je à me plaindre, hélas? et que m'a-t-on promis?
Indigné cependant du sort qu'on vous prépare.
Je me plains et de vous et d'un rival barbare,
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

ZÉNOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste :
Mais, quel que soit le rang et le pouvoir du roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux;
Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvu que votre main se refuse à mon père.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la nature :
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sais-je, si le roi devenait votre époux,
Jusqu'où m'emporterait sa cruelle injustice?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie, attentive à se choisir un roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venais, à mon tour, vous en faire un hommage.
Mais un père jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce sceptre et votre main.
Qu'il m'enlève à son gré l'une et l'autre Arménie,
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
Je faisais mon bonheur de plaire à ses beaux yeux.

Et c'est l'unique bien que je demande aux dieux.

ZÉNOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle coulait du moins dans l'ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux
D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs :
Rien ne saurait tarir la source de mes pleurs.
Ah! quand même l'amour unirait l'un et l'autre,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre.
Malgré tout son pouvoir, et son amour fatal,
Le roi n'est pas, seigneur, votre plus fier rival.
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit : on ouvre. Ah! seigneur, c'est le roi.
Que je crains son abord et pour vous et pour moi!

SCÈNE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, sous le nom d'Isménie; ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

Que vois-je? c'est mon fils! Dans Artanisse Arsame!
Quel dessein l'y conduit? Vous vous taisez, madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma cour,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour!
De ce trouble confus que faut-il que je pense?
(à Arsame.)
Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j'honorais enfin d'un choix si glorieux,
Parlez, prince; quel soin vous ramène en ces lieux?
Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domptés, devais-je présumer
Que mon retour, seigneur, pourrait vous alarmer?
Ah! vous connaissez trop et mon cœur et mon zèle,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.

Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avouerai, seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendais pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome et la Syrie,
Que Corbulon armé, menacent l'Ibérie :
Votre fils se flattait, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
Je ne soupçonnais pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
J'attendais qu'on ouvrît, pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, seigneur, Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie ;
Contre ces noms fameux mon âme est aguerrie ;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zèle,
Que le devoir d'un fils et d'un sujet fidèle ?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre roi ne s'en souvient encore
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.
Je vous défends surtout de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen, dès ce jour, doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur souveraine ;
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre reine.
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCÈNE IV.

PHARASMANE; ZÉNOBIE, sous le nom d'Isménie; MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

Et de quel droit votre jalouse flamme
Prétend-elle à ses vœux assujettir mon âme?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur:
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, seigneur, si l'hyménée
N'aurait point à quelque autre uni ma destinée?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux et votre amour?

PHARASMANE.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître:
Mais, fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice:
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux;
Moins en roi qu'en amant j'ai fait parler mes feux:
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine.
Et, puisqu'il faut en roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux;
Et sachez que, malgré l'amour et sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de résistance;
Quoi que de mes transports vous vous soyez promis,
Que tout, jusqu'à l'amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus; c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme:
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCÈNE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE

Ah, tyran! puisqu'il faut que ma tendresse agisse,

Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour, armé de mes faibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager? Mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate?
Venez à mon secours, ombre de mon époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux.
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste;
Vengez-nous-en plutôt par le fils qui lui reste:
Le crime que sur vous votre père a commis
Ne peut être expié que par son autre fils:
C'est à lui que les dieux réservent son supplice.
Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phénice:
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours;
Mais, sans me découvrir, implore son secours.
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense;
De son ambassadeur qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir.
Pour l'attendrir enfin, peins-lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie?

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Est-ce vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant! Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous, seigneur? Et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie!
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie
Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux,
Qu'a proscrit dès longtemps la vengeance céleste;
De crimes, de remords assemblage funeste;
Indigne de la vie, et de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la nature, envers l'amour perfide;
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublierais qu'il est un ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, seigneur, est-il toujours le maître?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Semblait de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate :
Rappelle-toi ce jour et ces serments affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux;
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avait fait Zénobie?
Tu frémis, je le vois : ta main, ta propre main,
Plongerait un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvais savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs;
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIÉRON.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,

Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords;
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre âme se livre,
Et m'apprenez...

RHADAMISTHE.

Comment oserai-je poursuivre?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle,
Tu sais tout ce qu'a fait cette main criminelle.
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
Me ravir le bonheur qui m'était destiné;
Et, malgré les périls qui menaçaient ma vie,
Tu sais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts! je fuyais vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment :
Je voulus m'immoler; mais Zénobie en larmes,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon âme éperdue!
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue :
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi! dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate assurer sa conquête!
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussitôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

HIÉRON.

Quel sort pour une reine à vos jours si sensible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardents à me poursuivre,

Qu'un père, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitait à la mort de son malheureux fils :
Enfin percé de coups j'allais perdre la vie,
Lorsqu'un gros de Romains sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon, armé pour m'accabler,
Conserva l'ennemi qu'il venait immoler.
De mon funeste sort touché sans me connaître,
Ou de quelque valeur que j'avais fait paraître,
Ce Romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva, malgré moi, de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnaissance,
Je lui cachai longtemps mon nom et ma naissance;
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux,
Et, pour comble de maux, dans le fond de mon âme
Brûlant plus que jamais d'une funeste flamme
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur,
Ranimant, sans espoir, pour d'insensibles cendres
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remords, et l'amour,
Craignant également et la nuit et le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, et, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans semblaient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différents choix,
Allait bientôt passer sous d'odieuses lois,
Que mon père, en secret méditant sa conquête,
D'un nouveau diadème allait ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire et mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentiments jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnaître;
Contre un père inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,

Je me fis des Romains nommer l'ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur, et sous ce nom quelle est votre espérance?
Quel projet peut ici former votre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que sais-je, Hiéron? Furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connais-je moi-même?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter,
Et je ne me connais que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne;
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrais me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère,
Et la nature en vain me dit que c'est mon père.
Mais c'est peut-être ici que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité;
C'est ici que m'attend le trait inévitable
Suspendu trop longtemps sur ma tête coupable :
Et plût aux dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus longtemps attendu!

HIÉRON.

Fuyez, seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colère céleste.
Que la nature au moins calme votre courroux;
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous;
Que s'il faut vous venger, c'est loin de l'Ibérie :

Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus temps; il faut remplir mon sort.
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon père contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire;
Sûre, pour rétablir son pouvoir et le mien,
Contre un roi qu'elle craint que je n'oublierai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse;
Conserver l'Arménie, ou, par des soins jaloux,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie :
Les fureurs de mon père ont assez éclaté
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique;
Des Romains si vantés telle est la politique.
C'est ainsi qu'en perdant le père par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux
Moins comme ambassadeur que comme un furieux,
Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins; mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome et des Ibères,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits.
Je venais de sa part offrir à votre frère
Un trône où malgré nous veut monter votre père;
Et je viens annoncer à ce superbe roi
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que, malgré votre absence..

RHADAMISTHE.

Le roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point assez

Pour rappeler des traits dès longtemps effacés.
Je ne crains que tes yeux, et, sans mes soins peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allais méconnaître.
Le roi vient : que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à dompter un funeste transport!
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.

SCÈNE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

RHADAMISTE, à Pharasmane.

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire;
Ce peuple enfin si fier, et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur;
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains.
Vous le savez, seigneur, et du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase :
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,

Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages:
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois [1].
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas : la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux :
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage;
La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats;
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome [2].
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours.
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

[1] Ces beaux vers rappellent ceux encore plus beaux du Mithridate de Racine.

[2] Ces vers sont un chef-d'œuvre d'énergie, et cette belle scène ne pouvait être mieux terminée que par ces deux derniers vers. (LA HARPE.)

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à vos lois,
S'en remettraient à nous pour le choix de nos rois,
Seigneur, n'espérez pas au gré de votre envie
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie :
Les Parthes envieux, et les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeraient contre nous.
L'Arménie, occupée à pleurer sa misère,
Ne demande qu'un roi qui lui serve de père;
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix;
Et sous vos lois, seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte;
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte,
Et nous ne soupirons qu'après des souverains
Indifférents au Parthe, et soumis aux Romains.
Sous votre empire enfin prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien ! puisqu'on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome ou de moi
Dut prétendre, seigneur, à vous donner la loi;
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelque autre eut sur vous des droits plus légitimes
Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?

RHADAMISTHE.

Quoi ! vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine?
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine [1] ?

PHARASMANE.

Qu'entends-je! dans ma cour on ose m'insulter?
Holà! gardes...

HIÉRON, à Pharasmane.

Seigneur, qu'osez-vous attenter?

PHARASMANE, à Rhadamisthe.

Rendez grâces au nom dont Néron vous honore :

[1] Avec quel plaisir on voit Rhadamisthe, caché jusque-là sous l'extérieur et le langage d'un ambassadeur, paraître tout à coup sous ses propres traits! (LA HARPE.)

Sans ce nom si sacré que je respecte encore,
En dussé-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengerait bientôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi cependant, évitez ma colère.
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCÈNE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Qu'avez-vous fait, seigneur? Quand vous devez tout craindre...

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant, j'assure mes desseins :
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rébutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis.
Achevons contre lui d'irriter les esprits;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon père,
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frère.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi;
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un roi, père cruel et tyran tout ensemble,
mérite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

RHADAMISTHE, seul.

Mon frère me demande un secret entretien!
Dieux! me connaîtrait-il? quel dessein est le sien?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir
Que réduit par un père à trahir son devoir.
On ouvre...

SCÈNE II.

ARSAME, RHADAMISTHE.

RHADAMISTHE, continuant.

Je le vois. Malheureuse victime!
Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains, le roi quitte ces lieux.
Je connais trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté?
Puis-je espérer que Rome exauce ma prière,
Et ne confonde point le fils avec le père?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome et de votre vertu:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte!
Que je crains de détruire, en ce même entretien,
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien!

En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable,
Et, de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome et nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon père s'y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler ni vous voir
Sans trahir à la fois mon père et mon devoir;
Je le sais : cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un père rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, seigneur, vous peignant Pharasmane,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils :
Je ne suis pas le seul de se sang invincible
Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frère, seigneur, illustre et généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée!
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un père, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune héros partageant la disgrâce,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace :
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins;
Mais ce n'est pas, seigneur, le plus grand de mes soins.
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide.
Qu'un soin bien différent et m'agite et me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare père,
Je sens, à son nom seul, redoubler ma colère.
Touché de vos vertus, et tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.

Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, prince : faut-il contre un père inhumain
Armer avec éclat tout l'empire romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

ARSAME.

Que me proposez-vous? quels conseils! Ah! seigneur,
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Qui? moi! que, trahissant mon père et ma patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie!
Ah! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi.
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime;
Et je vois bien, seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyais, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les dieux mêmes;
Et, pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisait que l'on fût malheureux [1].
J'ose le croire encore; et, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance :
C'est pour une captive asservie à nos lois,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix;
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée;
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler sans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,

[1] Ce langage, qui est d'une noblesse intéressante, sans morgue, sans amertume, est celui qui devait caractériser la vertu douce et l'âme pure et sensible d'Arsame. (LA HARPE.)

Veut me ravir, seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisais consister mon bonheur,
Et le seul que pouvait lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que, plus fier d'un secours que j'espère,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon père.
Quand même il céderait sa captive à mes feux,
Mon sort n'en serait pas plus doux ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un asile est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux : mon âme est satisfaite.
Je vais tout disposer, seigneur, pour sa retraite,
Je ne sais : mais, pressé d'un mouvement secret,
J'abandonne Isménie avec moins de regret.
Pour calmer la douleur de mon âme inquiète,
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette.
Encor si je pouvais, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux secours!
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher prince, un prix plus doux;
Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frère.
Que je vous plains d'avoir un si barbare père!
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer?
Daignez me confier et son sort et le vôtre;
Dans un asile sûr suivez-moi l'un et l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.
Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse;
Mais si vous connaissiez celui qui vous en presse[1]...

[1] On ne pouvait amener plus naturellement une scène dont la seule attente excite déjà un vif intérêt; et depuis le commencement du second acte jusqu'à la fin de la pièce, les situations, la conduite, les caractères, l'entente des scènes, tout est dans les vrais principes, tout y respire le génie du théâtre. (LA HARPE.)

ARSAME.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, et dignes de tous deux.
Le roi doit dès demain partir pour l'Arménie;
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon père en ce moment peut l'éloigner de nous,
Et sa captive en pleurs n'espère plus qu'en vous :
Déjà, sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, seigneur, adieu : je craindrais de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCÈNE III.

RHADAMISTHE, seul.

Ainsi, père jaloux, père injuste et barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare?
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se soulève enfin, de sa source indigné,
Puisque déjà l'amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flamme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son roi;
Mon frère n'est point fait au crime comme moi.
Méritais-tu, barbare, un fils aussi fidèle?
Ta rigueur semble encore en accroître le zèle :
Rien ne peut ébranler son devoir, ni sa foi;
Et, toujours plus soumis... Quel exemple pour moi!
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frère
Que pour me rendre seul trop semblable à mon père?
Que prétend la fureur dont je suis combattu?
D'un fils respectueux séduire la vertu?
Imitons-la plutôt, cédons à la nature :
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure?
Que dis-je? dans mon cœur, moins rebelle à ses lois,
Dois-je plutôt qu'un père en écouter la voix?
Pères cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres?

Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres?
On vient : c'est Hiéron.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

Cher ami, c'en est fait :
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
Presque sans murmurer, voit traverser sa flamme :
Et qu'en attendre encor, quand l'amour n'y peut rien ?
Hiéron, que son cœur est différent du mien !
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
Et le roi va bientôt partir pour l'Arménie :
Devançons-y ses pas, et courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie :
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIÉRON.

Quoi ? seigneur...

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins ;
Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
Pourrais-je refuser à mon malheureux frère
Un secours qui commence à me la rendre chère?
D'ailleurs, pour l'enlever, ne me suffit-il pas
Que mon père cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moi : je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre
Adieu : je crois la voir ; favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,

A ces mêmes Romains, maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misère profonde!
Le ciel, qui soumit tout à leurs augustes lois...

RHADAMISTHE, à part.

Que vois-je? ah, malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux! quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre âme est émue,
Seigneur?

RHADAMISTHE, à part.

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour...

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour?
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur:
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE, à part.

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(à Zénobie.)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah, grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnaître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,

Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs [1]!

ZÉNOBIE.

Malheureuse! eh! comment
N'en répandrais-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux, c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(il se jette à ses genoux.)
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe; mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine, ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Lève-toi; c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.

[1] Cette reconnaissance est l'une des plus belles sans contredit et peut-être la plus belle qu'il y ait au théâtre. (LA HARPE).

Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre;
Parle : dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvaient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTHE.

Juste ciel, se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux?
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux!
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi, dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie.
César m'en a fait roi : viens me voir désormais,
A force de vertus, effacer mes forfaits.
Hiéron est ici : c'est un sujet fidèle;
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.
Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.

Dieux qui me la rendez, pour combler mes souhaits
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Ah! madame, arrêtez : quoi! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir; vous soupirez, madame!
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés?
Il part; et, prévenu que vous le dédaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phénice, laisse-moi; je ne veux plus t'entendre!
L'ambassadeur romain près de moi va se rendre;
Laisse-moi seule.

SCENE II.

ZÉNOBIE, seule.

Où vais-je? et quel est mon espoir?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir?
Je devance la nuit; pour qui? pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?
Que dis-je? le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?

Et me paraîtrait-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlais pas d'un criminel amour?
Étouffons sans regret une honteuse flamme;
C'est à mon époux seul à régner sur mon âme.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!
On vient.

SCÈNE III.

ZÉNOBIE, ARSAME.

ZÉNOBIE.

Dieux! quel objet offrez-vous à mes yeux!

ARSAME.

Eh quoi! je vous revois! c'est vous-même, madame!
Quel dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame?

ZÉNOBIE.

Ah! fuyez-moi, seigneur; il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon père cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Isménie,
Voudrais-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs:
Madame: seriez-vous sensible à mes malheurs?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZÉNOBIE.

Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble, et l'état où je suis,
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis;
Fuyez; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah! s'il vous surprenait en ce funeste lieu,
J'en mourrais de douleur. Adieu, seigneur, adieu.
Si sur vous ma prière eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire...

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelque autre que le roi ?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que votre père ?
Fuyez, prince, fuyez; rendez-vous à mes pleurs;
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahirait-il ma flamme ?
Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé !
Quoi ! toujours des rivaux, et n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival ? dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore ?
Me refuserait-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
Parlez ; ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour ?

ZÉNOBIE.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! il faut vous satisfaire;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce serait mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste ciel !

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même...

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.

Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe, en un mot.

ARSAME.

Mon frère?

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

Vous, Zénobie! O ciel! était-ce dans mon âme
Où devait s'allumer une coupable flamme?
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre!
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE.

J'ai résisté, seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux...
Quelqu'un vient.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

ZÉNOBIE, à Arsame.

Ah! fuyez, seigneur; c'est mon époux.

RHADAMISTHE, à part.

Que vois-je? quoi! mon frère!... Hiéron, va m'attendre.

SCÈNE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME.

RHADAMISTHE, à part.

D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
(haut.)
Madame, tout est prêt; les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE, à part.

(à Arsame.) Ah, perfide!
Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transport d'un père furieux,
Je ne m'attendais pas à vous voir en ces lieux :
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie;
Et d'un père cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des moments si doux.

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse;
Et ces moments si doux, que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce;
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parlait pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible
N'est pas de mes rivaux, seigneur, le plus terrible;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend : il n'est plus temps de feindre;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah! seigneur, plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur!
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystère,
La douceur de connaître et d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassements;
Pourquoi troubler, seigneur, de si tendres moments?
Ah! revenez à moi sous un front moins sevère,

Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas;
Mais, seigneur, mais mon cœur ne la connaissait pas.

RHADAMISTHE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Quoi! prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie?
Ce secret de lui-même est assez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connaissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret :
Du moins, sans mon aveu, l'on n'a point dû le faire;
A mon exemple enfin on devait vous le taire;
Et si j'avais voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidèle
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connais, il est vrai, toute votre vertu;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie!
Pouvez-vous offenser...

ZÉNOBIE.

Laissez agir, seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur :
Vous ne connaissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son âme est saisie
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe, et de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frère? Ah, barbare! quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissait-il pas maîtresse de mon choix?
Que pouvaient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour;
Rappelle-toi le sort de ma famille entière;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière;

Et considère, après, sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est là le trahir en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet :
Je voulais de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connais donc tout ce cœur que tu peux soupçonner
Je vais, par un seul trait, te le faire connaître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher; je ne le puis nier;
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais, malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons, l'ignorerait encore.
(à Arsame.)
Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connaissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire :
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paraître à mes yeux.
(à Rhadamisthe.)
Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connais la fureur de tes soupçons jaloux;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux [1].
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

RHADAMISTHE, ARSAME.

RHADAMISTHE.

Barbare que je suis! quoi! ma fureur jalouse
Déshonore à la fois mon frère et mon épouse!
Adieu, prince; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

[1] Cette scène est comparable à celle de Pauline et de Sévère, pour cette dignité modeste que peut mettre une femme vertueuse dans l'aveu de sa sensibilité. (LA HARPE.)

SCÈNE VII.

ARSAME, seul.

Cher objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie!
Amour, cruel amour, pour irriter mes maux,
Devais-tu dans mon sang me choisir mes rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux...

SCÈNE VIII.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME, à part.

Ciel! que me veut Mitrane?

MITRANE.

J'obéis à regret, seigneur; mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux...

ARSAME.

Eh bien!

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez...

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

MITRANE.

J'en ignore la cause injuste ou légitime;
Mais je crains pour vos jours; et les transports du roi
N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme;
Il menace avec vous l'ambassadeur de Rome:
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez, Mitrane, et je suis satisfait.
O destin! à tes coups j'abandonne ma vie;
Mais sauve, s'il se peut, mon frère et Zénobie.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Hidaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis?
Quoi! ce fils autrefois si soumis, si fidèle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle!
Quoi! contre les Romains ce fils tout mon espoir
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir!
Perfide! c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton père et l'Ibérie!
Traverser à la fois et ma gloire et mes feux...
Pour de moindres forfaits ton frère malheureux...
Mais en vain tu séduis un prince téméraire,
Rome; de mes desseins ne crois pas me distraire :
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler;
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi;
Dès qu'il faut me venger, tout est Romain pour moi.
Mais que dit Hiéron? t'es-tu bien fait entendre?
Sait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre.
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets?

HIDASPE.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible,
Soit qu'il veuille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, seigneur, pour le séduire.

PHARASMANE.

Eh bien! c'est donc en vain qu'on me parle de paix;

Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusque chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains! Je ne sais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur ambassadeur;
Son aspect a jeté le trouble dans mon âme:
Ah! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux...
Le traître! C'en est trop; qu'il paraisse à mes yeux.
Mais je le vois; il faut...

SCÈNE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Fils ingrat et perfide,
Que dis-je? au fond du cœur peut-être parricide,
Esclave de Néron, et quel est ton dessein?
(à Hidaspe.)
Qu'on m'amène en ces lieux l'ambassadeur romain.

SCÈNE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES

PHARASMANE, à Arsame.

Traître, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusque dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle, ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands dieux! qui connaissez ma haine et mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux, dont en vain l'on m'accable,

Ne rendront pas, seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas, si je l'ai mérité :
Mais ne vous flattez point que, tremblant pour ma vie,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr
En faveur d'un rival pourrait-il s'attendrir?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime,
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné,
Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourrait me défendre,
Vous, qui m'avez toujours condamné sans m'entendre?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh! que me diras-tu?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu :
Que ce fils si suspect, pour trahir sa patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien?
Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
Voir leur ambassadeur est-ce m'être fidèle?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû seul le guider;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Éclaircis-moi ce point, je suis prêt à t'entendre;
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler;
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCÈNE IV.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

HIDASPE.

L'ambassadeur de Rome et celui d'Arménie...

PHARASMANE.

Eh bien!

HIDASPE.

De ce palais enlèvent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Ah, traître! en est-ce assez?
Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés;
Allez; dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.
(à Arsame.)
Lâche, à cet attentat n'espère pas survivre.

HIDASPE.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices!
(Il veut sortir.)

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dussé-je périr.
Eh bien! écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre.
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette cour;
De vos propres regrets sa mort serait suivie :
Ce ravisseur enfin est l'époux d'Isménie...
C'est...

PHARASMANE.

Achève, imposteur; par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours?

ARSAME.

Ah! permettez du moins, seigneur, que je vous suive;
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, et ne réplique pas.
(à une partie de sa garde.)
Mitrane, qu'on l'arrête : et vous, suivez mes pas.

SCÈNE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

Dieux, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature et l'amour?
Mais je devais parler; le nom de fils peut-être...
Hélas! que m'eût servi de le faire connaître?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je? malheureux! que me sert de me plaindre?
Dans l'état où je suis, eh! qu'ai-je encore à craindre?
Mourons; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon père inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers moments à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre :
Mais si tu connaissais le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrais le sauver.
Suis-moi; que ta pitié m'aide à le conserver.
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable?
Pour toute grâce enfin, je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du roi.

MITRANE.

Je ne le nierai point, votre vertu m'est chère;
Mais je dois obéir, seigneur, à votre père.
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien! puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir...
Mais, hélas! c'en est fait, et je le vois paraître.
Justes dieux! de quel sang nous avez-vous fait naître!

SCÈNE VI.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

ARSAME.

(à part.) (au roi.)
Ah! mon frère n'est plus. Seigneur, qu'avez-vous fait?

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.
Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendait encor plus intrépide.
Un long rempart des miens, expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçait les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie :
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avait déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi! seigneur, il est mort? Après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(à part.)
Dieux, ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père?
Mitrane, soutiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chère?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère?
Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens, malgré moi, partager sa douleur?

Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflamme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accents?
D'où vient que je frissonne? et quel est donc mon crime?
Me serais-je mépris au choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les dieux?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avait outragé,
Mon faible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme et m'inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi :
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout à coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versais le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme;
Écoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas! ces regrets impuissants?
Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père!

PHARASMANE.

Ah! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits?

SCÈNE VII.

PHARASMANE; RHADAMISTHE, porté par des soldats; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE, apercevant Rhadamisthe.

Mais, pour le redoubler dans mon âme éperdue,
Dieux puissants, quel objet offrez-vous à ma vue?
(à Rhadamisthe.)
Malheureux, quel dessein te ramène en ces lieux?

Que cherches-tu?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit!

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits :
Puissent les justes dieux en être satisfaits!
Je ne méritais pas de jouir de la vie.
(à Zénobie.)
Sèche tes pleurs; adieu, ma chère Zénobie;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands dieux! qu'ai-je entendu?
Mithridate! ah! quel sang ai-je donc répandu?
Malheureux que je suis! puis-je le méconnaître?
Au trouble que je sens, quel autre pourrait-ce être?
Mais, hélas! si c'est lui, quel crime ai-je commis!
Nature! ah! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avait de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étais connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher? Ah! père déplorable!

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immolait un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître;
Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père!
Votre cœur s'attendrit; je vois couler vos pleurs.
(à Arsame.)
Mon frère, approchez-vous, embrassez-moi : je meurs.

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeais-tu la mort de Mithridate?
(Elle sort.)

PHARASMANE.

O mon fils! ô Romains! êtes-vous satisfaits?
(à Arsame.)
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie :
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux;
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre :
Fuyez; n'exposez plus un père à le répandre.

FIN DE RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

NOTICE SUR LE FRANC DE POMPIGNAN.

J.-J. le Franc, marquis de Pompignan, issu d'une famille noble de la magistrature de Montauban, naquit en cette ville en 1709. Destiné lui-même à suivre la carrière de ses pères, il fit d'excellentes études. Il n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il fit représenter sa *Didon*, qui eut un grand succès et fut traduite à l'étranger. Blessé des procédés des comédiens à son égard, il ne voulut point laisser jouer une autre tragédie, intitulée *Zoraïde*, pièce dans laquelle il faisait contraster les mœurs des Américains avec celles de notre Europe. Il fut nommé premier président à la cour des aides de Montauban, et remplit, comme magistrat, avec honneur et distinction ces fonctions importantes. Comme agriculteur, il rendit de grands services à son pays. Comme littérateur, il joignit au talent de poëte une vaste instruction; il savait l'anglais, l'italien, l'allemand, l'espagnol et même l'hébreu, le grec, et quelques langues orientales. Quand on lui demandait comment il pouvait résister à un genre de vie aussi laborieux : « Je me délasse, disait-il, en variant mes lectures, mes études et mon travail. »

Il composa un grand nombre d'odes, soit originales, soit traduites des anciens; des traductions ou imitations de psaumes; une traduction en vers de Pindare, de plusieurs odes d'Horace, des poëtes gnomiques grecs; des épîtres; des poésies fugitives; une traduction en vers des Géorgiques de Virgile, qui peut se lire à côté même de celle de Delille, la traduction du 6e livre de l'Énéide; une des Géorgiques d'Hésiode, enfin de beaucoup d'autres poésies, ou mémoires littéraires. Il donna aussi des traductions en prose de Lucien; enfin, six opéras ou ballets héroïques. Dans son discours de réception à l'Académie française, il se permit une sortie contre les philosophes; ce qui lui attira les sarcasmes de Voltaire, auquel en débutant dans la carrière il avait fait de grands compliments, et dont il avait reçu des réponses très-flatteuses.

Une de ses odes, celle sur la mort de J. B. Rousseau, est un de nos chefs-d'œuvre. Dans les autres on regrette de n'y trouver que rarement de l'enthousiasme. En général, le Franc pense beaucoup, pense juste, mais colorie faiblement. Il disait, au sujet de ses poésies sacrées ou pieusement morales: « Il vaut mieux risquer d'ennuyer son prochain que de lui gâter le cœur et l'esprit. »

Les poésies sacrées de Pompignan ne manquent point de mérite, bien qu'elles soient plus connues par ces vers de Voltaire:

> Tenez, prenez mes cantiques sacrés :
> Sacrés ils sont; car personne n'y touche.

Trait de satire qui, « lancé par une main ennemie, dit la Harpe, n'est ni le jugement de la raison · ni la condamnation du talent. »

Dans sa tragédie de *Didon*, il s'est presque toujours inspiré de Virgile, dont il reproduit souvent avec bonheur les plus beaux passages. Quant à la conduite de la pièce, la *Bérénice* de Racine, et surtout la *Didon* de Métastase, lui ont été fort utiles.

Homme d'honneur, on voit toujours dans ses ouvrages l'accord intime de ses écrits avec ses pensées, et de la morale de ses ouvrages avec la conduite de sa vie entière.

Il se retira jeune encore dans son château, dont il avait fait une sorte de musée, et où il avait rassemblé une superbe bibliothèque. Cet homme, doué de toutes les vertus solides, et aussi bienfaisant qu'aimable, y mourut en 1784, âgé de soixante-quinze ans.

DIDON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1734.

ACTEURS.

DIDON, reine de Carthage.
ÉNÉE, chef des Troyens.
IARBE, roi de Numidie.
ÉLISE.
MADHERBAL, ministre et général des Carthaginois.
ACHATE, capitaine troyen.
ZAMA, officier d'Iarbe.
BARCÉ, femme de la suite de la reine.
GARDES.

La scène est à Carthage, dans le palais de la reine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrâce.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami!

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, seigneur, et j'ai frémi.
Iarbe sur ces bords! Iarbe dans Carthage!
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer;
Vous, héros de l'Afrique et fils de Jupiter!
Quel important besoin, ou quel malheur extrême
Vous fait quitter ici l'éclat du diadème?
Et pourquoi...

IARBE, l'interrompant.

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.

J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime;
Et, contraignant encor mon dépit légitime,
Je viens, sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice...
Que sais-je?... n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même, et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux!.. Qu'ai-je entendu? Quoi! vous aimez la reine?
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amène?
Vous, seigneur?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différents.
Jadis par mon aïeul exclu de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon.
A toi seul en ces lieux je me fis reconnaître,
Je te vis détester les crimes de ton maître:
Je crus que je pouvais me livrer à ta foi.
L'épouvante régnait dans le palais du roi;
On y pleurait encor le trépas de Sichée;
A son époux Didon pour jamais arrachée
Coulait dans les ennuis ses jours infortunés...
Je la vis: ses beaux yeux, aux larmes condamnés,
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes;
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes:
Contre Pygmalion je voulais la servir.
A ta reine, en secret, j'allais me découvrir:
Rien ne m'arrêtait plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon âme séduite.
Quelle fut ma tristesse, ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violents
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlants.
Après quatre ans entiers, l'auteur de mes misères
Me rendit par la mort le sceptre de mes pères.

Je passai de l'exil sur le trône des rois :
Je crus que ma raison reprendrait tous ses droits,
Que de mes mouvements la gloire enfin maîtresse
Saurait bien triompher d'un reste de faiblesse,
Et que les soins cuisants d'un malheureux amour
Respecteraient le trône et fuiraient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur, au fond de leurs provinces,
Que d'un peuple étranger, arrivé dans nos ports,
Les murs, de jour en jour, s'élèvent sur ces bords.
J'apprends que, de son frère évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Libye...
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force, et croît à tout moment.
Dans ce nouveau transport, je me flatte, j'espère
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangère
Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi, le plus puissant de l'empire africain.
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance...
Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglants affronts.
Je veux (tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne)
Tenter moi-même encor cette superbe reine :
Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas; la haine peut les suivre :
Dans ce doute mortel je ne saurais plus vivre!
Des refus de Didon j'ai trop longtemps gémi :
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi!

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique :
Il menace, il gémit; des pleurs mouillent ses yeux!
(à part.)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux!
Que dans le cœur des rois vous mettez de faiblesse!
(à Iarbe.)
Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatterait l'erreur où je vous voi.
Seigneur, fuyez la reine.

IARBE.

Achève; explique-toi.
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes :
Achève, Madherbal; dis-moi tout, si tu m'aimes!

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ce lieu ce qu'autrefois j'y fus,
Vous ne formeriez point de désirs superflus!
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,
J'ai quitté, pour Didon, l'heureuse Phénicie.
Instruit que, sans relâche, en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venait, aux bords où le destin l'exile,
Contre un frère cruel mendier un asile,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés.
La reine dans ses murs, à peine encor tracés,
Reçut avec transport un serviteur fidèle,
Et de sa confiance elle honora mon zèle.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asile aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour :
Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable :
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls par leur présence accrus.
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir, en secret, Énée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine... Ah! c'est trop m'outrager!
Je venais la fléchir; il faut donc me venger!
Les Tyriens eux-même, indignés contre Énée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée.
Toi-même, verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant?
Ta chute des Troyens serait bientôt l'ouvrage,
Madherbal. C'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, seigneur, moi rebelle!... Ah! j'en frémis d'horreur!
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur.

Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos désirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire...
Mais si de Madherbal le zèle parle en vain,
Si l'étranger l'emporte et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidèle,
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir...
On ouvre... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, suite de Didon, dans le fond; IARBE, MADHERBAL.

IARBE, à Didon.

Reine, j'apporte ici les veux d'un souverain :
Iarbe, par ma voix, vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre son cœur :
Pour un hymen si beau tout parle, tout vous presse.
De nos vastes États souveraine maîtresse,
En impuissants efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frère éclater le courroux :
Qu'il redoute lui-même une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot, et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblants
Respecteront vos murs encore chancelants :
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il désire;
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frère qui m'opprime,

Je ne m'attendais pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux.
Je dis plus : j'avouerai que cette préférence
Exigeait de mon cœur plus de reconnaissance;
Mais tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangère?
Faut-il que mes refus excitent sa colère?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espère, ou que j'ose prétendre.
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;
C'en est assez pour moi. Mais je ne règne pas
Pour donner lâchement un maître à mes États.

IARBE.

Vos États?.. Mais enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez.
Ce rivage et ce port, compris dans la Libye,
Ont obéi longtemps aux rois de Gétulie :
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre.
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre!
Ministre audacieux, sachez que votre roi
Sans doute est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique.
Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique?
Eh! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant quelle haine ou quelle méfiance
Armerait contre moi votre injuste vengeance?
De quoi vous plaignez-vous? et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes?
Que dis-je? ce rivage où les vents et les eaux,
D'accord avec les dieux, ont poussé mes vaisseaux;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes

Que sans nous la moisson n'aurait jamais couvertes;
Des sables, des torrents et des monts escarpés,
Voilà donc ces pays, ces États usurpés?...
Mais devrais-je à vos yeux, rabaissant ma couronne,
Justifier le rang que le destin me donne?
Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois.
Je règne; il n'est plus temps d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.
Ainsi d'un roi vainqueur vous bravez la puissance?
Déjà prête à partir la foudre est dans ses mains,
Madame. Toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connais bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu; votre injuste réponse
Ne permet plus...

DIDON, l'interrompant.

J'entends, et vois ce qu'on m'annonce.
Je sais combien les rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen trop souvent rejetés;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre :
Iarbe, je le vois, est tout près d'éclater!
Je l'attends, sans me plaindre et sans le redouter.

IARBE.

Ah! je ne sais que trop les raisons... Mais, madame,
Je devrais respecter les secrets de votre âme :
J'en ai trop dit peut-être. Excusez un sujet
Qu'entraîne pour son prince un amour indiscret.
Je vous laisse. A vos yeux mon zèle a dû paraître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, MADHERBAL, suite.

DIDON, à part.

Il faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang?...
Affreux destin des rois!... Mais la gloire l'ordonne...

(à Madherbal.)

Vous, ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'État.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du peuple et du soldat :
S'ils craignent, c'est pour vous bien moins que pour eux-même.
Soumis, avec respect, à vos ordres suprêmes...

DIDON, l'interrompant.

Qu'ils m'aiment seulement; c'est là tout mon espoir!
Malheur aux souverains obéis par devoir!
Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle,
Si dans le fond des cœurs la haine éteint le zèle!..
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau :
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, madame...
Mais puisque vous voulez pénétrer dans leur âme,
Lire leurs sentiments et connaître leurs vœux,
J'obéis à ma reine et vais parler pour eux.
Ils pensaient que le nœud d'une auguste alliance
Pouvait seul affermir votre faible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins!...
Contre les noirs projets de votre injuste frère
Pensez-vous que les flots vous servent de barrière?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer.
Ici les Africains, peuple indomptable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'hymen implorez du secours :
Votre gloire en dépend, encor plus que la nôtre.
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre;
Daignez au rang suprême associer un roi!

DIDON.

J'estime vos conseils autant que je le doi :

Je les ai prévenus... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul, sans doute, est digne de vous plaire :
Les plus grands rois du monde en seraient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés;
L'étendard de la guerre et le son des trompettes
Vous avertit assez des périls où vous êtes.
Du moins que votre époux ait plus que des aïeux;
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux :
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces.
Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes;
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux :
C'est régner sur les rois que de choisir entre eux;
Mais choisissez, madame, et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain?
Iarbe...

DIDON, l'interrompant.

C'est assez; et je rends grâce au zèle
D'un ami, d'un ministre et d'un guerrier fidèle.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.

(Madherbal sort.)

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, à part.

Hélas! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon âme!
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé :
Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé!...

(à Élise et à Barcé.)

O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours!

ÉLISE.

Eh! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?

Sujette dans l'Asie et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas :
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs!

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causerait vos malheurs,
Vous que, depuis la mort de votre époux Sichée,
Tant de superbes rois ont en vain recherchée?
Échappé du courroux de Neptune et de Mars,
Un étranger paraît; il charme vos regards :
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie!

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon âme est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour.
Je reconnais sa mère à mon funeste amour!
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite
Votre reine, elle-même, ait hâté sa défaite :
J'ai combattu longtemps, et, dans ces premiers jours,
La mort même et l'enfer venaient à mon secours.
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyais livrée;
Mais ces tristes objets sont enfin disparus.
Énée est dans mon cœur; les remords n'y sont plus!...
Hélas! avec quel art il a su me surprendre!
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre,
J'écoutais le récit de ces fameux revers
Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon âme,
Je prenais pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle était mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux!...
(à part.)
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême!..
(à Élise.)
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime...
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Énée, et je cours l'arrêter.
Tantôt, sous ces remparts que la Grèce environne,
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le suis, et, des Grecs défiant le courroux,

Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups.
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troie ensanglantée :
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement.
A travers mille feux je cherche mon amant ;
Je tremble que du ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie.
Mes vœux des immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également sa mort ou sa victoire ;
Je crains que, des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir...
(à part.)
Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes ;
Mais pardonne à l'amour qui cause mes alarmes !
De ta chute aujourd'hui je rends grâces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux !

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte ;
Mais puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frère qui vous hait, et d'un rival jaloux...
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage !
Puisse leur alliance...

DIDON, l'interrompant.

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne peut plus différer.
Quoi ! du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime ;
Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts?
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême :
Trop de tourments divers suivent le diadème ;
Et le destin des rois est assez rigoureux,
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux !

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

Tandis que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentiments de mon cœur agité.
En vain à mes désirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre :
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour.
Les jeux et les plaisirs règnent dans cette cour,
Cependant son éclat m'importune et me gêne :
Je jouis à regret des bienfaits de la reine;
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble, et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asile, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnais point Énée à ce langage :
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage.
Non, ce n'est point l'amour, c'est la guerre, seigneur,
Qui seule d'un héros doit payer la valeur.
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête...
Eh! quoi, vous balancez! Quel charme vous arrête?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux,
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphants
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,

J'ai conduit, j'ai traîné, de rivage en rivage,
Le reste des Troyens échappé du carnage :
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avaient promis les ministres des dieux ;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentaient à nos yeux le prêtre et les oracles !
Ici l'onde en fureur nous éloignait du bord ;
Là, par un vent plus doux conduit jusques au port,
J'ai vu des nations, ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer leurs contrées.
Plus loin, quand mes soldats, accablés de travaux,
Commençaient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivaient sans alarme, et traçaient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,
Je vis les dieux, armés de foudres et d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre :
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.
Ainsi dans l'univers, proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Énée et les Troyens trouvent partout la Grèce !
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.
Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asile et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats,
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnaissent ma voix, et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas, en de sauvages lieux,
Importuner encor les oracles des dieux ?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice ;
Le malheur, votre exemple, en ont fait des héros.
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos désirs et vos pas :
Un soin plus séduisant...

ÉNÉE, l'interrompant.

Je ne m'en défends pas;
Je brûle pour Didon. Sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime :
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appelait à sa cour.
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne;
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne.
Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens,
Les Grecs, de toutes parts, accablent les Troyens.
L'un à l'autre connus par d'affreuses misères,
Le destin nous rassemble aux terres étrangères.
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?
Que dis-je? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auraient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnaient nos pas,
Et déjà contre nous ils murmuraient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon âme incertaine :
Ses regards, ses discours, garants de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté;
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône
Sur le front d'une reine embellit la couronne;
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspirait déjà le respect et l'amour.
Avec quelle douceur, écoutant ma prière,
Dans le noble appareil d'une pompe guerrière,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux!
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse.
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse :
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits,
Quand ma reconnaissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême :
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;

Et le vôtre, seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger, quand il devrait le fuir.
Déjà, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure :
Il croit que chaque instant retarde ses destins,
Si la gloire une fois...

ÉNÉE, l'interrompant.

Eh! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine...
Je la vois... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour!

(Achate sort.)

SCENE II.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

DIDON, à Énée.

Seigneur, il était temps que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devait aux yeux de tous vous engager à moi :
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire.
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir à jamais votre sort et le mien;
Un intérêt commun aujourd'hui nous engage :
Je termine vos maux : vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs, en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon âme!
Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma flamme!

(à part.)

Quoi! je serais à vous?... Espoir trop enchanteur!
Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur?

(à Didon.)
Mais ma crainte, peut-être, en secret vous offense.
Pardonnez; le malheur nourrit la défiance...
Ah! si je disposais des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensaient comme leur roi...

DIDON, l'interrompant.

Que dites-vous, seigneur? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, l'interrompant.

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zèle;
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler.
Ma princesse... (Il hésite.)

DIDON.

Achevez : vous me faites trembler!

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste
D'un peuple si longtemps à ses vainqueurs funeste :
Cependant, accablé du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce peuple infortuné
A soumettre les rois croit être destiné.
Les Troyens, sur mes pas, veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres :
L'Ausonie est ce lieu si cher à leurs désirs;
Leurs chefs osent déjà condamner mes soupirs.
Je tremble que du ciel les sacrés interprètes
Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrètes,
Et qu'un zèle indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire;
Il soumet aisément le crédule vulgaire.
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat, entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Cède, sans la connaître, à la religion,
Et se fait un devoir de la rébellion...
Ah! si le même jour où mon âme contente
Se promet un bonheur qui passait mon attente;
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez

(voyant Didon changer de visage.)
Une gloire barbare... Hélas! vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel? Quel funeste langage!...
Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Serait donc traversé par vos propres sujets?
Je voulais les combler et de biens et de gloire :
Ils veulent donc ma mort?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, madame, et vous triompherez.
Mon cœur, qui s'attendrit, souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre âme est déjà possédée...
Je vous quitte : il est temps d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens.
Mais dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,
Ni les dieux offensés, ni le destin jaloux,
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, à Élise.

Élise, que deviens-je, et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon âme interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! ô ciel!... Non, non, je ne puis le penser :
Il m'aime; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse...
Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?...
(à part.)
Est-ce toi, peuple ingrat, est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez sans pitié mon âme infortunée?
Que dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant! Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat ..

DIDON, l'interrompant.

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat.
Hélas! après l'espoir dont je m'étais flattée,
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée?
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs, et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent!
Assez et trop longtemps leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance.
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance,
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non, il faut qu'avec lui mon âme s'éclaircisse...
J'y vole... Un seul instant redouble mon supplice!..

SCÈNE IV.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, à part.

Mais que nous veut Barcé?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paraître à vos yeux,
Madame; il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret important au bien de cet empire.

DIDON, à part.

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paraisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et peut-être mes pleurs... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,

Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!...
(à Élise.)
Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Élise, tu connais quel est le sort d'un roi :
Ce faste, dont l'éclat l'environne sans cesse,
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa faiblesse.
Sous la poupre et le dais nous bravons l'univers!...
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers....
(à Barcé.) (à Élise.)
Appelez ce Numide.... Et vous, qu'on se retire.
(Barcé sort d'un côté, et Élise d'un autre.)

SCÈNE V.

DIDON, seule.

Que vient-il m'annoncer? Que pourrai-je lui dire?

SCÈNE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? Votre hymen est enfin publié!
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage :
Un guerrier, qui jamais ne l'aurait espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins si votre cœur, sans désirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avait fui la contrainte!...
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux!...
Achevez sans rougir ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique, et couronnez Énée :
Il sera votre époux, il défendra vos droits;
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens...

DIDON, l'interrompant.

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez cependant rejoindre votre maître :
C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix;

J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, madame, il choisit; et vous verrez sans doute
Éclater des fureurs que pour vous je redoute.
Vous épousez Énée! et votre bouche, ô ciel!
Me fait avec plaisir un aveu si cruel!...
(à part.)
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne!

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

A ma témérité reconnaissez un roi!

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe...

IARBE, l'interrompant.

Oui, cruelle, c'est moi!
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire
Conduit dans les climats où règne votre frère,
Je vous vis : vos malheurs firent taire mes feux...
Un autre parlerait des tourments rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne saurait sans vous être jamais heureuse :
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé.
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que, pour surprendre un cœur, l'amour met en usage.
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,
Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse et que suit le parjure.
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats :
Dites un mot, madame, et je vole aux combats.
Je dompterai, s'il faut, l'Afrique et votre frère;
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux...

Mais quoi ! je connais trop cette vertu sévère
Dont votre auguste front porte le caractère :
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maître de tant d'États, doit l'être de son âme.
Voudrait-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs ?
Non, ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs :
Montrez-vous fils du dieu que l'Olympe révère.
J'admire vos exploits ; votre amitié m'est chère :
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,
Ou si de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvements du feu qui vous anime
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,
Hâtez-vous ; signalez votre jaloux transport :
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,
Peut succomber enfin sous une injuste guerre ;
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix !

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

IARBE seul,

Dieux ! quel trouble est le mien ! Le feu qui me dévore,
Malgré ses fiers dédains, peut-il durer encore ?

SCÈNE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

Où courez-vous, Zama ?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous :
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous.
Un bruit sourd et confus...

IARBE, l'interrompant.

Il n'est plus temps de feindre :
Iarbe est découvert ; mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorsqu'on s'attend à voir, de toutes parts,
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine...

IARBE, à part.

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?
La rage et le dépit me font verser des pleurs!
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?...
Et toi, qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi, qui devrais venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non, tu combats en vain l'amour qui me possède;
Une prompte vengeance en est le seul remède.
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu;
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne:
Un excès de faiblesse est indigne du trône.
Je sais qu'un souverain, un guerrier tel que moi,
N'est point fait pour céder à la commune loi;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il règne avec courage;
Et qu'un grand cœur, enfin, devrait toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, et de mes feux je dois rougir peut-être;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître...
Que sais-je! la fureur ne peut-elle, à son tour,
Dans un cœur outragé succéder à l'amour?
Ou, si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance

Adoucira les soins qui troublent mon repos;
Et c'est toujours un bien que de venger ses maux!

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus que votre cœur lui-même,
Seigneur, paraît gémir de sa faiblesse extrême.
Ah! si votre âme en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur :
Ils arment vos sujets. Non, je ne puis, seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter, ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front?
Songez..

IARBE, l'interrompant.

J'aime la reine; un autre me l'enlève!
Ah! s'il faut, malgré moi, que leur hymen s'achève,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément,
Ils insultent ensemble à mon égarement!...
(à part.)
A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse!
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venait avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes faibles États.
J'ai voulu contre tous défendre ton empire,
Et tu veux me forcer, ingrate, à le détruire!

MADHERBAL.

Eh bien! suivez, seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant;
Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime
En amant furieux plus qu'en roi magnanime.
C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois, sans en frémir, son danger et le mien :
Avec la même ardeur, avec le même zèle
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle;
Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh! que m'importe à moi ce frivole murmure,

Pourvu que ma vengeance efface mon injure?
Non, non, d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers?
Eh! crois-tu que le dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangère,
Au sang de Jupiter, indignement préfère
Un transfuge échappé des bords du Simoïs;
Qui n'a su ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici, du fond de la Phrygie,
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie?
J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour:
Ces superbes remparts, témoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que la flamme à la main,
Jusque dans ce palais me frayer un chemin.
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Éthiopie;
Dans ses déserts brûlants j'armerai la Nubie;
Des peuples inconnus suivront mes étendards:
Un déluge de feu couvrira vos remparts;
Et, si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre!

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADHERBAL, seul.

Juste ciel qui m'entends, écarte ces horreurs!....
(apercevant entrer Élise.)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs?

SCÈNE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes.

Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçants;
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports la reine a dû s'attendre :
Je courais, sur vos pas, la chercher en ces lieux...
(voyant paraître Didon.)
Je la vois... La douleur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, MADHERBAL.

DIDON, à Élise.

Ah! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers phrygiens l'élite est assemblée;
Leurs prêtres ont déjà fait dresser des autels :
Ils entraînent Énée aux pieds des immortels...
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres!

ÉLISE.

Eh quoi! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si, par leurs soins, les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce :
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi...
Et ce moment, peut-être, est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes :
Vous devez votre esprit, madame, à d'autres soins.
L'amour a ses moments, l'État a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage :
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,
Vos sujets glorieux étendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis

D'un éclat si flatteur devait remplir votre âme,
Ou du moins quelque temps balancer votre flamme.
Avant que votre cœur, pour la dernière fois,
Aux yeux même d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire, en ministre fidèle,
Tout ce que m'inspirait votre gloire et mon zèle;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur.
Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son âme est engagée;
Résister trop longtemps, ce serait le trahir:
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi, ne pensons plus qu'à la prompte défense
Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront, par mes soins, nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée.
Tout peuple est redoutable, et tout soldat heureux,
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, à Didon.

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie,
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour!
Je ne le cache point: instruit de cette injure,
Autour de ce palais votre peuple murmure;
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément;
Et, si l'on en croyait les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage..

DIDON, l'interrompant.

Le retenir ici! Qu'ose-t-on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples:
La cour de plus d'un prince en offre des exemples;
Mais un traître jamais ne doit être imité.

Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi, dans mon palais, j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains?...
(à Madherbal.)
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez; et que ma garde assure sa retraite:
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochait la moindre lâcheté.

(Madherbal sort.)

SCÈNE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes:
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...
(à part.)
Qu'il tarde à revenir!... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, voyant paraître Énée.

Il vient.

DIDON, à part.

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens à mon trouble.

SCÈNE VI.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE.

ÉNÉE à part, au fond du théâtre, en apercevant Didon, et en voulant s'éloigner.

Dieux! je ne croyais pas la rencontrer ici.

DIDON, à part.

Approchons... Mon destin va donc être éclairci!...
(à Énée, en le retenant.)
Vous me fuyez, seigneur?

ÉNÉE.

Malheureuse princesse!
Je ne méritais pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir...
Mais que dois-je penser? Je vous entends gémir;
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah! de trop de soupçons mon âme est dévorée...
Seigneur...

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné:
Vous voyez des mortels le plus infortuné;
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre.
Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre:
Il s'explique, madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous, ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré longtemps dans le sein de la nue:
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé:
« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine;
« Il ne t'est pas permis de disposer de toi.
« Fuis des murs de Carthage; abandonne la reine:
« Le destin pour une autre a réservé ta foi. »
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon âme se noie!
J'ai voulu vainement combattre leurs projets:
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers soumis aux héros de ma race;
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili;
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,
De vos propres sujets le mépris et la haine.
Que vous dirai-je enfin? Accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...

(Il hésite à poursuivre.)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon âme!

Tout parlait contre vous, tout condamnait ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres et mon fils...

DIDON, l'interrompant.

N'achevez pas, cruel! Vous avez tout promis!...
Où suis-je? n'est-ce point un songe qui m'abuse?
Est-ce vous que j'entends?... Interdite, confuse,
Je sens ma faible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai? ce jour va donc nous séparer?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes;
Et, d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!...
M'oublier!... Ah, cruel! de quelle affreuse idée
Mon âme en vous perdant se verra possédée!
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous :
Je romps la foi jurée à mon premier époux;
Des rois les plus puissants je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage :
Je le fais avec joie; et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudrait aller encor plus loin.
Hélas! de notre hymen la pompe est ordonnée :
Je volais dans vos bras, cher et barbare Énée!...
Mais que dis-je? ton sort ne dépend plus de toi :
Je t'ai livré mon cœur, tu m'as donné ta foi.
Les serments font l'hymen, et je suis ton épouse;
Oui, je la suis, Énée!

ÉNÉE, à part.

O fortune jalouse!
Pouvais-tu m'accabler par de plus rudes coups?...
(à Didon.)
Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous!
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage :
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage;
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller, de mers en mers, chercher d'autres États.
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême,
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissait pour moi votre seule pitié;
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse.
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse :

Climats trop fortunés, où l'on vit sous vos loix !
Hélas ! si de mon sort j'avais ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrais de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvait réparer tous les maux qu'ils m'ont faits !..
Adieu ! vivez heureuse, et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal si souvent démenti ?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend, n'arrêtent votre fuite !
Vous rompez sans gémir les liens les plus doux !...
Mais pour votre départ quel temps choisissez-vous ?
Nul vaisseau n'ose encor reparaître sur l'onde :
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde !...
Ah ! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisterait encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie ?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie ;
Et, puisqu'il faut enfin vous perdre pour toujours,
Que je vous perde, au moins, sans craindre pour vos jours !

ÉNÉE.

A vos désirs, aux miens, le ciel est inflexible :
Hélas ! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible ;
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport :
Effrayés par l'oracle, et pleins d'un nouveau zèle,
Ils volent, dès ce jour, où le ciel les appelle.
Moi-même vainement je voudrais arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter.
(Voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.)
Je les verrais bientôt... Mais quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage ?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux !

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux !
Au milieu des rochers tu reçus la naissance,
Un monstre des forêts éleva ton enfance ;

Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.
Dis-moi, qui t'appelait aux bords de la Libye?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné partout d'ennemis et d'obstacles,
Serais encor sans moi le jouet des oracles?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur?...
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante:
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante!
Tranquilles dans les cieux, contents de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une faible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême!
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même!...
Mais tu ne connais point leur austère équité:
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

ÉNÉE.

Hélas! que vos transports ajoutent à ma peine!
Moi-même je succombe; et mon âme incertaine
Ne saurait soutenir l'état où je vous vois...
Didon!...

DIDON, l'interrompant.

Adieu, cruel, pour la dernière fois:
Va, cours, vole au milieu des vents et des orages;
Préfère à mon palais les lieux les plus sauvages;
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats.
Hélas! mon cœur charmé t'offrait dans ces asiles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles!
Cependant tes refus ne peuvent me guérir;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux les redoublent encore...
Je devrais te haïr, ingrat! et je t'adore.
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords;
Mais ne crois pas du moins me quitter sans remords.

Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare;
Et, du haut de ces murs témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas!

(Elle veut s'éloigner.)

ÉNÉE, voulant la retenir.

Ah! madame, arrêtez...

DIDON, l'interrompant.

Ah! laisse-moi, perfide!

ÉNÉE.

Où courez-vous? Souffrez que la raison vous guide!

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié, ni secours.
Tu veux m'abandonner : que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux, vous serez obéie...

(Didon sort avec Élise.)

SCÈNE VII.

ÉNÉE, seul.

Elle fuit!... Arrêtez!... Prenons soin de sa vie.

(Il fait quelques pas pour suivre Didon.)

SCÈNE VIII.

ACHATE, ÉNÉE.

ACHATE, arrêtant Énée.

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur roi :
Partons, le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi :
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ACHATE, seul.

Que vois-je? quel transport de son âme s'empare?...
Courons; sachons les soins dont il est combattu...
Dieux! faut-il que l'amour surmonte la vertu!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACHATE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE.

Où mon devoir m'entraîne :
Vous enlever mon prince, et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? Expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes :
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes.
Le ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfants de Sidon.
Obéissez aux dieux, et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée!
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protége épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,
Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi
Qui gémis sur ma reine, et qui plains votre roi.
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble.
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble;
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Énée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.

La gloire, la pitié, tout presse son départ :
S'il diffère d'un jour, il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise.
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeait de vous par vos pareils.
Favori de la reine, âme de ses conseils,
Et par elle sans doute instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa faiblesse.
L'absolu ministère est remis dans vos mains;
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains :
Et pouvais-je. .

MADHERBAL, l'interrompant.

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugements sinistres,
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des faiblesses du prince et des maux de l'État.
Emplois trop enviés que la foudre environne!...
Heureux qui voit de loin l'éclat de la couronne!
Heureux qui pour son roi plein de zèle et d'amour
Le sert dans les combats, et jamais à la cour!
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine :
Je venais de mes soins rendre compte à la reine;
Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais.
Cependant nos soldats, nos citoyens sont prêts :
Daigne les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourrait notre zèle?
La porte s'ouvre. On vient. C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir, et n'attends que la mort.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

ÉNÉE, ÉLISE, ACHATE.

ÉNÉE, à Élise.

Élise, que la reine étouffe ses alarmes :
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre;

D'un hymen désiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

(Élise sort.)

SCÈNE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE, à part.
(à Énée.)

Dieux ! le permettrez-vous ?... Seigneur, votre présence
Me rend tout à la fois la vie et l'espérance !
Vos vaisseaux réparés couvrent déjà les mers,
Les cris des matelots font retentir les airs ;
Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde :
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef, en secret, accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur.

ACHATE.

Que dites-vous ? L'amour !... Ah ! je ne puis vous croire :
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire !
Elle parle, elle ordonne ; il lui faut obéir :
Ce n'est pas vous, seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches :
Ton maître en ce moment redoutait tes approches...
Mais que veux-tu ? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop faible il brave tes efforts !
Cependant tu le sais, et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous allait séparer ;
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paraître barbare autant qu'elle est sensible.
Je contenais mes feux prêts à se soulever ;
Le dessein était pris... Je n'ai pu l'achever ;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même !...
Je courais vers Didon, quand tes empressements
Commençaient d'attester la foi de mes serments.
Que m'importait alors une vaine promesse ?

Je tremblais pour les jours de ma chère princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettait la reine, et n'accusait que moi.
Je ne puis sans frémir en retracer l'image :
Son âme de ses sens avait perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort semblaient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnaient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes;
Et jusque dans ses yeux mourants, noyés de pleurs,
Je lisais son amour, mon crime, et ses malheurs!...
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence :
Je n'en saurais rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant aurait subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la prière,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entière;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir, et les dieux!

ACHATE.

Qu'entends-je? Est-il bien vrai? Quelle faiblesse extrême!
Quoi! l'amour... Non, seigneur, vous n'êtes plus vous-même..
Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers!

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrais-tu que mon âme timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seraient examinés,
Si chacun des mortels connaissait par lui-même
Le pénible embarras qui suit le diadème;
Ce combat éternel de nos propres désirs,
Et le joug de la gloire, et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentiments, unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire.
Dans l'esprit du vulgaire, un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux.
Témoin de nos revers sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;

Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs.
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre âme aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle sans retour languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,
Je possède son cœur, je partage son trône:
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidèle adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus?
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels.
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels!
« Recueillez les débris de ma triste patrie,
« Et ses dieux protecteurs qu'Ilion vous confie.
« Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
« Comme un gage éternel du respect des humains:
« Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée.
« Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée.
« Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur! »
Ainsi parlait Hector; ainsi parlait l'honneur.
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre âme...
Aimez donc; devenez l'esclave d'une femme...
Mais il vous reste un fils; ce fils n'est plus à vous;
Il appartient aux dieux; de sa grandeur jaloux,
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent:
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui, dans les combats,
De ce fils jeune encor deviez guider les pas.
Ses neveux fonderont une cité guerrière
Qui changera le sort de la nature entière,

Qui lancera la foudre ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déjà dans ses décrets le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin ;
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérants du monde !

ÉNÉE.

Arrête ! c'en est trop !... Mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés...
Quel feu pur et divin, quel éclat de lumière
Embrase en ce moment mon âme tout entière ?...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours dont la force me touche,
Je reconnais les dieux, qui parlent par ta bouche !...
Eh bien ! obéissons... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmants qui m'allaient engager.

(à part.)

Viens ; je te suis... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu que mon âme tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante !
Ne l'abandonnez pas ; daignez la consoler !
C'est à vous seuls, grands dieux, que j'ai pu l'immoler...

(à Achate.)

Allons.

ACHATE, à part, apercevant Didon.

Ah ! c'est la reine !... O funeste présage !

ÉNÉE, à part.

O dieux !... Et vous voulez que je quitte Carthage !..

(On entend le bruit d'une foule prochaine.)

Mais quels cris, quel tumulte !...

SCÈNE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, à ses gardes, qui sont en dehors.

Ouvrez-leur mon palais...
A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi ! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée ?

DIDON.

Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui ?

DIDON.

Par les Troyens.

ÉNÉE, à part.

Ah ! prince malheureux !...

(à Achate.)

Achate, c'en est trop : vous me répondrez d'eux.
Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.

(Achate sort.)

SCÈNE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

Non, non, je leur pardonne; oublions leur offense :
Ils suivaient un faux zèle, et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyaient obéir...
Hélas ! c'est la pitié qui seule vous arrête.
Vous couriez les rejoindre, et la flotte était prête.
(à part.)
O douleur ! ô faiblesse ! ô triste souvenir !...
De mon saisissement je ne puis revenir...
(à Énée.)
Ma force et ma raison m'avaient abandonnée :
Des portes de la mort vous m'avez ramenée...
Élise m'a parlé, seigneur... Si je l'en crois,
Mon âme sur la vôtre a repris tous ses droits...
Cher prince, contre vous mon cœur est sans défense.
Dans les illusions d'une vaine espérance

Vous pouvez, d'un seul mot, sans cesse m'égarer :
Mon sort est de vous croire, et de vous adorer !

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon âme éperdue !
J'obéissais aux dieux... Mais je vous ai revue ;
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis, malgré moi, sacrilége à vos pieds...
Mais quel sera le fruit d'un excès de faiblesse ?
Les Dieux triompheront, s'ils combattent sans cesse :
Maîtres de nos destins et de nos cœurs...

DIDON, l'interrompant.

J'entends,
Et ma funeste erreur a duré trop longtemps.
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître...
Mes yeux s'ouvrent, seigneur, et je dois vous connaître
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups ;
Mais pouvais-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur ?...
Didon, en vous aimant, sait se rendre justice :
Je ne méritais pas un si grand sacrifice.
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés :
Vos feux et vos serments par la gloire effacés...

ÉNÉE, l'interrompant.

Quoi ! toujours ma tendresse est-elle soupçonnée ?

DIDON.

Vous voulez me quitter... vous le voulez, Énée,
Je le sens, je le vois, et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus...
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez du moins les maux qu'il me prépare.
Iarbe... Hélas ! seigneur, combien je m'abusais !
Iarbe a su par moi que je vous épousais :
Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'hyménée,
En ont instruit Carthage, et l'Afrique indignée...
Étrangère en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours.
Et vous, à qui mon cœur sacrifiait sans peine
D'un amant redoutable et l'amour et la haine ;

Vous, que je préférais au fils de Jupiter,
Vous, dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre, et la honte, et les larmes!
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers!
Après cela, partez; mes ports vous sont ouverts.

SCÈNE VI.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE, MADHERBAL ;
Soldats carthaginois.

MADHERBAL, à Didon.

Les Africains, madame, avancent dans la plaine :
Ils ont même occupé la montagne prochaine.
Un nuage de sable, élevé jusqu'aux cieux,
Et le déclin du jour, les cachent à nos yeux;
Mais, s'il en faut juger et par leurs cris de guerre,
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe au sein de vos États,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE, à part.
(à Didon.)

Qu'entends-je!... Sur ces bords c'est moi qui les attire
Reine; c'est donc à moi de sauver votre empire.
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir.

DIDON.

Quoi! vous-même?... Ah! seigneur, que mon âme attendrie..

ÉNÉE, l'interrompant.

Eh! quel autre que moi doit exposer sa vie?
Je pardonne à des rois sur le trône affermis
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi, que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi, qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens!...
(à Madherbal.) (à Didon.)
Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chère princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons l'un et l'autre assurer votre État,
Vous aux pieds des autels, et moi dans le combat.

ACTE CINQUIÈME.

(L'acte commence vers la fin de la nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, seule.

Venez à mon secours, dieux, ô dieux que j'implore!...
Fantôme menaçant, quoi! tu me suis encore?...
Quel effroi! quelle horreur! quel supplice nouveau!...
Rentrez, mânes sanglants, dans la paix du tombeau!...
Que vous importe, hélas! qu'une faible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidèle?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur?
Un époux qui n'est plus est-il un dieu vengeur?...
(appelant.)
Élise! entends mes cris, et que ma voix t'éveille!...
Élise!... O ciel!...

SCÈNE II.

ÉLISE, DIDON.

ÉLISE, à part, sans reconnaître d'abord Didon.

Quel bruit a frappé mon oreille?
Quelle clameur plaintive...

DIDON.

Approche... Soutiens-moi...
Je me meurs!...

(Elle se jette dans les bras d'Élise, qui la reçoit et la reconnaît.)

ÉLISE.

Quoi! madame, est-ce vous que je voi?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres;
Les flambeaux presque éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayants le silence et la nuit.
Quel bizarre transport seule ici vous conduit?...
(voyant Didon près de tomber en faiblesse.)
Vous tremblez dans mes bras; tout votre sang se glace;
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface;
Et vos regards, partout égarés dans ces lieux,

Semblent fuir un objet invisible à mes yeux !

DIDON, à part, avec égarement.

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée !
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée !

ÉLISE.

Rassurez vos esprits : ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, à part.

Reine des dieux, Junon, témoin de ma faiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse ;
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur !
Hélas ! je meurs d'amour, de honte, et de douleur !

ÉLISE, à part.

Dieux ! écartez les maux que son âme redoute...
(à Didon.)
Eh ! quel nouveau malheur vous désespère ?

DIDON.

Écoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours.
La nuit du haut des airs précipitait son cours ;
Dans ce vaste palais tout dormait, hors ta reine...
Je veillais sous le poids de ma funeste chaîne.
La honte sur le front, et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageais l'horreur :
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout à coup la douleur qui m'accable :
Le bruit plaintif approche, et me glace d'effroi ;
La porte s'ouvre, un spectre a paru devant moi :
Des flots de sang coulaient de ses larges blessures ;
Ses sanglots redoublés formaient de longs murmures.
« Malheureuse ! a-t-il dit, que devient ta vertu ?
« Didon, je t'adorais ; pourquoi me trahis-tu ? »
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée :
Son ombre tout en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me lève : un feu pâle a brillé dans la nuit ;
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où mènent du palais les plus secrètes routes :
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zèle a consacrés ;
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle...

Hélas! à mes serments j'étais alors fidèle!...
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris:
L'autel en est couvert, et cent torches funèbres
Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux, autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs... J'approche et je m'écrie :
« O toi! qui fus longtemps la moitié de ma vie,
« Époux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
« Recueillir de ma main tes restes précieux!
« Sur la tombe où repose une cendre si chère,
« Que le ciel soit plus pur, la terre plus légère!
« Apaisé par mes pleurs, content de mes remords,
« Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts!
« Permets que je t'implore, et que ces mains profanes
« Répandent cette eau pure, et l'offrent à tes mânes! »
A ces mots, sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!
L'eau coule et disparaît; des flots de sang jaillissent;
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent;
D'infernales clameurs ont retenti trois fois;
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix,
Qui répétait mon nom jusqu'au fond des abîmes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux...
Juge de ma terreur dans ces moments affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas.

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévère,
Et les cris de Sichée ont armé sa colère.
Je frémis du récit que je viens d'écouter!
Sur vous l'orage gronde; il le faut écarter...
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse;
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse.

De la mer Atlantique elle a quitté les bords;
Carthage la possède. Employez ses efforts;
Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres :
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chère Élise, mon sort est au fond de mon cœur.
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise;
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.
Est-il temps de fléchir la colère céleste?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs, livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçaient le triste événement.
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure,
Énée a prévenu le retour de l'aurore :
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avait tout préparé :
Suivi de Madherbal il revient m'en instruire...
(Le jour paraît.)
J'attends... Mais le soleil déjà commence à luire :
Tout est tranquille encor.

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux :
Les clameurs du soldat ne se font point entendre.
L'ennemi fuit.

SCÈNE III.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, à Barcé.

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame : à la clarté des premiers feux du jour,
J'ai vu de toutes parts, sur nos sanglantes rives,
Des Africains rompus les troupes fugitives.
Carthage est délivrée; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, à part.

O triomphe! ô succès! victoire inespérée!
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée!
Dieux puissants, qui sauvez mon trône et mes sujets,
Faites grâce à mon cœur, et rendez-lui la paix!
(à Barcé.)
Énée à mes regards va-t-il bientôt paraître?

BARCÉ, hésitant à répondre.

Madame...

DIDON.

Hé bien, Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être...
Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre, et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusque au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux! que me dites-vous?... On ne voit point Énée!
(à part.)
Cependant, il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival?...
Quel trouble me saisit!... Mais je vois Madherbal.

SCÈNE IV.

MADHERBAL, DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, à Madherbal.

Que venez-vous enfin m'annoncer?

MADHERBAL.

La victoire:
Ce jour vous rend le trône, et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyait son attaque au lever du soleil,
Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous servent de flambeaux.
On invoque les dieux, et l'on suit ses drapeaux:

Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la mort, et jure par sa reine.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidaient vers l'ennemi nos pas précipités.
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche;
On observe, en frappant, un silence farouche.
Le sable est abreuvé du sang des Africains;
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains.
La mort couvre leur camp de ses voiles funèbres;
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténèbres,
Ne retentit encor, dans ces moments d'horreur,
Ni des cris des mourants, ni des cris du vainqueur.
Cependant, on s'éveille, on crie, on prend les armes.
Iarbe accourt lui-même, au bruit de tant d'alarmes.
Il arrive; il ne voit que des gardes errants,
Des soldats massacrés, l'un sur l'autre expirants;
Et partout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entière et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups.
Les combattants surpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière :
Ils fondent l'un sur l'autre; ils brûlent de fureur,
Et disputent longtemps d'adresse et de valeur.
Mais le dieu des combats règle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle et tombe aux pieds d'Énée.
Il expire. Aussitôt les Africains troublés
S'échappent, par la fuite, à nos traits redoublés;
Et tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens :
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse
« Qu'Énée et les Troyens regretteront sans cesse,
« Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
« Goûter dans ces climats une profonde paix !...
« J'espérais vainement de partager son trône;
« L'inflexible destin autrement en ordonne.
« Trop heureux, quand le ciel m'arrache à ses appas,
« Qu'il m'ait permis, du moins, de sauver ses États,
« Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,

« Lui laisse des garants de ma reconnaissance!...
« Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
« Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, à part.

Dieux cruels!

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, à Part.

Quel coup de foudre, ô ciel!... Devais-je le prévoir?
Il m'abandonne, il part! O honte! ô désespoir!
O comble de malheurs où le destin me plonge!...
Quoi! je n'en puis douter? Ce n'est point un vain songe?...
Quoi! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus?...
Il part!... Quoi! c'en est fait, je ne le verrai plus?...
A ses derniers serments tandis que je me livre,
L'ingrat fuit sans me voir, sans m'ordonner de vivre!...
Il veut donc que je meure? ... Eh! qu'ai-je fait, hélas!
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre?
Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils;
Tous régnaient sur un cœur qu'Énée avait soumis!...
(à Elise.)
Élise, en est-ce fait? n'est-il plus d'espérance?...
Ah! s'il voyait mes pleurs!... S'il sait que son absence...

ÉLISE, l'interrompant.

Hélas! que dites-vous? Les ondes et les vents
Déjà loin de l'Afrique...

DIDON, l'interrompant à son tour.

Eh bien! je vous entends :
(à part.)
Il n'y faut plus penser... Ah, barbare! ah, perfide!...
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!...
Le parjure abusait de ma faiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier!...
Cruel! tu t'applaudis de ce triomphe insigne!...

De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne!
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat! Je mourrai; mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi, je te déclare une guerre immortelle!
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde;
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés;
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage
Jurent, dès le berceau, de venger mon outrage;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

ÉLISE.

Quels vœux! quelle fureur, et quels transports de haine!...
Cachez des mouvements peu dignes d'une reine!
Au sein de la victoire oubliez vos revers!

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis!... Il est temps que ma douleur finisse;
Il est temps que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens!...
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...
(à part.)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon âme
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux, ne les exaucez pas!...
(Elle se frappe d'un poignard.)
Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas!

ÉLISE, à part.

Ah ciel!

BARCÉ, à part.

Quel désespoir!

MADHERBAL, à part.

O fatale tendresse!

DIDON, à tous les trois.

Vous voyez ce que peut une aveugle faiblesse!
Mes malheurs ne pouvaient finir que par ma mort..
(à part.)
Que n'ai-je su, grands dieux, maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une âme indifférente!...
J'en ai goûté longtemps les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernières langueurs...
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi, qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée!
Ne crains point ma colère... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi!

(Elle meurt.)

FIN DE DIDON.

SAURIN.

NOTICE SUR SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin, né à Paris en 1706, fut reçu membre de l'Académie française en 1761. Il était fils de Joseph Saurin, que sa géométrie, son esprit, et surtout son procès contre J.-B. Rousseau (au sujet des fameux couplets), ont rendu si célèbre. Le fils fut d'abord destiné à suivre la même carrière que son père, mais il préféra le barreau. Ce ne fut que dans un âge mûr qu'il put se livrer à son goût pour la poésie.

Il débuta en 1743 par *les Trois Rivaux*, comédie en cinq actes et en vers, qui eut peu de succès. Il la fit imprimer; et l'on remarque dans sa préface un ton de modestie et de franchise peu commun de nos jours. « Les auteurs humiliés n'en sont pas ordinairement plus humbles. La « pièce tombe; mais l'amour-propre se soutient. Le mauvais jeu des ac- « teurs, les cabales de l'envie, d'autres circonstances qu'il est habile à « imaginer, viennent à son secours. Il y a peu d'auteurs qui ne cherchent « hors de leur pièce la cause d'un effet que, pour l'ordinaire, la pièce « seule a produit : de là vient que très-souvent, après avoir ennuyé le pu- « blic par un ouvrage insipide, ils le révoltent par une préface orgueil- « leuse. Pour moi, ce n'est peut-être que par un amour-propre plus « raffiné que je reconnais de bonne foi que ma pièce a mérité son sort, etc.»

La tragédie d'*Aménophis*, en cinq actes, jouée en 1752, n'eut que trois représentations.

La seconde tragédie de Saurin, *Spartacus*, eut beaucoup de succès, et le dut surtout au caractère noble et soutenu qu'y déploie le héros de la pièce. Corneille dans *Nicomède*, Racine dans *Mithridate*, Crébillon dans *Rhadamiste et Zénobie*, avaient chacun exprimé d'une manière différente la haine qu'inspiraient les Romains aux peuples qu'ils voulaient subjuguer. Saurin peignit les Romains vaincus par un chef de révoltés, et sur le point d'être exterminés par un gladiateur. Il est naturel et théâtral qu'un homme réduit à la condition d'esclave venge la nature outragée par l'esclavage.

Voltaire trouvait dans cette tragédie « un grand nombre de traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille. » Surtout dans le beau récit d'Émilie :

Pour la première fois j'assistais à ces jeux, etc.

Après avoir excité l'admiration dans *Spartacus*, Saurin essaya d'inspirer l'intérêt dans *Blanche et Guiscard*, sujet plus romanesque que théâtral, tiré d'un épisode de Gil Blas, intitulé *le Mariage par vengeance*. Dans cette pièce les événements se succèdent avec trop de rapidité, et les invraisemblances y sont trop multipliées. On a retenu quelques vers de cette tragédie :

Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille!.....
Longtemps on aime encore, en rougissant d'aimer.

Blanche s'écrie, lorsqu'elle croit son amant infidèle :

Guiscard est donc semblable au reste des mortels!

Lorsqu'il lui propose de recourir au divorce, elle lui répond :

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

La comédie des *Mœurs du temps* est pleine de traits saillants. Le drame de *Béverley*, très-bien écrit en vers, est dramatique et noble.

Saurin est jusqu'à présent le seul auteur qui ait réussi à la fois dans la tragédie, la comédie et le drame. Il mourut en 1781, âgé de 76 ans.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1760.

ACTEURS.

SPARTACUS.
CRASSUS, consul.
ÉMILIE, fille du consul.
MESSALA, envoyé du consul.
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, officier de Spartacus.
SUNNON, confident de Noricus.
SABINE, confidente d'Émilie.
UN TRIBUN de Spartacus.
UN TRIBUN de Crassus.
GARDES.

La scène est dans le camp de Spartacus.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret démentant sa fierté,
Rome aux Insubriens offre la liberté.
Mais quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse :
Je le hais; mais je hais encor plus les Romains.
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels, sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance.

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu.
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu ?
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que, des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,
Son bras des légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt au pied du Capitole
Nos drapeaux arborés...

SUNNON.

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Écrasera l'esclave échappé de ses fers :
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant :
Oui, sans se réparer toujours s'affaiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS.

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage :
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage :
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,
Regarder en arrière est une lâcheté :
On ne peut plus dès lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger, qui le trahit infâme.
Du pouvoir des Romains tu parais effrayé :
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde
Va bientôt de sa chute épouvanter le monde :
Déjà, dans notre camp, et sous nos étendards,
Au cri de la victoire on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.
Ah! réunissons-nous, et le joug est brisé :
Pour nous assujettir Rome a tout divisé;
De son ambition instruments et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abîmes;
Mais, grâce à Spartacus, nos yeux se sont ouverts :
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,

Lève un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déjà marchent à Rome,
Tu veux que, rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros!

SUNNON.

Non; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle...

NORICUS.

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.
De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres?
Fils d'un chef des Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suèves un jour il eût donné des lois.
Les Romains en brigands fondent sur sa patrie;
Son père Arioviste est privé de la vie;
On enlève la mère et le fils au berceau;
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau;
Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui, nourri par sa mère, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractère,
Démentant de son sort la bassesse étrangère,
Le distingua bientôt du reste des mortels.
Tu connais des Romains les passe-temps cruels,
Ce spectacle de sang et ces combats atroces,
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude.
A ces honteux combats Spartacus destiné
Rappelle en rougissant le sang dont il est né,
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser, pour un plus noble usage,
Ce sang qu'ils prodiguaient dans un vil champ d'honneur;
Ils le prennent pour chef : ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée;

Il la forme, et, toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique;
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent désir dont il est dévoré.
Il protégeait le faible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout, que lui-même il opprime.
De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
(Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre)
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur.
D'ailleurs, que m'offre-t-elle? un appât suborneur.
Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain serait déclaré libre.
Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître;
Et cette liberté qui par lui doit renaître
Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avais conçu l'espoir;
Je vois en frémissant que lui seul en dispose,
Et toutefois, Sunnon, sa grande âme m'impose;
On dirait qu'il est né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire :
Mon cœur plein de dépit le respecte et l'admire.
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentiments, et même les balance :
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur :
C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur,
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore.
Il sait de me venger que la soif me dévore,

Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et, loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare :
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la cité,
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglants arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenait arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui! c'était une Romaine.
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine;
Il tremble pour l'objet respectable et chéri
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres :
Hier en diligence il fit partir Albin
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes :
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes;
Il connaît les Romains, il sait... Mais le voici :
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point! affreuse incertitude!
Je succombe au tourment de mon inquiétude,
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir.

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir;
L'avantage est immense, et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non... le ciel a marqué ce terme à notre gloire :
Rome le sait trop bien; une mère est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.
Et quelle mère, hélas! Avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,

Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévère,
Elle respecterait aujourd'hui votre mère.
La guerre est une loi de sang et de rigueur :
Il fallait à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid.
Si la guerre autorise un si terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame :
J'en respecte la voix. Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier,
Qui souille la victoire et flétrit son laurier.
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits :
Oui, par nous sans pitié Tarente saccagée...

NORICUS.

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'était plus retenu :
Elle poussa trop loin sa résistance vaine...

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine.
Dans cette ville en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine... O ciel! quelle faiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse!
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS.

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré;
J'en rougis : mais, tremblant sur le sort de ma mère,
Je ne puis écarter une image trop chère.
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher,
Il pèse sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue !

SPARTACUS.

Non... N'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal ;
Non, je triompherai de cet amour fatal :
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques instants de plus ;
Que, mourant consommé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie :
Si la vie en effet n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant ;
Faisons-en une époque utile et mémorable ;
Laissons à l'univers un monument durable
Que la vertu consacre aux siècles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir :
Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde,
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mère conçut, qu'elle mit dans mon sein...

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse,
Votre envoyé paraît.

SCÈNE III.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, tenant un poignard

SPARTACUS.

Je frémis... Que m'annonce
Sa douleur... ce poignard?

ALBIN.

Je tremble de parler :
Ah ! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler !

SPARTACUS.

Ma mère...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, après un silence.

Ils ont tranché sa vie !

Ces monstres...

ALBIN.

Connaissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,
Ils ont à votre mère annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtait de désarmer vos mains.

SPARTACUS.

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mère : elle, sans se confondre :
Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre.
A ces mots, d'un poignard que recelait son sein...

SPARTACUS.

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit : on accourt, mais en vain;
Sa main, tout à la fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc : Je suis libre, dit-elle,
Tyrans; qui sait mourir brave votre pouvoir.
Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir;
Porte-lui ce poignard, et, si je lui fus chère,
Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mère.

SPARTACUS.

Oui, je la vengerai : vous périrez, tyrans!
J'en jure sur ce fer.... Mânes chers et sanglants...!

SCÈNE IV.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, SUNNON; UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous? ô justice! ô vengeance!

LE TRIBUN.

Il l'envoyait à Rome : elle était sur un char,

Que de deux légions entourait le rempart :
Soudain nous paraissons, et d'un cri de menace
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,
De toutes parts on perce, on enfonce leurs rangs :
Bientôt au pied du char tous les chefs expirants
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS.

Ah ! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie.
Votre mère et mon fils vous demandent son sang ;
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut...

SPARTACUS.

Oui, je le veux ; oui... la douleur m'égare :
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah ! songez...

SPARTACUS.

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh ! qui ne frémirait du sort qu'on nous prépare,
Madame ? Spartacus fut toujours un barbare ;
Et le sang de sa mère irritant sa fureur...

ÉMILIE.

Ah ! que dis-tu, Sabine ? et quelle est ton erreur !
Spartacus un barbare ! Aveugles que nous sommes !
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes ;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah ! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel en effet que Rome le publie !
Ah ! de l'humanité méconnaissant les droits,
Et pour toutes vertus n'offrant que des exploits,

Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,
Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révère!
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir enfin... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur! Quoi, madame! Il se pourrait...

ÉMILIE.

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop longtemps :
J'aurais voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire? ô ciel! ma surprise est extrême!
Spartacus...

ÉMILIE.

Apprends donc à le connaître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.
Te dirai-je encor plus? Sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Et voilà donc d'où naissaient vos ennuis?
Rien ne semblait troubler une si belle vie.
Votre mère, à Crassus secrètement unie,
Venait de voir enfin cet hymen déclaré :
J'admirais que, passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquait aux vertus d'Émilie,
En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah! que l'âme occupée,
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,
Qui, brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus...

ÉMILIE.

Une action d'éclat,
Qui surprit à la fois le peuple et le sénat,
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébrait la victoire :
Pour la première fois j'assistais à ces jeux
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux avec horreur se portaient sur l'arène;
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissements,
Se mêlaient à la joie, aux applaudissements.
Un Cimbre, dont le front, respirant la menace,
D'une large blessure offrait l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avait ouvert le flanc :
Il les foulait aux pieds, il nageait dans le sang;
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,
Sur l'arène soudain on vit paraître un homme
Dont la stature noble et la mâle beauté
Alliaient la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arène se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche;
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux;
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,
Le frappe... Celui-ci s'élance avec furie,
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple à grands cris applaudit sa victoire.
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire [1].
« Peuple romain, dit-il, vous, consuls, et sénat,
« Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
« C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
« Que d'exposer ainsi, sur une arène indigne,
« Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs!
« Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
« Votre opprobre et le mien; ou j'atteste le Tibre

[1] « Il n'y a point, dit la Harpe, d'expression plus belle que celle-ci, *indigné de sa gloire*. Ce n'est pas une recherche forcée; c'est la plus grande force de sens et d'idée; c'est resserrer en deux mots ce qui pourrait fournir dix à douze beaux vers; c'est vraiment du sublime de pensée et d'expression. » *Cours de litt.*, éd. Didot.

« Que si Spartacus vit, et se voit jamais libre,
« Des flots de sang romain pourront seuls effacer
« La tache de celui que je viens de verser. »
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse!
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse.

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs.
Mais votre cœur dès lors sensible à ses malheurs...

ÉMILIE.

D'une vive pitié je me sentis émue :
Depuis, en sa faveur mon âme prévenue
Avec tout l'univers admira ses hauts faits;
Mais de mon cœur encor rien ne troublait la paix;
Tarente en fut l'écueil, Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée :
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De sang et de forfaits inonda nos remparts!
Au temple de Vesta, femmes, enfants, vieillards,
Sous la garde des dieux avaient mis leur faiblesse.
Prosternée à l'autel, j'implorais la déesse.
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits :
On a forcé le temple; et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelants d'une barbare joie,
Des cruels... Écartons ce funeste tableau :
Pour asile l'honneur n'avait que le tombeau;
Et, les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta d'une main embrassant la statue,
De l'autre sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressais au ciel par un dernier regard,
Quand Spartacus parut comme un dieu secourable...

SABINE.

Je respire.

ÉMILIE.

Ah! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux!
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux!
Le soldat, enivré de sang et de furie,

Levait sur lui le fer, et menaçait sa vie :
Eh ! que pour secourir la triste humanité
Il est beau de montrer cette intrépidité,
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage !
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage :
De tous les temps il fut d'illustres conquérants,
Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité ;
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont frères.

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus ;
Vous lui devez beaucoup, mais vous vous devez plus :
C'est trop que de l'aimer, et si j'ose le dire...

ÉMILIE.

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur.
Soit qu'à notre faiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah ! songez qu'Émilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorais encor quand je vis Spartacus.
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte ;
Non pourtant que l'amour lâchement me surmonte...

SABINE.

Mais devant votre père on porte les faisceaux,
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre esclave ; et quoiqu'on le renomme...

ÉMILIE.

Va, dès longtemps l'esclave a fait place au grand homme.
Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang :
Mais de lui-même enfin empruntant tout son lustre,

N'eût-il pas en effet une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en serait plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,
Et dont les descendants, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE.

Qui pensait qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur, accablant son enfance,
Interdisait l'essor à ses puissants destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie :
Que l'on naisse monarque, esclave, ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Et vous louez le bras armé pour nous détruire?
Un ennemi de Rome!

ÉMILIE.

Elle-même l'admire;
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former,
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer.
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connaître :
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur :
Mais qu'il en coûte, hélas! d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente, il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étais la fille de Crassus :
Que de raisons, hélas! d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur en secret j'en nourrissais l'idée :
Mais enfin me voilà sa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui;
Dans son cœur étonné quels sentiments vont naître!
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut-être...

SABINE.

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même : un sombre et fier chagrin
Obscurcit de son front l'air auguste et serein ;
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCÈNE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, d'un air triste et fier, sans regarder Émilie.

Je viens vous rassurer, madame ; je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains,
La fille du consul tombée entre nos mains
Doit craindre...

ÉMILIE.

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS.

Quelle voix ! et quels traits...! Émilie !
Est-ce un songe, madame? En croirai-je mes yeux ?
La fille de Crassus, vous Émilie ! ô dieux !

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur peut-être plus contente,
Du sang dont je suis née ignorais la splendeur.

SPARTACUS.

Ah ! ce sang odieux manquait à mon malheur.
A se percer le sein Rome a forcé ma mère ;
Crassus est son consul ! Crassus est votre père !
Ah ! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur :
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'aurait point souillé l'honneur de sa patrie :
Crassus de votre mère a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien ! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie !
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je ? quelle honte, ô ciel ! et quelle horreur !
Quoi ! ma mère n'est plus ! quoi ! son sang fume encore !

Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore!
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi, qui de vos bienfaits,
Moi, qui de vos vertus éprouvai les effets,
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,
Il aura mon estime et ma reconnaissance.

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! madame, excusez...

ÉMILIE.

Spartacus, je fais plus;
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon âme:
Ma mère, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse:
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de faiblesse,
C'est celui qui la dompte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savait quels efforts, quels combats...

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une faible mortelle...
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir;
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï...

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi;
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche:
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche;
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays:
Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance;
Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux :
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon père,
Messala doit venir; et peut-être... j'espère...

SPARTACUS.

Non, n'en espérez rien; non, je vous tromperais :
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix;
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain.

SCÈNE III.

ÉMILIE, SPARTACUS, ALBIN, SABINE.

SPARTACUS.

Qui vous fait accourir ? Qu'annoncez-vous, Albin ?

ALBIN.

Madame, pardonnez si, ne pouvant me taire...

SPARTACUS.

Eh bien?

ALBIN.

On veut, seigneur, que, vengeant votre mère,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux :
La mort pour Émilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame; entrez dans cette tente.
Ils me verront : croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect.
Soyez sûre du moins que, tant que je respire,
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS.

Daignez leur pardonner un trop juste transport:
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort :
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense;
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe, et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande?
Ah! je rejetterais la plus juste demande,
Si la rébellion en était le soutien :
Mais qu'ose-t-on vouloir? Votre opprobre et le mien.
Guerriers que de la gloire un noble amour enflamme,
Que me demandez-vous? C'est le sang d'une femme!

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé :
Ce n'est qu'à leur exemple; ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple?...
Vous par qui les punit le ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels et barbares comme eux?
Vous êtes plus vaillants, soyez plus généreux.
La grandeur d'âme est rare, et la valeur commune :

Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune.
Ah! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux;
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux :
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est par l'impunité les enhardir au crime.
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande à grands cris
Un sang qui doit venger votre mère et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien! à vos fureurs moi-même je me livre;
Spartacus ne veut plus ni commander ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre général,
Plongez vos bras fumants dans le sein d'Émilie;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie;
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous;
Que par les fondements votre ligue sapée
Sera dans peu de temps détruite et dissipée;
Qu'il faut, pour être unis, le ciment des vertus :
Encore une victoire, et Rome n'était plus;
La liberté par vous eût relevé son temple,
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple;
Vous en serez l'horreur... Frappez, voilà mon sein;
J'ai trop vécu.

NORICUS, l'air interdit.

Seigneur!

SPARTACUS.

Qui retient votre main?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie :
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie?
Oubliez les serments qui vous tiennent liés :
Je vous les rends, frappez.

NORICUS, tombant à ses pieds.

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh! pensez-vous ainsi désarmer ma colère?

Jusqu'ici votre chef bien moins que votre frère,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,
Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit...
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble ;
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :
Eh bien !...

NORICUS.

S'il faut verser tout notre sang...

SPARTACUS.

Ingrats !
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats :
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...
Ah ! je sens que mon cœur est pressé de se rendre !
Levez-vous, compagnons... Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir.
L'autorité périt, en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage...
(aux soldats.)
Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeraient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner... Il faut s'en rendre dignes,
Et par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspens l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(Il fait signe qu'on se retire.)

SCÈNE II.

SPARTACUS.

L'indulgence affaiblit et perd la discipline ;
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine ;
Mon cœur à pardonner aisément se résout :
Que ne puis-je de même, hélas ! me vaincre en tout !
O ma mère, combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon âme est blessée !
Ah ! pardonne ; à l'amour je suis loin d'obéir :
Non, ton fils jusque-là ne saurait se trahir ;
Mais c'est un ennemi (je l'avoue à ma honte)
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'envoyé du consul...

SPARTACUS.

Ciel vengeur! un Romain!
J'ai promis de l'entendre... O ma mère! ô destin!

SCÈNE IV.

SPARTACUS, MESSALA.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme
En esclave, en rebelle indignement traité?
Mais lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté
Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête·
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand, venant de forcer ma mère à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime,
Certes, de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi :
Ne craignez pas pourtant...

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi;
Je connais Spartacus : sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr otage.
Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard,
Je croirais l'abaisser en venant de sa part :
Le consul m'a chargé d'un autre ministère;
Il ne députe ici qu'en qualité de père.

SPARTACUS.

Eh! quel espoir encor lui peut être permis,
Quand ma mère... Ah! cruel, qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS.

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettait la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice;
Si cet esclave enfin ne passait en vertus
Ce que font en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expierait à vos yeux le sang dont elle est née :
Cette leçon terrible apprendrait aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abîme.
Rassurez-vous, seigneur; l'humanité m'anime :
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger.
Il connaît vos vertus; et sa reconnaissance...

SPARTACUS.

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.
Qu'il rende grâce au ciel, qui n'a pas dans mon sein
Mis l'âme d'un barbare, ou plutôt d'un Romain.
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mère et mes jours mis à prix
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mère un traitement plus doux,
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS.

Leur esclave! Et quel droit me mit entre vos mains?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines!
Elle voudra s'en faire un titre révéré!
Quoi! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon père,
Traîne en captivité le fils avec la mère,

Et prétend s'arroger un juste droit sur eux !
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux
Dont il ose ravir la dépouille sanglante.
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante.
Mais à la terre, enfin, le ciel donne un vengeur.
Il est temps de marquer un terme à ta fureur,
Il est temps d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace
Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome, et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend et maintient un empire;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux :
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même désir, mais non même vertu.
La loi de l'univers, c'est : *Malheur au vaincu!*

SPARTACUS.

Et malheur donc à Rome! Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave;
Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque de votre aveu le succès fit les siens.
Qu'était Rome en effet? Qui furent vos ancêtres?
Un vil amas de serfs échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs.
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!
Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse :
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice;
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal sans doute, et devant son vainqueur :
En barbares, surtout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais vous-même de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente abandonnée aux fureurs du soldat...

SPARTACUS.

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre, en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité,
Au désir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces âmes sanguinaires,
Des plus nobles projets instruments mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?

MESSALA.

Votre projet est grand : mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,
Et j'ose...

SPARTACUS.

Il faut les vaincre, et non pas les compter :
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibère.
J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentiments il faut que j'applaudisse;
J'ose vous dire plus : Rome vous rend justice;
Un accommodement se pourrait pressentir.
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir...

SPARTACUS, d'un ton fier et ironique.

Mais il n'a député qu'en qualité de père...
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère :
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce serait en vain : sa ruine, ou ma mort,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide.

Mais un autre intérêt dans votre camp me guide :
Je viens pour Émilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce;
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi : s'il remplit mon espoir,
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir :
Je vous rends Émilie... Oui, ma main la délivre;
Retournez au consul, sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

STARTACUS.

Il suffit : je n'entends rien de plus.
Vous pouvez, cependant, annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

SCÈNE V.

SPARTACUS.

Que cet effort me coûte!
Et j'ai pu m'y résoudre! Ah !... je l'ai dû, sans doute:
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCÈNE VI.

SPARTACUS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte :
Que de cet entretien je crains la réussite!
Il part. Ah! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir?
Et mon père...

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir :
A ce père si cher dans peu d'instants rendue,
Émilie à loisir jouira de sa vue :
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur, à ce trait, reconnaît Spartacus!
Combien j'en suis touchée!... Eh! comment y répondre?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre...

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs; votre âme est attendrie :
Ah! pourrais-je penser...

ÉMILIE.

Ta magnanimité
Te donne droit, au moins, à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant enfin, que je serais ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisements
Te déroboient encor mes secrets sentiments.
Non, d'un trop noble feu je me sens l'âme atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte :
Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu
Qu'au moment de te dire un éternel adieu
Mon estime te fait, et non pas ma faiblesse.

SPARTACUS, faisant un mouvement vers elle.

Ah!

ÉMILIE.

Permets que j'achève. Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme joint à tant d'humanité.
Mais tu connais les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il élève entre nous :
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon père.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur!
Qu'en me désespérant il console mon cœur!
Qu'il déchire à la fois, qu'il éleve mon âme!

Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma faible vertu :
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru ;
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort, et si Rome succombe,
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe ;
Mais aussi, Spartacus, si tu péris...

SPARTACUS.

Eh bien ?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit : un plus long entretien
Ne ferait voir en nous qu'une faiblesse vaine,
Indigne d'un héros comme d'une Romaine.
(à part.)
Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS.

Permettez, du moins...

ÉMILIE.

Non : jusqu'au camp de mon père
Albin me conduira. Toi, si je te fus chère...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

SCÈNE VII.

SPARTACUS.

Elle sort !
Mon âme sur ses pas s'attache avec transport ;
La lumière à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité ! nécessité cruelle !
Pour la dernière fois je viens donc de la voir !
Oh ! combien sur un cœur l'amour a de pouvoir !
Je voudrais... Quelle erreur, et quelle honte extrême !
Ah ! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels :
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels.
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,

L'homme s'est fait un dieu de sa propre faiblesse.
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paraître...

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez du moins un éclat qui vous perd.
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes.
Crassus est, dans son camp, réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers ou la mort :
Osez le secourir, et la vengeance est sûre.
Mais que s'est-il passé? Quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore...

NORICUS.

Apprends ma honte, et frémis de courroux.
Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine
Qui voit le camp romain, le serre et le domine,
Crassus m'a prévenu : déjà de toutes parts
J'y vois des légions flotter les étendards :
De dards, de javelots, une forêt pressée
Offrait partout de fer la cime hérissée;
Et le soleil brûlant, dans les yeux du soldat,
En renvoyait encor le formidable éclat.
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage :
Mais le lieu, le soleil protégent les Romains;
Leurs traits, lancés d'en haut, portent des coups certains.

Ma troupe est repoussée ; en vain je la ramène :
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne ;
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard :
Lâche, arrête, dit-il : compagnons, qu'on me suive,
C'est là qu'est l'ennemi. Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme :
Ce n'est point un mortel, un héros ; c'est un dieu :
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu ;
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne ;
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne ;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté ;
Sur la cime déjà l'étendard est planté,
Et l'aigle des Romains fuit et se précipite.
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite ;
Mais méritais-je, moi, de m'en voir outragé ?

SUNNON.

L'affront n'existe plus, quand l'outrage est vengé.
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante
Tient le poste important par eux-mêmes forcé...

NORICUS.

Je ne balance plus... Mon honneur offensé...
Oui, Sunnon.

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS, SUNNON, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Noricus, je confesse, à ma honte,
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur :
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage :
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport :
Vous avez vaillamment secondé mon effort,
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître :

Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être
Qu'aux attaques déjà deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès aplani le chemin.
Votre haute valeur est partout reconnue :
Calmez le fier courroux dont votre âme est émue;
Fuis, sans plus me montrer un visage ennemi,
Touchez dans cette main, embrassez votre ami,
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage,
Je brûlais d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez, et dans vos bras, seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur :
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme.

SPARTACUS.

Non, sans doute... Eh bien donc! je crois qu'au fond de l'âme
Noricus ne me garde aucun triste retour;
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour;
Et que votre amitié vient de m'être rendue.
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici, j'ignore ses desseins :
Mais que peuvent de nous attendre les Romains?
Vengeurs des nations, enfants de la victoire,
Le jour approche enfin, où, guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,
Ces remparts menaçants, d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS.

Le consul qui paraît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

SCÈNE III.

SPARTACUS, CRASSUS, SA SUITE AU FOND DU THÉATRE.

CRASSUS.

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage,
D'avouer que du ciel irrité contre nous
Spartacus a trop bien secondé le courroux.
Un grand cœur rend justice à son ennemi même;
Et je respecte en vous cette valeur suprême
Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup d'œil indépendant du sort
Ce que le lieu, le temps, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS.

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur.
La victoire toujours ne suit pas la valeur;
Du succès trop souvent la fortune dispose.
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause,
Il a favorisé l'ennemi des tyrans:
Mais, sans plus nous livrer à de vains compliments,
Qu'avez vous résolu? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours par la mienne enfermée...

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous:
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre.
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés.
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance:
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions que je viens apporter
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter! Rome avec un rebelle!
Et dont la tête encore est proscrite par elle!
D'un semblable traité le sénat rougirait,
En tirerait le fruit, et vous désavouerait.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure, il m'en laisse le maître.

Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS.

Non; à votre malheur je suis loin d'insulter :
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,
J'avais cru que c'était à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire :
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser :
Sachons ce que par vous ce sénat me propose.
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens;
Rome à leur subsistance assignera des biens;
On fera chevalier le chef qui vous seconde;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du temps des Scipions j'aurais pu l'accepter;
Rome était digne alors qu'on s'en fît adopter.
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un temps, pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenait le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers!
Aux bords de sa ruine on la vit, toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu :
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice, ont infecté vos cœurs,
Et que de l'univers avides oppresseurs
Vous en avez conquis les trésors et les vices,
Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus.
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus :
Vous connaissez Caton; et si du grand Pompée
La valeur n'était pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS.

Son grand nom ne m'en impose pas.
Mais tandis qu'en Asie il soumet des États,

Rome peut dès demain tomber en ma puissance.
Eh! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront faits citoyens;
« Rome à leur subsistance assignera des biens;
« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde;
« Avec vous au sénat je régirai le monde. »
Mais peut-être demain sénateurs, citoyens,
Seront en mon pouvoir, ainsi que tous vos biens;
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde,
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles.
Un noble désespoir enfante des miracles;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers :
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage;
On fit parler les dieux, mais on leur fit outrage :
Tous les faibles mortels sont égaux à leurs yeux;
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.
De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise;
Et j'espère...

CRASSUS.

Le sort peut encor vous trahir :
Notre courage au moins ne se peut démentir;
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

CRASSUS, faisant un mouvement pour se retirer, s'arrêtant, et après un moment de silence.

Écoutez, Spartacus;
Vous connaissez les biens et le rang de Crassus;
Prenez Rome pour mère, avec vous je m'allie.

SPARTACUS, à part.

(haut.)

Qu'entends-je? Quoi! seigneur, votre fille Émilie...

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, à part.

Ah ! cachons le trouble de mon cœur.

(haut.)

Crassus abaisserait jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie.
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire?
Mais, fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous.
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître :
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connaître.
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux :
De vertu, de beauté, chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel, et l'honneur de la terre;
Quoique Romaine enfin, elle m'a trop su plaire.
C'est vous dire à quel point je la dois estimer;
Mais je serais, seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavouerait un si honteux empire,
Si votre offre un moment avait pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer :
Pour être digne d'elle, il y faut renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme :
Je n'achèterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis,
Je le dis à regret, ou combattre, ou vous rendre.

CRASSUS, fièrement.

Combattre donc : adieu, nous allons vous attendre;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis, il n'en est qu'un : mourir.

SCÈNE IV.

SPARTACUS.

A quelle épreuve, ô ciel, il a mis mon courage!
Sa fille! quel trésor eût été mon partage!
Il l'offrait à mes yeux, j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie?... O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?
Je ne sais... Mais je sens qu'en mon cœur combattu
Le consul, sa présence animait ma vertu...
Que dis-je...? Ah! malheureux, souviens-toi de ta mère!
Tu lui promis vengeance, il faut la satisfaire.
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglants,
Qui du séjour des morts réclament tes serments;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,
Ma mère! votre fils ne sera point parjure;
Non, vous serez vengée; et, de nouveau j'en jure,
Rome, tu périras : on ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire à ce prix payer l'affront de vivre.
Et vous, à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NORICUS.

Crassus voulait traiter, Spartacus s'y refuse;
Seul il décide en maître... et, quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait :
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait.

Oui, mon âme, en secret combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine;
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...
Crassus me promet tout; Crassus désespéré...

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque; et, par des cris de rage,
Du soldat frémissant l'impatient courage
Appelle le combat, et presse le signal :
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal;
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.
(à Noricus.)
Rejoignez vos Gaulois; mettez-vous à leur tête.
(aux chefs.)
Que, par chacun de vous à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre soit attendu :
Allez.

(Ils sortent.)

SPARTACUS.

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

SCÈNE III.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS.

Ciel! Émilie... ! Albin, je ne la veux point voir.
Volez; que de ces lieux...

ALBIN.

La voici.

SCÈNE IV.

SPARTACUS, ÉMILIE.

SPARTACUS.

Quel espoir,

Madame, quel dessein en mon camp vous ramène?
Le consul se rend-il, quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis :
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'amène; et la fière Émilie,
Qui mille fois plutôt prodiguerait sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier :
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime;
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu?

ÉMILIE.

Non; et pour le salut de mon père et de Rome
S'il fallait immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurais su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, et périr avec eux.
Mais toi-même aujourd'hui crains de souiller ta gloire;
Ne prends pas pour vertu l'abus de la victoire;
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur, et marqua son écueil.
Eh! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance;
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi :
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi),
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre, où leur orgueil se fonde,
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettaient la tête indignement à prix?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurais donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterais qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines.

Non... Tout est abattu sous les aigles romaines;
La terre gémissante appelait un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur;
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connais-en, Spartacus, toute l'illusion :
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre;
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre;
Et tu verrais bientôt, l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour à tour, tour à tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande, et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus :
Les Romains sont ce peuple; en grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.
La guerre est moins cruelle, et fait moins de ravage,
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage;
Elle est pour les États le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique.
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique :
Son luxe insatiable engloutit les États;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien! si le poison de nos destins prospères
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,
De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le temps,
Viens; par Rome adopté sois un de ses enfants;
Viens; et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.
Tu sus vaincre, il te reste une plus noble gloire :
Fais croître l'olivier au champ de la victoire;

Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs ;
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis en furieux une aveugle colère ;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire.
J'ose t'en conjurer, Spartacus, tu le doi
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi,
Pour Émilie enfin ; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui, moi, vous y confondre ? ô ciel ! moi, vous haïr ?
Ah ! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance.
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier, que son ressentiment !
Maître de se venger on pardonne aisément ;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel ! c'est donc par moi qu'il te faut commencer ?
Tu me vois dans ton camp ; mais tu peux bien penser
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi.
Ce poignard...

SPARTACUS.

Arrêtez, ciel !

ÉMILIE, le poignard levé sur elle.

J'attends ta réponse ;
Sauve Rome et mon père, ou je péris ; prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCÈNE V.

SPARTACUS, ÉMILIE, ALBIN.

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu ;
Noricus, aux Romains secrètement vendu,
Fond avec tous les siens d'un côté sur les nôtres,

Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS.

Ciel!

ALBIN.

Déjà dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, à Émilie.

Perfide!

ÉMILIE.

Vous croiriez...

SPARTACUS.

Je vole aux ennemis.

SCÈNE VI.

ÉMILIE.

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste!
Mais, hélas! on combat, nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus...! ah! tu me connais mal;
Si tu voyais mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrais pas de la triste Émilie.
C'est elle cependant qui t'arrache la vie;
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur;
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur!
Ciel...! Mais tout retentit du bruit affreux des armes,
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes...!
On force cette tente; et, le fer à la main,
Mon père... Ah! Spartacus, quel sera ton destin?

SCÈNE VII.

CRASSUS, suivi d'un gros de Romains, ÉMILIE.

CRASSUS, à l'un d'eux.

Allez : que la poursuite achève leur défaite;
Qu'à Spartacus surtout on coupe la retraite.
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi.
Ah! ma fille...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise...

CRASSUS.

Non, j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise.

Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer.
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'âme flottante;
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prêt à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS.

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable;
Que mon cœur envers lui se connaît redevable,
Et voudrait se montrer généreux à son tour :
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour.
Oui... Messala s'avance.

SCÈNE VIII.

CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA ; SUITE.

CRASSUS.

Eh bien! quelle nouvelle
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, seigneur.

ÉMILIE, à part.

O fortune cruelle!

MESSALA.

Devant vous à l'instant vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre!
Eh, comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras;
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats,
Terrible, et tout couvert de sang et de poussière,
Des nôtres renverser l'impuissante barrière,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs.
Entouré d'un rempart de morts et de mourants,
Mais presque seul, il voit deux légions nouvelles
Qui, pour l'environner développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.

Sa main contre son sein s'allait tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue.
De rage à cet aspect sa grande âme est émue ;
Il pousse un cri, s'élance; et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein; la pointe étincelante
Perce de part en part, et sort toute sanglante.
Noricus à ses pieds roule en se débattant,
Le fer reste engagé dans son sein palpitant :
Le bras de Spartacus se trouve sans défense;
Et ce grand homme alors cédant avec constance...
Mais le voici, seigneur.

ÉMILIE, à part.

Quel spectacle, grands dieux!

SCÈNE IX.

SPARTACUS, ET LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

CRASSUS.

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus; mais votre âme, inflexible et superbe,
Voulait voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.
De tous ces grands projets que reste-t-il?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah! si, consultant moins une aveugle fureur...

SPARTACUS.

Brave-moi, tu le peux. Réduit à son courage,
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus, je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que dirait le vainqueur?

Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

SCÈNE X.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE; UN TRIBUN.

UN TRIBUN.

Près d'ici ralliée, une troupe ennemie
Grossit à chaque instant, et marche avec furie:
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS.

Il faut la voir. Qu'ici Spartacus soit gardé.

SCÈNE XI.

SPARTACUS, ÉMILIE; GARDES.

ÉMILIE, aux gardes.

Je veux l'entretenir: sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.

(les gardes se mettent à quelque distance.)

Que je me sens émue!
Spartacus...! ciel! il garde un silence glacé;
Un morne désespoir sur son front est tracé;
Il ne voit, n'entend rien... ce spectacle me tue...
Spartacus, ah! sur moi du moins tourne la vue:
L'excès de ma douleur ne peut te consoler;
N'importe... vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis, que pourrais-je vous dire?
Je suis vaincu, captif... ô ciel! et je respire!
Me plaindrai-je d'un traître immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux, protecteurs des Romains?
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme;
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits:
Prêt à subir mon sort, je souffre, et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche;

Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche...
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS.

Écoute-t-on l'amour en ces moments affreux ?
Et vous-même osez-vous...

ÉMILIE.

Oui, cruel, on l'écoute :
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas ! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi ! de la trahison vous au moins la complice,
Vous...

ÉMILIE.

Tu ne le crois pas : non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien ! prouvez-le donc ; et si je vous suis cher...

ÉMILIE.

Parle, qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour !

SPARTACUS.

Ma honte se prépare ;
Songez...

ÉMILIE.

Ah ! pour aimer, faut-il être barbare ?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort ;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudrait appeler barbarie.
(avec indignation.)
Vous répandez des pleurs ?

ÉMILIE.

Non... je n'en verse plus,
Spartacus... non, tes vœux ne seront point déçus,
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connaître ;
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,
Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir.

Il ne te reste plus sans doute qu'à mourir.
Annibal s'immola, persécuté par Rome;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme :
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux...
Je te dois les moyens de mourir en héros.
Reçois donc ce poignard dont je m'étais armée,
Quand, pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS.

Donnez... Ah! ce présent ne se peut trop chérir.

ÉMILIE, se frappant.

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Prends; c'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS se frappe.

(Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.)

Trop généreuse, hélas! trop cruelle Émilie,
Qu'avez-vous fait? faut-il qu'au prix de votre vie...

ÉMILIE.

Tu vois si je t'aimais, Spartacus. Je me meurs.

SPARTACUS.

Je vous suis.

SCÈNE XII.

CRASSUS, SPARTACUS, ÉMILIE; GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...
Que vois-je, juste ciel? quoi! ma fille... ah! barbare!

SPARTACUS.

D'amour et de vertu, ta fille, exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre :
Il vécut non sans gloire, et meurt en homme libre.

FIN DE SPARTACUS.

DE BELLOI.

LE SIÉGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR DE BELLOI.

P. -LBuyrette naquit à Saint-Flour en 1727. Orphelin à six ans, son oncle, avocat distingué de Paris, l'y fit clerc, et le destinait à sa profession. Mais la vocation du jeune Buyrette était tout autre; la passion des vers et du théâtre l'entraîna à s'échapper de chez son oncle, et sous le nom de Dormont de Belloi il alla jouer la comédie dans les cours du Nord. Aimé et recherché par la noblesse de son caractère, il fut accueilli partout favorablement. A Saint-Pétersbourg, l'impératrice Élisabeth aimait à s'entretenir avec lui, et lui donna des marques de sa bonté; mais quoiqu'il en fût reconnaissant, la France était toujours l'objet de ses regrets et de ses vœux, ce qu'il a si bien exprimé dans ces vers du *Siége de Calais*:

> Ah! de ses fils absents la France est plus chérie:
> Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Espérant que la gloire d'un succès dramatique désarmerait sa famille, il revint à Paris en 1758, pour y faire jouer la tragédie de *Titus*. Son oncle, dont la tendresse s'était changée en haine implacable, surprit un ordre du roi pour le faire arrêter, dans le cas où il continuerait à jouer la comédie en France. Malgré l'intérêt que l'on portait à l'auteur, peut-être même aussi par l'effet d'une cabale montée par son oncle, la pièce ne réussit pas; ce qui fit dire aux plaisants:

> Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

De Belloi, désespéré, dut retourner en Russie; mais bientôt son oncle, son persécuteur, mourut. De Belloi revint aussitôt, et, comme la première fois, avec une tragédie, *Zelmire*, qu'il avait composée presque entièrement sur le vaisseau qui le ramenait. Elle eut un grand succès, et fut suivie du *Siége de Calais*, dont la représentation fit époque et presque révolution. Cette tragédie, accueillie d'abord assez froidement à Paris, excita une vive sensation à Versailles. Après neuf ans d'une guerre désastreuse, on venait d'y signer une paix humiliante. Une pièce où les Français vaincus forçaient l'admiration et le respect de leurs vainqueurs par une constance inébranlable dans les revers, et surtout par un amour et un dévouement sans borne pour leur roi, faisait à la cour une douce et consolante diversion aux plaintes amères de la nation contre le roi et les ministres. En applaudissant [illegible] vieil honneur français, on oubliait le traité du moment, et l'on se croyait encore capable des belles actions dont on était si fort ému. Louer ou critiquer le *Siége de Calais* ne fut plus une affaire de goût, mais une affaire d'État. Un des seigneurs les plus spirituels de la cour, le duc d'Ayen, passait pour n'être pas partisan de l'ouvrage; et le roi lui dit: « Vous n'êtes donc pas bon Français? — Sire, répond-il, je voudrais que les vers de la pièce fussent aussi bons Français que moi. » Réponse qui alors parut plus hardie qu'ingénieuse. De la cour, l'enthousiasme s'étendit à la capitale et aux provinces. Le *Siége de Calais* fut donné *gratis* au peuple, joué dans les garnisons par les soldats mêmes, enfin imprimé et représenté jusque dans nos colonies. Compté à l'auteur pour un double succès, il lui valut, avec *Zelmire*, la médaille que le roi avait fondée pour

les auteurs qui réussiraient trois fois au théâtre ; et cette médaille, il est le seul qui l'ait reçue. La ville de Calais ne crut pas devoir moins faire en faveur de l'écrivain qui venait de ressusciter son antique gloire, que de lui décerner des lettres de citoyen, et les lui envoyer dans une boîte d'or portant cette inscription : *Lauream tulit, civicam recepit.* Le succès du *Siége de Calais* portait trop le caractère de l'engouement pour n'être pas suivi d'un retour fâcheux : bientôt l'ouvrage fut déchiré par ceux-là même qui l'avaient prôné avec le plus de fanatisme et d'intolérance. L'admiration avait été à la mode, le dénigrement le devint à son tour ; et l'on passa de l'excès de la louange à celui du blâme. Chamfort avait dit à ses partisans enthousiastes : « Cette pièce que vous « exaltez, quelque jour nous la défendrons contre vous. » La prédiction s'accomplit : et il fallut que les gens de lettres élevassent la voix pour empêcher en quelque sorte qu'on ne mît au-dessous de rien un ouvrage qu'on avait d'abord mis au-dessus de tout.

Désormais voué par goût et par reconnaissance aux sujets nationaux, de Belloi composa successivement *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, et enfin *Pierre le Cruel*, où du Guesclin soutient dignement la gloire du nom français à côté du prince Noir. La première eut un succès presque égal à celui du *Siége de Calais* : alors de Belloi entra à l'Académie française. La retraite de mademoiselle Clairon le détourna de faire jouer *Gabrielle de Vergy* ; il pensait que cette actrice seule pouvait rendre convenablement ce rôle. *Pierre le Cruel* fut mal accueilli du public ; et on croit que ce revers abrégea la vie de de Belloi. Peu de jours avant sa mort, en 1775, Louis XVI apprenant qu'il était dans le besoin, lui envoya cinquante louis.

Sa mémoire était prodigieuse : il lui avait suffi de voir jouer deux fois l'*Oreste* de Voltaire pour retenir la pièce tout entière, à deux vers près. A l'aide de cette faculté, il s'était procuré une grande instruction en histoire de France et en littérature dramatique. Ses dissertations en font foi.

De Belloi s'est écarté de la simplicité du système tragique créé par Corneille et perfectionné par Racine. Il n'avait point dans l'âme cette sensibilité mêlée d'imagination, qui développe et approfondit les situations touchantes. Son esprit y supplée par la complication des incidents, le prestige des coups de théâtre, le faste des sentiments héroïques, et la pompe des grands mots. Son style a quelque rapport avec la manière des peintres de décoration : il produit de l'effet dans l'optique du théâtre ; mais vu de près, il est incorrect et heurté. Il a pourtant quelquefois de la force et de l'élévation ; souvent des sentiments, des pensées nobles ou énergiques, sont exprimés en vers bien écrits.

LE SIÉGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre.
GODEFROI DE HARCOURT, l'un des généraux de l'armée anglaise.
ALIÉNOR, fille du comte de Vienne, gouverneur de Calais.
MAUNI, chevalier anglais.
LE COMTE DE MELUN, chevalier français.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, maire de Calais.
AURÈLE, son fils.
AMBLÉTUSE, bourgeois de Calais.
UN OFFICIER ANGLAIS.
TROUPE DE CHEVALIERS ANGLAIS.
TROUPE DE BOURGEOIS DE CALAIS.
UN HÉRAUT D'ARMES.
GARDES d'Édouard.

La scène est à Calais.

Les trois premiers actes et le cinquième se passent dans la salle d'audience du palais du gouverneur; le quatrième, dans la prison, qui est un souterrain du même palais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUSTACHE DE SAINT PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

Quoi! le comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre avec vous m'enchaîne en son palais!
Il combat pour nos jours; et sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive!
Prêts à voler soudain aux postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés :
Mais l'Anglais, prodiguant de trompeuses alarmes,
Pour affaiblir nos coups, a divisé nos armes.
O patrie... ! ô tourment pour un vrai citoyen!

Je vois ton sang versé sans y mêler le mien!
De ce fier gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O maire de Calais, modérez vos douleurs!
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs :
Mais vous avez un fils que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la patrie;
Près de Vienne et d'Harcourt, par ses exploits naissants,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce siége affreux, son zèle et son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :
Quel bonheur si ce jour, consommant nos travaux,
Joignait son nom vainqueur aux noms de nos héros;
S'il obtenait ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'estime de son maître!

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur :
Par un trouble inconnu, malgré moi je rejette
L'image d'un bonheur que mon âme souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espère tout, ami, des destins de l'État.
Malheur aux nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage;
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer!
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils :
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays;
Et si nos citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'État c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;
Croyez qu'ils béniraient leur chute avec transport,
Si Calais en tombant pouvait sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.

Je doute qu'en nos murs nous voyions introduit
Le secours qu'à grands pas le roi même y conduit.
Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,
Qui, nous environnant d'immenses boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne et le roi, que l'ennemi sépare,
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare?
Du vainqueur de Crécy le fatal ascendant
Du succès d'Édouard est le triste garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidèle,
Contre un frère proscrit vient signaler son zèle :
Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,
Longtemps l'espoir des lis, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,
Accable la valeur sous l'effort du génie :
Pour ses yeux pénétrants l'art n'a plus de secrets;
La France doit sa perte aux talents d'un Français.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.
Innocent, et plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas! des erreurs d'un héros,
La vengeance égara son ardente jeunesse :
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse :
Aux rigueurs du ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,
Et dont le seul Anglais effraye encor la terre;
Mais qui, des nations réglant bientôt le sort,
Dans le monde étendra l'empire de la mort?
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science!
Grand Dieu, c'est pour punir les crimes des humains,

Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains :
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos frères.
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, après avoir écouté un moment.

O silence effrayant!

SAINT-PIERRE.

Ami, tout est perdu.
Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire,
Qui devait sur la tour m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut point douter, nos guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il est vrai, je frissonne... Ah! mon fils n'est donc plus.
Il n'a jamais su fuir : sa chaleur indiscrète
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite :
Il est mort; et mes pleurs... Que fais-je? O mon pays!
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la patrie, ô pure et vive flamme,
Toi, mère des vertus; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon sein tes transports généreux;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux!
C'est mon pays, mon roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle.
(à Ambletuse.)
Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

SCÈNE II.

SAINT-PIERRE.

Voici donc le moment que j'ai su pressentir!
De tant de jours cruels voici l'heure dernière...!
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carrière;
C'est l'instant du héros... Rien ne paraît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir...? Du haut de nos murailles
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentrait ici vainqueur,
Ne voulait point survivre à son premier malheur.
Elle approche.

SCÈNE III.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, en pleurs, soutenue sur une de ses femmes.

O mon père!

SAINT-PIERRE.

A peine elle respire.
Madame, eh! quoi, vos pleurs..!

ALIÉNOR.

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvaient nous accabler,
Le destin contre nous saurait les rassembler;
Le roi, mon père, Harcourt, d'une ardeur incroyable
Ont assailli partout ce camp si redoutable;
J'ai vu périr Harcourt, on dit le roi blessé,
Et mon père est captif d'un vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançaient dans un calme terrible
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible;
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instruments de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves chevaliers, et mon père à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête;
Quand, sous des coups mortels, son coursier chancelant
L'entraîne, et se débat sur mon père sanglant.
Plus prompts que tous mes cris qu'ils ne pouvaient entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre:
Combien l'amour encore embrasait leur valeur!
Pour leur père commun ils avaient tous mon cœur.
Mais, toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuisable entasse ses victimes,
Et nos rangs, écrasés par ses feux renaissants,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumants.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a de la flamme achevé le ravage:
Et des Anglais vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon père enfin reçoit des fers et des secours:
C'est au fils d'Édouard, jaloux de sa vaillance;
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort! Autant que vous je m'en dois affliger...

Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père : ah! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu malgré lui porté par nos soldats,
Qu'il inondait du sang qui coulait de son bras :
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire! et son sang a coulé pour la France...
Double faveur des cieux qui se répand sur moi!
J'ai donc un fils encore à donner à mon roi!

ALIÉNOR.

Dieu! l'admiration a suspendu mes larmes.
O cœur vraiment français! ô transport plein de charmes!
Quand Vienne me quittait pour ses devoirs cruels,
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels :
Je le revois toujours dans votre âme intrépide.
Quel cœur auprès de vous peut-être encor timide?

SAINT-PIERRE.

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR.

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déjà pris.
L'Anglais est retiré; son camp paraît tranquille;
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon père il faut nous occuper :
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins, ma frayeur et mon zèle
Députent vers l'Anglais un écuyer fidèle :
Pardonnez : ses périls, présents à mes douleurs,
Ébranlent mon courage et m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage et brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du trône d'Angleterre,
Veut encor dans Paris hériter de nos rois :
De sa mère avec faste il réclame les droits :
Valois même à ses yeux n'est qu'un prince rebelle...
S'il va punir mon père en sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Édouard des Français cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.
Mais si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,

Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils;
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée;
Lui, l'auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce roi, que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul Français parjure à son vrai maître.
Que j'aurais à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom est mon opprobre; et ses perfides mains
Ont brisé, dès longtemps, tous les nœuds les plus saints
Il outragea l'amour... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie et qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritait le mien:
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien:
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du mystère,
Des coupables amours refuge nécessaire:
Dans la simplicité d'une innocente ardeur,
On ose à l'univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les tournois, école de la gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la victoire;
Soit que son bras, vengeur des chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les lis;
Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ses armes;
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes;
Ah! ce sang était pur. En plaignant son malheur,
L'amour était du moins consolé par l'honneur:
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

AMBLÉTUSE.

Il n'est plus d'espérance; et j'ai vu votre fils,
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvrait son visage,
Ses yeux étincelaient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots,
Qu'au devant de la mort il retourne en héros;
Et, du brave Mauni repoussant les bannières,

Il a pour la retraite assuré nos barrières.
Il voulait plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur.
Le voici.

SCÈNE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURÈLE, le bras en écharpe, et soutenu par un bourgeois.

SAINT-PIERRE, allant vers son fils et l'embrassant.

Viens, reçois le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon sang tu fais un digne usage :
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURÈLE.

J'en conserve, mon père, en ces moments funestes,
Assez pour honorer et vendre cher ses restes;
Et pour tenir peut-être à nos fiers ennemis
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.
De mes sens trop émus excusez la faiblesse.

(Il s'assied, son père le serre dans ses bras.)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse :
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras;
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas;
Donner, en vrai Français, à mon heure dernière,
Mon sang à ma patrie, et mes pleurs à mon père!
(à Aliénor.)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur.
Je défendais Harcourt mourant sur la poussière;
Un guerrier m'a blessé... J'ai reconnu son frère;
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...
Jugez si le mourant est le plus malheureux.

ALIÉNOR.

Ciel! tu veux lui choisir les plus chères victimes :
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes!

AMBLÉTUSE, à Saint-Pierre.

Ami, les chefs du peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE, faisant signe qu'on les laisse entrer.
(à Aliénor.)
Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle.
Que votre sexe en vous ait toujours un modèle :
Souverain des Français, il peut tout sur leurs cœurs.
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs ;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la patrie il nous la rend plus chère.
D'un peuple sans espoir éclairez la valeur ;
Vous êtes son oracle, il consulte l'honneur.

SCÈNE VI.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURÈLE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

Défenseurs de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
Vous de nos chevaliers l'envie et le modèle,
Faudra-t-il, pour un temps, voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines,
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Édouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.
La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre aurore appelait le retour ;
Et, par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombants méditait son passage :
Le jour reparaissait ; et ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris
Ses piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin malgré lui contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faiblesse ennemis invincibles :
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés :

Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim, nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France :
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrais avec vous résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Édouard nous ordonne le crime;
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime,
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilége autorise ses droits :
Il prétend recevoir ces conquêtes nouvelles
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes États
Cet exemple honteux... qu'ils n'imiteraient pas :
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle :
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous :
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un chef si généreux.
Mon père projetait un noble sacrifice...
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse!
Ah! j'en rends grâce au ciel. Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la patrie en cendre.
Songez que cette nuit le vainqueur furieux
Peut au premier assaut se voir maître en ces lieux :

De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un faible rang couronne nos murailles :
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées
Traîne vos fils sanglants, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la mort soit du moins l'asile de l'honneur.
Vous verrez comme moi vos épouses fidèles
Encourager vos mains heureusement cruelles,
Et, pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Édouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un stérile monceau de cendre et de poussière;
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnaisse les cœurs dont il s'est séparé;
Qu'il en meure de honte; et que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins que, sans changer de maître,
Cessant d'être Français, Calais a cessé d'être.

AURÈLE.

O noble emportement! désespoir de l'honneur,
Qui ranime mes sens et passe dans mon cœur!
Oui, d'un œil inquiet la France nous contemple,
Et son sort désormais dépend de notre exemple :
Il faut, pour relever ses peuples abattus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant insulaire,
Pour ravir notre sceptre à sa race étrangère,
Prouvons-lui que son bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, et non nous asservir.
L'Anglais nous enviera nos sépulcres de flamme :
Si d'une faible argile il affranchit son âme,
S'il brave la nature et l'ose surmonter,
Notre amour pour nos rois peut aussi la dompter.
Courons.

(Il prend la main de son père et s'arrête.)

Mais je verrai, par des flammes cruelles,
Dévorer cette tête et ces mains paternelles..!

Je ne le verrai point, ils en frémissent tous...
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.
(Il veut sortir.)

SAINT-PIERRE, l'arrêtant.

Demeure... O mes amis! c'est le ciel qui m'inspire:
Vous vivrez. J'ai sauvé des héros que j'admire:
Au monarque, à l'État, conservez vos grands cœurs.
(à Aliénor.)
Déclarons à l'Anglais vos projets destructeurs:
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,
Et l'or, et ces dépôts de richesse inutile,
S'il nous laisse partir, guerriers, femmes, enfants,
Et porter tous au roi nos services constants.
Je conçois d'Édouard la rage frémissante...
Pour sauver sa conquête, il faut qu'il y consente.
Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?
Abandonnons pour lui nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;
Qu'il remette en nos mains, aux combats exercées,
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées:
Et qu'en nous y trouvant, les Anglais rebutés
Reconnaissent Calais dans toutes nos cités.
Madame, à ce discours vous voyez que la joie,
Comme sur votre front, dans leurs yeux se déploie.
Partez, brave Amblétuse, allez en sûreté
Au conquérant Anglais proposer ce traité:
Nous, annonçons au peuple un bonheur qu'il ignore...
Quel présent je vais faire au maître que j'adore!

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARCOURT.

Dans mes sens soulevés quel tumulte confus!
Je rougis de moi-même, et ne me connais plus

Cité que je remplis d'infortune et de gloire,
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.
Cher Harcourt! O mon frère, à mes yeux immolé!
O mortel vertueux..! à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse, autour de moi, je vois ton ombre errante;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si longtemps,
Rentrent tous dans mon âme à tes derniers accents!
Ils frappent par ta voix mon oreille éperdue;
Ton sang de tous côtés les retrace à ma vue.
La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlants fermentent dans mon cœur :
Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourments qu'il redouble lui-même.
O toi, dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume et d'horreur!
Si la vengeance habite en ton âme outragée,
Viens jouir de mes maux, ils t'ont assez vengée.

SCÈNE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLAIS.

HARCOURT.

Eh! bien, qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT.

Je brûle de la voir... et tremble à son approche.
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.
(Il fait signe à l'officier de se retirer.)

SCÈNE III.

HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, du fond du théâtre, marchant vers le comte sans l'envisager.

Seigneur, je l'avouerai, d'un monarque vainqueur
Je n'osais point attendre un tel excès d'honneur :
Quoi, pour me rassurer sur le sort de mon père,

Il m'envoie...

(Harcourt se jette à ses pieds.)

Ah! grand Dieu! c'est Harcourt... Téméraire,
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.
Ah! calmez un moment cette ardente colère.

ALIÉNOR.

Obéis à ton roi : parle-moi de mon père.

HARCOURT.

Édouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR.

(avec joie.)

Ah..! Je peux donc cesser d'entendre tes discours :
Adieu.

HARCOURT, la suivant.

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine;
Mon amour furieux servira votre haine.

(l'arrêtant.)

Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.

(Il met la main à son épée.)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquait pour les couronner tous.
Malheureux, meurs encor sans réparer ta vie!

HARCOURT.

Je veux la réparer : c'est mon unique envie;
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur forcené jusque dans ses remords.
Ce choc tumultueux des remords et du crime
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme :
Un regard sur soi-même obscurcit ma raison.
Opprobre de l'amour, fléau de ma maison,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire....

ALIÉNOR.

Le nom d'Harcourt flétri! lâche, oses-tu le croire?
Va, le nom des héros, par un traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'immortalité :
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul; et tes fils glorieux
Oublieront ton néant pour nommer leurs aïeux :

Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déjà tu couvrais d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourt les mânes empressés
S'attendaient à l'honneur de se voir surpassés;
Ton cœur a démenti sa promesse sublime;
Tu fais de cent vertus les instruments du crime.
Avec moins de talents, ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offrait à notre amour, par un rare assemblage,
Le citoyen, l'ami, le guerrier, et le sage :
Utile à sa patrie et fidèle à ses rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits :
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étaient autant de parricides.
Achève. Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrents de feux :
Cueille ces vils lauriers que l'Anglais veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère et couverts de ma cendre.

HARCOURT.

Ah! quels traits déchirants vous plongez dans mon sein!
Que d'horreurs..! quoi! mon frère expirer par ma main!
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrâce!
L'ascendant que sur moi vous donnaient vos appas,
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous, on me rendit rebelle :
Exilé de la France et soupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah! de ses fils absents la France est plus chérie :
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie;
C'est pour elle et pour vous que j'ai tout entrepris,
Ma valeur en vous deux voyait son plus doux prix :
Édouard sut flatter mon amour, ma vengeance;
Édouard me parut le vrai roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivait les débris du carnage;
Je m'entends appeler d'une mourante voix,
Je m'arrête... O mon frère..! à mes pieds je le vois,

Me tendant une main déchirée et tremblante;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante;
Ses cheveux tout trempés, et sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.
« Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse.
« Puisse ma mort du moins m'obtenir une grâce!
« Le roi perd un soldat : qu'il trouve plus en toi;
« Va lui rendre un héros; meurs un jour comme moi. »
Je l'embrasse, et son sang est lavé par mes larmes;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes;
On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces moments terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne et ses durs mépris, tout, confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux :
Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la nature.

ALIÉNOR.

Eh bien! ose venger nos maux et tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,
Rends un malheureux père à sa fille tremblante,
Et la gloire et la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irais te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes chevaliers!
Mais, hélas..! Vaine erreur! songe de l'espérance!
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance :
La faim vient d'énerver un reste de soldats;
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos chefs la promesse sacrée
De ces murs à l'Anglais offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connais l'abîme où je suis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumières;
J'ai mis entre elle et moi d'invincibles barrières.
Mais... je puis des Français rejoindre les drapeaux...
Que dis-je..? Eh! pensez-vous qu'à mes serments nouveau
L'inflexible Valois rende sa confiance?
Édouard a des droits sur ma reconnaissance :
Sa fidèle amitié me livra ses secrets :

Irai-je contre lui m'armer de ses bienfaits,
Moi qui, malgré la voix de son sénat auguste,
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste?
Ah! le comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord;
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son maître.

ALIÉNOR.

Qui s'avance en ces lieux? Je vois de toute part
Les chefs des citoyens...

HARCOURT.

C'est l'ami d'Édouard,
C'est le brave Mauni, que cette garde annonce,
Et qui vient de son prince apporter la réponse.

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, HARCOURT, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI.

Rebelles, qui bravez dans Édouard vainqueur
Les droits de sa naissance et ceux de sa valeur,
Si ma main n'arrêtait les traits de sa colère,
Les supplices seraient votre commun salaire;
A la fureur du glaive il vous livrerait tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleraient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et, des lois d'un héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'usurpateur pour maître:
Mais sachez qu'un tel roi n'a pas longtemps à l'être;
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.
D'Édouard cependant la sévère justice
Exige, et j'en frémis, un sanglant sacrifice.
« Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
« Et par l'impunité j'invite aux attentats:
« Le châtiment du crime en détruira l'exemple. »

Il veut qu'avec terreur la France vous contemple :
(sans dureté.)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre ·
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits !

ALIÉNOR, à Harcourt.

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits !

HARCOURT.

Ah ! Dieu !

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô ciel ! la vertu malheureuse.

AURÈLE.

O de la cruauté recherche industrieuse,
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur,
L'Anglais va doublement repaître sa furie
Du sang de nos guerriers et de notre infamie.
C'est peu pour Édouard d'immoler six héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer sous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfants, ou nos frères !
Ah ! je frémis d'horreur, qu'on ose à des Français
Prescrire insolemment de si lâches forfaits.
(à Mauni.)
Qui peut les ordonner, les commettrait sans doute.
C'est la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute
D'un peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé :
Et ses derniers moments vont encor vous l'apprendre.
Tombons, braves amis, sous notre ville en cendre.
(à Aliénor.)
Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne.
(à Mauni.)
Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,

Et soit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des Français ait offert à leur maître.

(Les bourgeois font un pas pour sortir.)

HARCOURT, impétueusement.

Non, braves citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends, envers vous, expier ma victoire :
Et, chéri d'Édouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout... jusques à mes larmes...
(avec dépit.)
C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.
Mais s'il me rejetait, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvait fermer son cœur,
Je confondrais mon sang au sang des six victimes :
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des héros.
(à Aliénor.)
Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie;
Mais mon dernier regret sera pour ma patrie.

(il sort.)

SCÈNE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

Qu'il fléchisse Édouard, il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'âme d'un chevalier et d'un vainqueur modeste.
Des fureurs de mon roi je gémis plus que vous;
Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux;
Sa cour, qu'attendrissait le respect et l'estime
Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir, secondait mes efforts;
Rien ne peut apaiser sa haine et ses transports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une loi d'État, un devoir politique :

Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh bien! le désespoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?
En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi!
Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa patrie :
Un aveugle courage est-il une vertu?
Qui ne sait que mourir ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglais la fureur nous entraîne;
Allons ensanglanter leur victoire inhumaine;
De notre perte encor forçons-les à gémir :
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affaiblir.
Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,
Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe;
Expirons dans leur sang; et que notre pays,
En perdant ses vengeurs, compte moins d'ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus. Vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en héroïnes :
L'épouse d'Édouard et l'altière Montfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons; il faut armer vos compagnes chéries;
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais
Seront lancés par nous sur le camp des Anglais.
Ah! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime :
(à Mauni.)
Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la justice enfin ramener le bonheur.
(Les bourgeois veulent encore sortir.)

SAINT-PIERRE.

Français, où courez-vous? Quel transport vous égare?
L'héroïsme en vos cœurs ne peut être barbare.
(à Aliénor et à Amblétuse.)
Pardonnez. Votre avis est par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille.

Elle perd quelque éclat et devient plus utile.
(aux bourgeois.)
Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre roi :
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver ?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des Français à qui l'honneur nous lie :
Mais, pour fuir cette honte, il est un choix permis;
Je livre le premier... moi-même.

AURÈLE, vivement.

Et votre fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton père.

AURÈLE, se jetant à ses pieds.

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est chère !

AMBLÉTUSE.

Patrie, ah ! tombe aux pieds de ton libérateur.
Que dis-je? en la sauvant il lui perce le cœur.
O sacrifice affreux, plein d'horreur et de charmes !
En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes.
(à Mauni.)
Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels,
Aux yeux de votre roi, sont les plus criminels;
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace :
Après ces deux héros il a marqué ma place.

MAUNI, à part, les larmes aux yeux.

Dieu ! que ne suis-je né dans les murs de Calais !

ALIÉNOR, le surprenant, et avec vivacité.

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglais...
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple :
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui...

SAINT-PIERRE, très vivement.

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos sexes ici distinguez le devoir :
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main, défendaient ce rempart,

Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Édouard.
(à Mauni en lui rendant son épée.)
De mes jours dévoués, seigneur, voici le gage.
Ce glaive cinquante ans seconda mon courage :
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement;
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment?
(à son fils qui donne aussi son épée.)
La France attendait plus du tien, mon cher Aurèle :
Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle.
(Amblétuse remet son épée à un écuyer de Mauni. Tous les chefs des bourgeois mettent la main à leur épée, prêts à la donner.)
Que vois-je, mes amis? A ce concours jaloux,
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous!
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au sort seront remis :
En consacrant trois noms, sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix et l'honneur d'y prétendre.
Le choix fait, vers son roi tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Édouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête.
(à Aliénor.)
Adieu; voyez mon maître, et qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, à Aliénor.

Édouard, en ces lieux, vous prescrit de l'attendre,
Madame; de vos soins leur grâce peut dépendre :
J'ignore ses desseins, mais...

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi?
(à Saint-Pierre.)
Magnanime héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur :
Bravez plus que la mort en bravant le malheur.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe ville.
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile,
Et je puis dans son sein rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion, glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles :
Les vaisseaux ravisseurs, dans ce port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos camps désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée !
De mes nouveaux États c'est la plus digne entrée.
C'est d'ici que César, triomphant des Morins,
Étonna l'Océan sous l'aigle des Romains,
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la guerre,
Ces Bretons séparés du reste de la terre.
C'est dans le même port que le roi des Anglais
Réunit leur empire à l'empire français :
Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise ;
Confondons pour jamais la Seine et la Tamise.
(à un chevalier.)
Vous, au sénat de Londre annoncez mes exploits :
Qu'il juge s'il préside aux triomphes des rois.
Sortez tous.
(Il retient Harcourt.)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Je te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête

Ton zèle, de mon fils guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talents au feu de sa valeur.
Écoute; il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que, sur son trône abandonnant mes droits,
J'approuvai le décret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau prince exigeait mon hommage :
Devoir honteux, dont rien ne pouvait m'affranchir!
J'en rougis; mais les temps me forçaient de fléchir :
Je parus... Mon rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé :
Mes yeux, voyant de près et son peuple et son trône,
De mes pertes confus, dévoraient sa couronne :
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une âme ambitieuse!
Quel tableau... ! Je sortais de mon île orageuse,
Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du trône et de la liberté;
Où le peuple, rival et tyran de son maître,
Veut qu'il le rende heureux et refuse de l'être.
Dans leurs jaloux débats, le prince et les sujets
Divisent par honneur leurs communs intérêts.
Bientôt leur défiance est mère de la haine :
Le chef, pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du corps de l'État néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un sénat téméraire
De son trône avili précipiter mon père;
Charger, couvrir d'affronts son monarque enchaîné,
Pour recevoir des lois d'un enfant couronné?
Mais que voyais-je en France? Un roi, maître suprême,
En qui vous révérez la Divinité même;
Des grands, que son pouvoir a seul rendus puissants,
Du bras qui les soutient appuis reconnaissants;
Un peuple doux, sensible... une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance;
Qui laisse tous ses droits à son père asservis,

Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils.
Valois trop fortuné! quel roi, digne du trône,
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne?
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir!
Pour te faire adorer tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous est chère;
De ses peuples aimés vous voulez être père;
Et je vois sur Calais votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrais-je inventer un supplice trop rude
Pour punir tant d'affronts et tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais à ma poursuite a dérobé Valois :
J'ai perdu sous ses murs la fleur de mon armée,
Et la saison de vaincre en projets consumée.
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,
Haïssent plus mes lois qu'ils n'aiment leur cité :
Et quand j'y vais régner, abjurant leur patrie,
Jusques à l'embraser poussaient la barbarie.
J'allais à leur fureur les livrer sans effroi...
Les dangers d'Aliénor m'ont alarmé pour toi ;
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vain que pour eux tu pressais ma clémence.

HARCOURT.

Eh quoi! vous me flattiez qu'en généreux vainqueur...

ÉDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce peuple de mourants, ces déplorables restes
Des foudres de la guerre et des fléaux célestes,
Conservaient leur fierté dans des yeux presque éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étaient sereins :
Leur joie a consterné mon armée immobile;
Ils semblaient triompher en fuyant de leur ville :
Un seul tournait vers elle un regard désolé;
On lui nomme son roi, je le vois consolé.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, SAINT-PIERRE, MAUNI, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(Les six bourgeois ont des chaînes aux mains.)

MAUNI.

Par votre ordre, seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD.

Perfides, qui longtemps illustrés par vos crimes
Outragiez le vainqueur et le roi des Français...

AURÈLE.

Vous, leur roi!

SAINT-PIERRE, à son fils.

Titre vain, sans l'aveu des sujets.
(à Édouard.)
Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber : ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'échafaud où tu seras livré
Du trône qui m'attend est le premier degré.
Traître, c'est donc par toi, par ta perfide audace,
Que ma victoire ici devient une disgrâce!
Je veux gagner des cœurs, et quel prix est le mien!
Une vaste cité sans un seul citoyen;
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre à vos vertus tous les cœurs vont s'offrir :
Valois n'en laisse point en France à conquérir.
Le peuple de Calais instruit votre prudence :
Dussent tous les Français s'exiler de la France;
Si vous prétendez voir nos cités vous servir,
De nouveaux citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bientôt la terreur glace un peuple rebelle.
Mais... qui sont ceux de vous dont le sort a fait choix?

SAINT-PIERRE, les montrant.

D'Aire, les deux Wissans, noms obscurs autrefois,

Maintenant immortels aux fastes de l'histoire,
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire
Dont tous nos citoyens se montraient si jaloux.

ÉDOUARD, avec une surprise mêlée d'admiration.

Quoi! c'est là ta famille?

AMBLÉTUSE, ou un autre bourgeois.

Oui; quel honneur pour nous!
Valois sans vos rigueurs n'aurait pu nous connaître;
Et nous allons mourir pleurés par notre maître.

AURÈLE, avec vivacité.

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inouï
Dont par vous seul, seigneur, nos regards ont joui,
Quand ce peuple, quittant des demeures si chères,
L'espoir de ses enfants, les tombeaux de ses pères,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportait à nos pieds tant d'hommages divers!
O mélange touchant de douleur, d'allégresse,
D'envie et de pitié, d'horreur et de tendresse!
Les femmes, les vieillards nous serraient dans leurs bras;
Leurs fils venaient baiser la trace de nos pas;
Nos visages, nos mains se trempaient dans leurs larmes...
Ah! seigneur, la victoire eut pour vous moins de charmes

ÉDOUARD.

Tout m'étonne et m'irrite... Ah! c'est trop me braver.
De ma juste fureur rien ne peut les sauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous-même, et je prends leur défense.
Vous aviez à mon choix remis ma récompense,
Quand mes vœux modérés retranchant vos bienfaits
Toujours à vos bontés laissaient quelques regrets:
Eh bien! n'ordonnez pas, hors des champs de la gloire,
Que le sang des Français souille encor ma victoire:
C'est là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours! un exil!

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux sont dessillés par la mort de mon frère.
Ah! mon zèle pour vous m'a fait son assassin;
Je commandais au bras qui lui perçait le sein.

Doublement parricide, hélas! ma barbarie
Frappe depuis trois ans le sein de ma patrie :
Les feux qui dévoraient nos moissons, nos cités,
Ont éclairé partout mes pas ensanglantés.
Envers vous et Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le remords me guide ;
Je vais près du Jourdain rejoindre ces guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien...

ÉDOUARD.

Quel transport de votre âme s'empare?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare?
Pleurez la mort d'un frère, et surtout ses erreurs.
La patrie à mes yeux coûtait aussi des pleurs :
Mais quoi! c'est en son chef, en moi qu'elle réside,
(regardant les bourgeois.)
Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect... que je dois prévenir;
Si j'épargnais pour vous ce maire et ses complices,
Je voudrais par leur grâce enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, vivement à Harcourt.

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, à Saint-Pierre.

Sortez.
(à des soldats.)
Dans la prison qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.
(Les bourgeois sortent.)
(à d'autres soldats.)
Appelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
Priez-la de vous suivre, et de se rendre ici.
(Mauni sort.)

HARCOURT.

Quoi! seigneur, Aliénor...

ÉDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes,

Vous répondriez mal à mes bontés secrètes :
J'attendais ce grand jour pour les faire éclater...
Vous serez bien ingrat si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut avec prudence
Régler dans vos destins les destins de la France,
Et décider du sort de ces vils citoyens
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous espérez en vain...

ÉDOUARD.

(à Mauni.)

Je la vois. Qu'on nous laisse.

(à Harcourt.)

Allez.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR.

ÉDOUARD.

Tant de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célèbre exige des tributs
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus ;
Je viens vous les offrir : ils sont dignes, madame,
Et du profond génie, et de la grandeur d'âme
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un amant, et d'un père ;
Enfin les jours proscrits de ce coupable maire.

(Ils s'asseyent.)

La victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon peuple assujetti.
Déjà, laissant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne, et la Seine, et la Loire ;
Avant que ma valeur triomphât dans Crécy,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilly :
Encore une bataille, et Paris me couronne.
Mais les premiers Français qui, m'appelant au trône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnaissance :

Vous avez sur un père une entière puissance;
Son exemple et le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable :
J'élève votre père au rang de connétable;
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un souverain;
Et, vice-roi de France, il reçoit votre main.
Londres plus que Paris exige ma présence;
Vous serez mon égale et reine en mon absence;
C'est au trône, en un mot, que vous pouvez monter :
Mon estime vous l'offre, osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, seigneur... Mais sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un père...

ALIÉNOR.

Moi, seigneur!
Je ne l'outrage point... j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR.

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerais mon père et servirais mon roi.
Pour Harcourt, il m'est cher; il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour maître
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre;
Votre maître au respect devait du moins s'attendre.

ALIÉNOR, se levant.

Vous n'êtes point mon maître, et vous savez nos lois;
Je respecte Édouard... s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, se levant aussi avec vivacité.

Quelles lois, ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mère?
Est-ce à vous de citer comme lois de l'État
Un abus condamné dans tout autre climat;
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,

Qui pour tout votre sexe est un affront insigne;
Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté
Qui sert également la gloire et la beauté;
Qui, du rang de ses rois bien loin de vous proscrire,
Au-dessus de leur trône élève votre empire?
Ah! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.
Ma mère est le héros qui m'apprit à régner.
De vos trois derniers rois cette sœur magnanime
M'a transmis sur les lis un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais?
Quel autre doit régner sur la France?

ALIÉNOR.

Un Français.
Lorsqu'en nommant un roi nos généreux ancêtres
Ont nommé dans ses fils la race de nos maîtres,
Quand des soldats vainqueurs portaient sur un pavois
Le plus vaillant soldat, père de tous nos rois;
D'un peuple libre et fier qui se donnait lui-même
Tel fut le premier vœu, la loi juste et suprême,
Que son sceptre, en tout temps aux Français réservé,
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé:
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,
De ce trône à mon sexe interdit l'héritage,
C'est de peur que l'hymen qui doit nous engager
Ne couronne en nos fils les fils de l'étranger.
Avant vous cette loi contre vous fut portée:
Écrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers,
Par trois races de rois et neuf siècles entiers.
Le Français dans son prince aime à trouver un frère,
Qui, né fils de l'État, en devienne le père.
L'État et le monarque à nos yeux confondus
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De là cet amour tendre et cette idolâtrie
Qui dans le souverain adore la patrie.
Sublime passion d'un peuple impétueux,
De l'empire des lis fondement vertueux;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent souverains envier nos monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé.

C'est moi qu'à cet excès j'aurais dû voir aimé,
Peuple ingrat... ! Mais il faut que ta haine fléchisse,
Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse.
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse vertu, ce préjugé des lois,
Qui traite en étranger le pur sang de vos rois,
Vous livrez à la mort ces citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles :
L'honneur de conquérir et votre père et vous
M'allait faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, seigneur, la renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe alarmée :
Autant vous déployez de grâce et de douceur
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur,
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves citoyens,
Qui mourant pour l'État en sont les vrais soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il est vrai, leur mort me fait frémir..
Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes... que sans tarder l'échafaud se prépare.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, voyant Harcourt qui entre avec les gardes.

Ah ! de nos citoyens viens défendre les jours;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours;
Toi seul les as perdus; et s'ils meurent j'expire.

HARCOURT; vivement à Edouard.

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire?
La valeur de ce maire et ses rares vertus...

ÉDOUARD.

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(à Harcourt.) (à Édouard.)

Ton arrêt. Jamais à son courage
Je n'aurais pu tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter :
Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible;
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je? votre armée, où je porte mes pleurs,
Vous fera malgré vous abjurer vos fureurs :
Ses chefs ne voudront pas que de votre injustice
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse;
Que l'univers accuse un peuple de héros
D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux.
L'Anglais n'obéit plus lorsque son roi l'outrage.
(à Harcourt.)
Toi, vers nos citoyens que ta foi se dégage :
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrais vainqueurs, et vainqueurs plus humains :
Songe, si de la mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment... de ne leur point survivre.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Quoi! je veux pardonner, on me force à punir!
Je vois par mes bontés tous les cœurs s'endurcir.
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulais vous nommer vice-roi de la France,
Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur :
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas! de sa vertu sévère...?
Si j'accepte vos dons je vends le sang d'un frère.

Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces malheureux pour qui mon frère est mort ;
Leur supplice est ma honte, et mon cœur le partage ;
La mort de Régulus déshonora Carthage.
(très-vivement.)
Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la patrie.
Vous, sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirez.
Votre âme, en les perdant, gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable ;
Un prince y peut tomber sans devenir coupable :
Il l'est, si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter, et croyez me fléchir !
Vous pensez pour autrui désarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Non, non. Avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, ingrat, que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat... ! Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?
J'aspire à vous sauver d'horribles injustices :
Écoutez ma prière, et c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter
Qu'en défendant, seigneur, ces illustres victimes,
Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Crécy,
Auriez-vous une grâce à refuser ici ?

ÉDOUARD.

C'en est trop : réprimez cette audace importune.
Vous avais-je mandé, lorsque votre infortune
Vint par mes prompts secours relever ses débris ?
Vos services dès lors sont des devoirs remplis.
Votre sang appartient au véritable maître
Qu'un serment libre et saint vous force à reconnaître :
Je le suis... et je sais contraindre au repentir

Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

HARCOURT.

Quelle confusion, et quel reproche infâme!
Je ne vis plus... la honte est le néant de l'âme.
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'étranger.
Sitôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte;
La faveur disparaît; les flétrissants mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays :
Et tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure il dévore l'outrage.
On est juste... Ah! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats?
Tremblez, faibles sujets qui trahissez vos maîtres;
Un roi punit toujours ceux qu'il a rendus traîtres.
Mais allons voir ce maire, et partageons son sort.
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort,
Qu'on dise en apprenant cet effort magnanime :
Il serait mort moins grand s'il eût vécu sans crime.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O mon fils, mes amis, qui l'eût pensé jamais,
Que nous habiterions ce séjour des forfaits?
Ah! sans doute avant nous ces chaînes flétrissantes
Ont courbé sous leur poids les vertus gémissantes :

Mais combien de mortels voudraient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!
Que je te dois d'encens, Souverain de mon être!
Pour quels brillants destins ta bonté me fit naître!
Si dans l'obscurité tu plaças mon berceau,
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat, étendu sur la France,
Des siècles reculés franchir l'espace immense;
Et Calais recevant de vingt peuples jaloux
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
Jouissons, mes amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la patrie entière :
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir,
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

AURÈLE.

Ah! que né d'un tel père un fils s'en applaudit!
Mon âme entre vos bras s'enflamme et s'agrandit.
Voilà comme, aux vertus guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'aplanir leurs sentiers difficiles :
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir :
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir.
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me désiriez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours :
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre;
Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre
Aux victimes d'État qui livrent leur grand cœur,
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, lui montrant les bourgeois.

Ah! j'y crois voir leur sang, le tien, qui se confondent;
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent.
(à Amblétuse, montrant son fils.)
Avais-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau?
(se reprenant avec chaleur.)
Vous qui me connaissez, pardonnez ce murmure :
On pleure sa victoire en domptant la nature.
Jamais un cœur français ne la peut étouffer.

Mais... il en est plus grand d'oser en triompher :
Dans ces combats affreux tout son sang se soulève ;
Il marche au sacrifice, il frémit... et l'achève.

SCÈNE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, à Saint-Pierre, en lui prenant la main.

Je viens, digne Français, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'aurait pas attendus.
Nos chevaliers anglais, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offensaient leur prince, au fond de ces cachots
Tu verrais à tes pieds cette cour de héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant ton maître,
Londres va désirer de t'avoir donné l'être.
(aux six bourgeois.)
Votre amour pour vos lois et pour votre pays
D'un peuple juste et fier enchante les esprits.
L'Anglais est citoyen ; et sa raison suprême
Veut qu'une nation se chérisse elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les humains
Se serre en chaque État par d'autres nœuds plus saints :
Je sais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre :
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils.
Je hais ces cœurs glacés, et morts pour leur pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde ;
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité,
Pour ne la point servir dans leur propre cité :
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons sans fard : mourant pour les Français,
Nous espérons laisser des noms chers aux Anglais :
Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'est pas un titre infructueux :
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux.

L'épouse d'Édouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Écossais rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor a pris votre défense,
Et d'un époux qui l'aime implore la clémence.
Vous avez vu leur fils, qui, dès ses premiers jours,
Éclipse Édouard même au plus haut de son cours :
Héros dans le combat, homme après la victoire,
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire.
Son père, qui lui doit les palmes de Crécy,
Sans doute par ses soins va se voir adouci :
La nature et l'amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURÈLE, avec transport.

Mon père...! ah! vous vivrez.

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant, il jouira de l'honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor et ses vives alarmes...

SCÈNE III.

ALIÉNOR, MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNOR.

Illustres malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques moments... à mes derniers adieux.
Dans la cour du palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt, pâle, tremblant, et les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés;
Sa voix et ses sanglots expiraient dans sa bouche;
Ce seul mot a rompu son silence farouche :
« Ils vont mourir... » Il fuit, en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi! rien n'a désarmé le courroux du vainqueur,
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la reine?

ALIÉNOR.

Eh! que peut la pitié sur cette âme inhumaine?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille et fier

Tomber des légions sous la flamme et le fer,
Des débris et des morts couvrir les mers sanglantes;
Enfin des nations pour lui seul expirantes?
Son orgueil s'accoutume à compter les mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels.
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes:
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprit à s'endurcir?

MAUNI.

Ah! tant de résistance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,
Faisons parler enfin la dure vérité;
D'un homme et d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux ennemi, qu'allez-vous entreprendre?
Ah! daignez écouter...

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous;
Il vous couvre de gloire, et la honte est pour nous.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNOR.

Ah! du cœur d'Édouard c'est en vain qu'il espère;
Il est inexorable, et tout craint sa colère:
Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats,
Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas;
On blâme sa fureur, mais elle est obéie.
Mes cris, mon désespoir, mes refus, l'ont aigrie.
Hélas! votre salut en mes mains fut remis:
Mais je rougirais trop de vous dire à quel prix...

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous aurait vu faire;
N'en parlons plus. Quel est le sort de votre père?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un faible et doux espoir.

Édouard, consommant ses affreux sacrifices,
Voulait que ce héros partageât vos supplices...
Ah! cessez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,
Son fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins près du roi, mon père se va rendre;
Et, pour vous délivrer, il veut tout entreprendre.
Vous connaissez Valois, et le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour.
Oui, dût-il pour vous seuls céder une province,
Des sujets tels que vous valent le plus grand prince;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens;
Et la rançon des rois est due à leurs soutiens.

SAINT-PIERRE.

Inspire mieux mon maître, ô puissance céleste!
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste.
Partez, opposez-vous à ce dangereux soin;
Qu'on permette ma mort, l'État en a besoin.
Vous voyez cette guerre, en disgrâces féconde,
De nos débris fameux couvrir la terre et l'onde;
Chez les Français toujours l'excès du sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand.
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite et hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas! ils ont pensé
Que le siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commune
Une âme inébranlable aux coups de l'infortune,
Digne de nos aïeux, et de ces temps si chers
Où les lis florissants ombrageaient l'univers,
Et vous verrez soudain par tout ce peuple avide
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide;
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,
Son noble enthousiasme embrasera les cœurs :
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le sort par leur constance extrême,
Et peut-être à l'État rendront un plus beau jour
Que ces jours qu'ils croyaient regretter sans retour
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE.

Bien plus : si du destin les nouvelles rigueurs

Chez nos neveux un jour ramenaient nos malheurs,
Du héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la gloire à leurs yeux offrira dans son temple,
Jusques au fond des cœurs attendris et confus
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus,
Et dans les citoyens du rang même où nous sommes
Déployer le génie et l'âme des grands hommes.
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais;
Et qu'après un long cours de siècles et d'années,
De sa patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR.

O courage! ô vertu, dont l'héroïque ardeur
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur!
Ils font presque approuver à mon âme ravie
Et désirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout... et souvent en effet
Le sort des souverains dépend d'un seul sujet.
Harcourt trahit son prince, et d'Artois l'abandonne:
Un maire de Calais raffermit sa couronne!
Quelle leçon pour vous, superbes potentats!
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas:
Tel qui, sous l'oppresseur, loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Édouard;
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCÈNE V.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLAIS; GARDES.

L'OFFICIER.

Madame, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a signé cet arrêt exécrable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, à sa suivante.

Fuyons... Soutenez-moi, la force m'abandonne;
L'appareil de leur mort me suit et m'environne.
(à Saint-Pierre.)
Mon père, pardonnez, je tombe dans vos bras,

Recevez ce doux nom que je vous dois : hélas !
Vous m'avez inspiré la vertu...

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah ! ce fatal moment n'en permet point l'usage.
Pleurer ceux qu'on admire, est-ce les offenser...?
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser...!
Quoi ! le fer va frapper le fils auprès du père,
Sur les corps expirants de leur famille entière !
L'horreur glace mes sens et m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, un peu attendri.

Adieu, madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la dernière fois.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER; GARDES

SAINT-PIERRE.

Faut-il vous suivre?

L'OFFICIER.

Hélas ! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiser le mien... Quel surcroît de douleurs,
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs !

SAINT-PIERRE, embrassant les bourgeois.

On vient : embrassons-nous... Je marche à votre tête,
Martyrs de la patrie, allons, la palme est prête.

(Il va pour sortir.)

Mais... que nous veut Harcourt?

SCÈNE VII.

SAINT-PIERRE, AURÈLE; HARCOURT, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER; GARDES.

HARCOURT, à l'officier et aux gardes.

Sortez, braves guerriers;
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.

(L'officier et les gardes sortent.)

(aux bourgeois.)

Français... Ah! de ce nom ne pourrai-je être digne?

(à Saint-Pierre seul.)

Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne.
Oui, j'ai perdu mon frère, et vous, et mon pays;
Cette main fume encor du sang de votre fils:
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace;
De ce jeune guerrier j'apporte ici la grâce.

SAINT-PIERRE, avec joie.

Ciel!

HARCOURT.

Il serait affreux que du commun malheur
Une seule famille épuisât la rigueur...

SAINT-PIERRE.

Quoi...! quelque autre pour lui s'offre-t-il au supplice?

HARCOURT, vivement, comme une chose qui lui échappe.

Sans doute, un autre y court avec plus de justice.

(à Aurèle, en se reprenant.)

Partez, l'échange est fait; marchez au camp français:
Il n'est pas loin du nôtre, et vos guides sont prêts.
Allez; et, renonçant à des vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles.
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURÈLE.

Mon père...! Non, seigneur. Qui? moi, que j'abandonne

HARCOURT.

C'est au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURÈLE, avec fureur.

Quel est celui dont l'injuste vertu
S'offrant pour me sauver...

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnais-tu...?

C'est Harcourt.

HARCOURT, troublé.

Moi ?

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme,
J'y surprends un projet que j'admire et je blâme.
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas ;
Vous trompez Édouard, vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien ! s'il était vrai, ce projet équitable
Qui, sauvant l'innocent, dévouerait le coupable...?

AURÈLE.

Quoi ! je consentirais...

SAINT-PIERRE.

Vous oseriez penser...

HARCOURT, impétueusement.

Il doit y consentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre ;
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre :
Le temps presse. Écoutez. Ce n'est point vous, hélas !
Intrépide vieillard, que j'arrache au trépas :
L'honneur peut murmurer, que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, et sans vous s'accomplisse ;
Je le sais. Mais ce fils, qu'au milieu des tourments
Un zèle aveugle immole à la fleur de ses ans ;
Lui que dans votre cœur réclame la nature ;
Lui, ce héros naissant dont la grandeur future
Aux vœux de nos guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses vertus aux besoins de l'État.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa justice balance ;
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour ?
Mourant sans votre fils, votre gloire est la même ;
Et, si vous m'admettez à cet honneur suprême,
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous :
C'est un laurier de plus pour la France et pour vous.
Songez surtout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage.

Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le fils du héros de Calais!
Pour ses heureux talents quelle vaste carrière!
Ah! voyez-le venger sa famille et son père;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des chevaliers,
Et fonder de héros une race nouvelle,
Digne dans tous les temps d'une source si belle,
Se vouant d'âge en âge à la gloire des lis,
Et que vous immoliez dans ce vertueux fils...
Eh bien! ce tendre espoir vous arrache des larmes...
(avec transport, à Aurèle, en lui présentant son épée.)
Pars; accepte ce fer; rends l'honneur à mes armes.

AURÈLE.

Moi, tromper Édouard, fuir, et me parjurer!
De mon père expirant oser me séparer!
Moi, qui m'étais flatté qu'une pitié soudaine,
Voyant tomber ma tête, épargnerait la sienne!

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens.

AURÈLE.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

HARCOURT.

L'espoir de le venger...

AURÈLE.

L'horreur de lui survivre...

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURÈLE

Me contraint de le suivre.

HARCOURT.

Malheureux! mais nos jours sont le bien de l'État.

AURÈLE.

Vivez donc en héros; moi, je meurs en soldat.
Les besoins de l'État demandent un grand homme;
La France vous regarde, et la gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(à Harcourt.)

Mon fils! mon digne fils...! Calmez ces vains transports,
L'aveugle désespoir égare vos remords,
Seigneur. Eh! se peut-il que votre âme séduite

Pense qu'envers mon roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'État et lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime :
Ah! loin de réparer, c'est consommer le crime.
Allez sauver la France, et d'une heureuse main
Retirer tous les traits dont vous perciez son sein :
Que je rende, en mourant, à cette auguste mère
Le plus grand de ses fils... et le plus nécessaire.
De nos jeunes Français l'imprudente chaleur
Des vertus du guerrier n'a plus que la valeur :
Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,
Vous réglez d'un coup d'œil les destins de la terre :
Par une longue étude et d'assidus travaux,
Vos talents ont surpris les secrets des héros :
Ramenez dans nos camps cette noble science,
L'âme du vrai courage, et l'œil de la prudence;
Cet art qu'apprit de vous notre injuste vainqueur.
Allez : que mon pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée;
Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, L'OFFICIER; GARDES.

L'OFFICIER, à Harcourt.

Seigneur, l'ordre est venu... je les mène à la mort.

HARCOURT, à Saint-Pierre et à son fils.

Vous triomphez, cruels! votre affreuse constance
Me ravit sans retour ma dernière espérance...
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(Il sort furieux.)

SAINT-PIERRE.

(à son fils.)

Vivez pour votre roi... Viens mourir dans mes bras.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, MAUNI.

ÉDOUARD.

J'ai pesé vos raisons, j'en conçois l'importance;
Souvent la politique invite à la clémence.
J'excuse dans Harcourt une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur :
Sans vous, par son orgueil ma colère allumée
L'eût dépouillé du rang de chef de mon armée.
Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du trône de la France :
Ces superbes vaincus, échappés à mes lois,
Iraient partout apprendre à rejeter mes droits.
Sur ce maire employons mon heureuse industrie.
Je connais le vulgaire; il chérit peu sa vie,
Lorsqu'en un sort obcur il la voit consumer;
Mais s'il peut être grand, il commence à l'aimer.
Je sais ses préjugés, et l'art de les détruire:
Tel brave les tourments, qu'un bienfait peut séduire;
Et les rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers humains, nés et nourris loin d'eux.
Ce maire a vu de près l'appareil du supplice;
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse.
O mon roi! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier; redoutez vos transports.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SAINT-PIERRE.

ÉDOUARD, assis.

Viens, superbe ennemi, qui prends pour l'héroïsme
Le courage insensé d'un ardent fanatisme.
Un monarque indulgent, qui chérit les vertus,
Daigne dans tes pareils en respecter l'abus.
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,
Veut à ton choix enfin laisser ta destinée;
Et, plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes tentes
De tes concitoyens les troupes défaillantes :
Victimes de la faim et d'un farouche orgueil,
Ils tombaient; les chemins devenaient leur cercueil.
Pour aller jusqu'au roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté soutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paraissent attendris;
Tu pourrais, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville :
Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon fils se promet d'être l'ami du tien.
Cède au temps, au vainqueur, que seul tu dois connaître;
Laisse au sort des traités à fixer ton vrai maître :
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter?
Quels grands sur l'échafaud te prendront pour modèle?
Va, les seuls rois heureux ont une cour fidèle;
Et si je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un criminel obscur que la loi fit punir

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai désiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon pays, sa gloire, et son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses lois.
Vos armes cependant sont loin de les détruire;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.
Oui, sur ma nation sur son génie ardent,

D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant :
Mais le coup est porté. Si jamais ma faiblesse
De mes premiers efforts démentait la noblesse,
Le sentier de l'honneur, que mes pas ont tracé,
Par mon lâche retour ne peut être effacé.
Vos bontés sur les cœurs obtiennent quelque empire;
Mais le Français combat l'ennemi qu'il admire;
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits,
Ils voudront en vainqueurs... les rendre à vos sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime...

SAINT-PIERRE.

J'aurais votre faveur, et perdrais votre estime.
Vous méprisiez d'Harcourt en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier, chargé de vos rigueurs.
Eh ! comptez-vous pour rien la foi pure et sacrée
Qu'à Valois votre bouche et la mienne ont jurée?
Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.
Dieu ! que la politique avilit la couronne !
Que la probité simple honorerait le trône !
Valois de ses serments ne sait point s'affranchir;
Trompé par ses rivaux, est-ce à lui d'en rougir?
Eh ! comment à mon roi deviendrais-je infidèle,
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle?

ÉDOUARD, se levant.

Eh bien ! cours au trépas, que tu sembles chercher.
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher.
A la rébellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi seul es son bourreau; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître.

SAINT-PIERRE, tremblant.

O mon fils ! quel moment pour ce cœur paternel...!
(reprenant sa fermeté.)
Mais... tu souffrirais plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre et menace et promesse.
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse :
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'univers,
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts :
On regarde Édouard conseillant l'infamie,
Pour corrompre un sujet épuisant son génie.
Quel mortel de mon sort ne serait point jaloux ?
Vous me forcez, seigneur, d'être plus grand que vous.

ÉDOUARD.

(Mauni entre avec les gardes.)

Gardes... qu'avec les siens on le traîne au supplice.

(Les gardes emmènent Saint-Pierre.)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, UN HÉRAUT D'ARMES ; GARDES.

ALIÉNOR, à Mauni, voyant qu'on emmène Saint-Pierre.

Ah ! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.

(Mauni sort.)

(à Édouard.)

Par votre ordre, seigneur, je quittais ces remparts ;
Ce héraut de Valois a frappé mes regards ;
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos otages.
Nous ignorons du roi le généreux dessein ;
Lui-même en cet écrit l'a tracé de sa main :
Mais on sait seulement qu'une offre inespérée
De ses sujets proscrits rend la grâce assurée.

ÉDOUARD, lisant la lettre.

« Toi, qui t'osant nommer le vrai roi des Français,
« Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône,
« Si tu veux épargner les héros de Calais,
« Je t'offre les moyens d'acquérir ma couronne.
« Viens seul, avec moi seul, par un noble combat,
« Finir tous les malheurs de nos sujets fidèles :
« Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'État ;
« En dignes chevaliers terminons nos querelles. »

(avec transport.) (à ses gardes.)

Tous mes vœux sont remplis. Qu'on brise l'échafaud ;

Que de riches présents on charge ce héraut ;
Rendez-lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne ;
Valois mérite enfin de disputer mon trône.
(au héraut,)
Va, qu'il choisisse l'heure et fasse ouvrir le champ.
Cours, je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, au héraut.

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent.
Peuple, ton souverain veut s'exposer pour toi;
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi !
(à Édouard.)
Non, seigneur, ce cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre empire.
Mais... Melun dans ces lieux !

SCÈNE IV.

EDOUARD, ALIENOR, MELUN, MAUNI, LE HÉRAUT D'ARMES; GARDES.

ALIÉNOR.

Ah ! comte, savez-vous
Pour quel dessein le roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère;
Et j'accours, sur le cri de notre armée entière,
Désavouer du roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.
Oui, prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière :
Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière.
Non pas que le succès alarme nos esprits;
Mais pour mon roi vainqueur voyons-nous quelque prix?
Quand il vient hasarder le sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?
Avez-vous consulté votre sénat jaloux?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;
Mais, seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare, et prodigue du sien.
D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?

Peut-il à d'autres rois transporter sa couronne,
Aux mains d'un étranger l'exposer aujourd'hui?
La loi qui fait le prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe et ses fils même,
Vainement votre front attend son diadème :
Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des grands, du peuple, et de l'armée
Mes devoirs sont remplis.

(Ils sortent avec le héraut d'armes.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, furieux.

O colère enflammée... !
L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur... !
Ingrate nation qu'a chéri mon erreur,
Je vais justifier l'horreur que je t'inspire :
Qui ne peut te soumettre osera te détruire.
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble, je régnerai sur leurs sanglants débris.
C'est ici le dépôt de vengeance et de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine;
Je ferai de la France un plus affreux désert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert :
On verra, sous les coups d'un vainqueur et d'un maître,
Dans la flamme et le sang vos cités disparaître.
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers,
Des nuages de cendre obscurcissent les airs;
Qu'immolés à l'instant, ce maire et ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices.

(Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.)

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je.

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs !
Altière ambition, voilà donc tes fureurs !

Tu fais de l'homme un tigre; et ta rage effrénée...

ÉDOUARD, s'apercevant que Mauni ne part point.

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, sans dureté.

J'ai suivi vos drapeaux
Pour guider vos soldats, et non pas vos bourreaux :
Seigneur, je vous l'ai dit, et vous devez m'en croire.
Plus que votre faveur je chéris votre gloire :
L'Anglais n'est point esclave en vous devant sa foi.
Vous m'avez confié la gloire de mon roi,
C'est un dépôt sacré dont j'aimais à répondre;
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

ÉDOUARD, toujours assis.

(à un officier.)

Téméraire! sortez.... Vous, allez m'obéir.

(Mauni et l'officier sortent.)

ALIÉNOR.

Harcourt vous abandonne, et Mauni va vous fuir!
O maire de Calais, sois sûr de ta vengeance!
Ton rival de ta mort va répondre à la France.

ÉDOUARD, se levant.

Comment! ce vil sujet, vous l'égalez à moi?

ALIÉNOR.

Un sujet vertueux, s'immolant pour son roi,
Vaut bien un roi, seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrasant l'univers pour une ombre de gloire.
Vous, vassal de la France et sujet de Valois,
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux lois :
Par vos rébellions les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine.
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel.
Né pour être l'exemple et l'amour de la terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre;
Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des siècles de malheurs.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR; GARDES.

HARCOURT.

Édouard, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes;
Elles sont maintenant près du camp de mon roi.

ÉDOUARD.

Perfide, oses-tu bien...

ALIÉNOR, avec une joie tranquille.

Il est digne de moi.

ÉDOUARD.

Quoi! ces Français si fiers, qui bravaient le supplice,
S'abaissent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés, sans paraître à leurs yeux.
A peine le héraut est entré dans ces lieux,
J'ai publié, seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'instant leur rançon venait d'être acceptée;
J'ai supposé votre ordre, et hâté leur départ;
Avant Melun lui-même ils quittaient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux chantant leur délivrance,
Confirmait leur erreur et servait ma prudence.
Entendez-vous ces cris? Tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçais en vous.
Pour ces infortunés je vous donne ma vie :
Qui causa leur malheur pour eux se sacrifie;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux;
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux...

ÉDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle;
Mais lorsque, trahissant mon prince et mon pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.

(à Aliénor.)

Ah! j'en pleure de honte. Ah! dites à mon maître
Que je meurs son sujet, et digne enfin de l'être.

(avec transport.)

J'abjure entre vos mains le serment détesté

Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté...

ÉDOUARD.

Traître! qui m'as promis comme au roi légitime...

ALIÉNOR.

Le parjure est vertu quand on promit le crime.

ÉDOUARD.

Votre amour fait son crime et sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire, et non à mon amour.
Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance;
Il ne fut point son guide, il est sa récompense.
Cher Harcourt! je te rends et te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante, et mourrai près de toi.
Que vois-je?

ÉDOUARD.

Ciel!

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS; GARDES.

HARCOURT, à Saint-Pierre.

C'est vous!

SAINT-PIERRE, à Harcourt.

J'ai su votre artifice;

(à Édouard.)

Et vous voyez, seigneur, si j'en suis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas:
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée,
De soupçons importuns ont rempli ma pensée.
J'ai pressé sa franchise: à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon roi! quel amour! quels exemples sublimes!
Tu hasardais tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,
Vous connaissez enfin le maître et les sujets.

ÉDOUARD.

Je demeure interdit.

(Il reste appuyé sur un fauteuil.)

HARCOURT, à Saint-Pierre.

Ah! la mort nous rassemble;
Vous ne trahirez pas tous mes désirs ensemble.
(à Aliénor.) (prenant la main de S.-Pierre.)
Adieu... Marchons, amis.

(Ils font un pas en silence.)

AURÈLE, regardant Édouard et son père.

Je cède à mon effroi.
Seigneur...

(Il se jette aux pieds d'Édouard.)

SAINT-PIERRE, se retournant.

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi!

AURÈLE, à son père.

Oui, j'ose demander (c'est ma seule prière)
(à Edouard.)
De mourir le premier... loin des yeux de mon père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlants
Étaient prêts de percer et d'embraser ses flancs;
Si, tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, relevant son fils.

Lève-toi. Je rougis...

ÉDOUARD.

Où suis-je? et quel murmure,
Quels cris attendrissants jette en moi la nature!

ALIÉNOR.

Ah! seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix!
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois.

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissants mon âme est pénétrée.
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée?
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime.
Ah! je veux me punir; je le veux, je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois...!
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages...

AURÈLE.

Mon père!

ÉDOUARD.

De la paix soyez les premiers gages;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un roi que vous servez on peut être jaloux.
(à Harcourt.)
Toi qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'honneur, je te rends à toi-même;
Retourne vers ton roi. Qu'il juge par ce don
Si de son ennemi je veux garder le nom.
En vain depuis trois ans l'infortune l'accable:
Un peuple si fidèle est un peuple indomptable.
Lorsque sur les Français je prétendis régner,
Je cherchais leur amour, que j'espérais gagner :
Mais il faudrait les vaincre en tyran sanguinaire.
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur trône.

MAUNI, avec fermeté.

Ah! je vous reconnais;
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment anglais!

ÉDOUARD, prenant la main de Mauni.

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnaître;
Je veux faire aux Français regretter un tel maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des Français
Respect, estime, amour, et non de tels regrets.
Daignez en ce moment recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon pays:
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR.

Grand prince, avec mon roi que de nœuds vous rassemblent
Le ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah! de l'humanité rétablissez les droits;
A l'Europe tous deux faites chérir ses lois :
Que par vous des vertus cette mère féconde
Soit la reine des rois, et l'oracle du monde.

FIN DU SIÉGE DE CALAIS.

LA HARPE.

NOTICE SUR LA HARPE.

La Harpe, né à Paris en 1739, de parents sans fortune, originaires du canton de Vaud, devint orphelin à l'âge de neuf ans et fut nourri six mois par les sœurs de charité de la paroisse St-André des Arcs. La manière intelligente avec laquelle il récita des vers devant M. Asselin, proviseur du collége d'Harcourt, lui fit accorder une bourse dans ce collége, qu'il illustra en remportant tous les premiers prix. Accusé injustement, à ce qu'il paraît, d'avoir fait une pièce de vers contre son protecteur, il fut détenu en prison plusieurs mois, ce qui contribua à lui aigrir le caractère. Dès ses premiers écrits il prit le rôle d'Aristarque; et Fréron se récriant contre sa hardiesse lui conseilla de relire les anciens au lieu de les juger, et lui prédit qu'avec du travail il parviendrait à posséder toutes les qualités qu'on peut acquérir au défaut du génie. Ce fut le commencement de la guerre implacable entre la Harpe et le rédacteur de l'*Année littéraire*. La tragédie de *Warwick* accrut la célébrité de la Harpe, qui eut l'honneur d'être présenté à Louis XV. Le style est remarquable, et le caractère du principal personnage de cette pièce est tracé avec vigueur et a le mérite d'intéresser. La Harpe devint un des admirateurs les plus fervents et un des disciples les plus dévoués de Voltaire, et un commerce littéraire fort intime s'établit entre eux. Les tragédies de *Timoléon*, de *Pharamond*, de *Gustave* et des *Brames* n'eurent aucun succès. *Jeanne de Naples*, *Coriolan* et *Virginie* réussirent et sont encore représentées au théâtre. Dans *Coriolan*, le style s'élève quelquefois à la hauteur des grands modèles de la latinité; et dans son imitation ou plutôt sa traduction de *Philoctète* de Sophocle, la Harpe, soutenu par le génie du poëte grec, a su faire passer sur notre scène la plupart des beautés de son modèle; réduit à ses propres forces jamais il n'eût pu atteindre à une pareille hauteur. Dans son drame de *Mélanie*, aventure affreuse et récente, comme il ne pouvait alors introduire le spectateur dans l'intérieur d'un couvent, il dut se borner à lire et jouer dans des sociétés particulières ce drame, au sujet duquel Voltaire écrivait: « Cela n'est « pas très-bon; cela réussira pourtant. » En 1791 la pièce fut enfin jouée au Théâtre français, et retirée par l'auteur un an avant sa mort. Un autre drame, *Barnevelt*, est écrit d'un style élégant et correct. En général tous les écrits de la Harpe sont remarquables par le style; aussi disait-il : « Si je n'ai pas contribué aux progrès de l'art dramatique, on « ne peut m'accuser d'en avoir accéléré la décadence. » Fidèle aux préceptes des grands maîtres, il a respecté la langue si pure de Racine. Ses pièces, sans jamais exciter l'admiration, offrent des morceaux énergiques et d'un bel effet. Dans les concours académiques il obtint les succès les plus brillants. Lorsque la révolution éclata il en embrassa d'abord les principes avec chaleur; mais jeté en prison par Robespierre, dont il avait critiqué le talent littéraire, il n'en sortit qu'au 9 thermidor. Alors une violente réaction s'opéra dans son esprit contre les idées libérales et anti-religieuses. Son ouvrage le plus important et son véritable titre de gloire, c'est son cours de littérature, où les préceptes de goût sont exposés avec un talent d'un ordre si élevé, qu'on décerna avec raison à la Harpe le titre de Quintilien français. Malheureusement sa mort (11 fév. 1803) ne lui permit pas d'y mettre la dernière main et de donner les proportions convenables à chaque article consacré aux poëtes et aux prosateurs anciens et modernes; mais tel qu'il est, c'est encore l'un des monuments les plus remarquables de notre littérature.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

PHILOCTÈTE.
ULYSSE.
PYRRHUS.
HERCULE, dans un nuage.
UN GREC.
SOLDATS.

La scène est à Lemnos.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur!
Il le fallait : frappé par quelque dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troublait de ses cris la paix des sacrifices,
De son aspect impur blessait leur sainteté,
Et souillait tout le camp de sa calamité.
Mais laissons ce récit : le temps, le danger presse

Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
Je dois fuir ses regards. Vous, dont le noble zèle
Promit à mes projets l'appui le plus fidèle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour :
Par une double issue il est ouvert au jour ;
Un ruisseau, si le temps n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnaître à ces traits
L'asile qu'il habite : observez-en l'accès.
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et surtout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, s'avançant au fond du théâtre.

Au premier de vos soins je vais donc satisfaire.
Oui, je crois voir déjà ce sauvage repaire,
Cette grotte...

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage...

ULYSSE.

Ce sont là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés...
Quelques lambeaux épars que le sang a souillés.
Ah, dieux !

ULYSSE.

C'est sa retraite ; à nos yeux tout l'atteste
Sans doute il n'est pas loin ; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourrait-il s'écarter ? hélas ! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourments qu'il endure.
(Aux soldats.)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats !
Que son retour ici ne nous surprenne pas.

De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse surtout qu'il voudrait pour victime.

(Les deux soldats s'éloignent.)

PYRRHUS.

Il suffit. On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'État n'a point ici besoin de votre bras;
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministère,
Pour servir la patrie il faut nous réunir:
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette;
Mais n'importe, écoutez : il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île :
Dites-lui sans détour : Je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez aux lieux où vous prîtes naissance,
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance,
Les Grecs qui, suppliants, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ces murs conduit votre courage,
Et qui, de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et, préférant Ulysse, ont à votre prière
Refusé l'héritage et l'armure d'un père;
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paraisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie;

Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Échappe au piége adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas, sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion :
Oui, pour marquer le jour de sa destruction,
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie;
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs vous pouvez aujourd'hui
Sans crainte et sans danger paraître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne;
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais s'il savait qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains;
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connais votre cœur, il feint malaisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement.
Mais le prix en est doux, seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons-en respecter les bornes légitimes:
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour désormais;
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours;
Achille ne m'a point instruit à ces détours :
A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'étaient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Faible et seul contre tous, où serait sa défense?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;

Mais dût-on m'accuser de faiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvait tout faire.
Aujourd'hui que le temps me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut surtout, pour régir des États,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger, la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomptable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusait lorsqu'on a prétendu

Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe était dû ;
Et mon cœur, que flatta son erreur et la vôtre,
S'enivrait d'un honneur réservé pour un autre !

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui ;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

« Eh bien ! des immortels il faut remplir l'oracle ;
« A leurs profonds desseins qui pourrait mettre obstacle ?
« Je dois venger un père, et soutenir son nom :
« Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
« J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
« A Philoctète au moins je puis sans artifice
« Me plaindre des affronts dont je fus indigné ;
« Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
« Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore
« Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
« Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret. »

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage,
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... on le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis ?
Puis-je compter sur vous ?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctète en ces lieux.
Je vous laisse un moment ; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire.
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS.

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée!
Sa misère en ces lieux gémit, abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissants,
Il n'a point de soutien de ses jours languissants,
Pas même ce plaisir si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables :
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort! et cependant, illustre dans la Grèce,
Égal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il semblait destiné :
A cette épreuve, hélas! les dieux l'ont condamné!
Nos jours sont leur présent, nos destins leur ouvrage
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Éloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctète s'approche.
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche,
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu : sur mes pas sans doute il va paraître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Hélas! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Étrangers que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom, quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie:
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnaître des Grecs l'accent et le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre : ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grâce que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O ciel!
Après un si long temps d'un exil si cruel,
Oh! que cette parole à mon oreille est chère!
Quel destin, ou pour moi quel vent assez prospère
A guidé vos vaisseaux et vous-même en ces lieux?
Parlez, et contentez mes désirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus, je suis le fils d'Achille;
Je suis né dans Scyros, et retourne à cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé!
O du vieux Lycomède et l'élève et la joie,
De quel bord venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ces remparts marchèrent les premiers?

PYRRHUS.

Vous-même, en étiez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paraître.

PYRRHUS.

(A part.) (Haut.)
« Il faut dissimuler. » D'où puis-je le savoir ?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

PHILOCTÈTE.

Quoi ! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure !
Hé bien ! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Grèce de mes maux n'est pas même informée;
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé
Devient plus dévorant et plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourments dont ils m'ont fait la proie !
O mon fils, vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier, autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels... ! de Chrysa vers les bords phrygiens,
La victoire appelait leurs vaisseaux et les miens.
Nous touchons à Lemnos : fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part, en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés pour sécher ma blessure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains.
Puisse Atride éprouver de semblables destins !

Quel réveil ! quel moment de surprise et d'alarmes !
Que d'imprécations, que de cris et de larmes,
Lorsqu'en ouvrant les yeux je vis fuir mes vaisseaux,
Que loin de moi les vents emportaient sur les eaux ;
Lorsque je me vis seul, sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide !
Jetant de tous côtés des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas ! et le malheur,
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage...!
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir ; et lorsqu'un trait rapide
Faisait du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me fallait, pour aller le chercher,
D'un pied ferme et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie.
Il fallait employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux, et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisaient jaillir.
Des glaçons dont l'hiver blanchissait ce rivage,
J'exprimais avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure ;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage ;
Et depuis si longtemps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenais rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtements ;
Mais, malgré ma prière et mes gémissements,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,

Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, ~~Ulysse, ainsi~~ m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les piéges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux : que les dieux les leur rendent !

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnais la main d'Ulysse et des Atrides.
Eh ! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides ?

PHILOCTÈTE.

Quoi ! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé ?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé !
Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes
A respecter le sang qui coule dans mes veines !

PHILOCTÈTE.

De grâce, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort !

PYRRHUS.

Oui, seigneur; mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne, en effet, d'un héros invincible !
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible !
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage était dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes;
Mais pour d'autres que vous, vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTÈTE.

O mon fils...! poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurais ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,

Alléguant un oracle et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenait l'honneur de détruire Ilion,
Que Pyrrhus héritait des grands destins d'Achille.
De me persuader sans doute il fut facile.
Le désir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avaient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étaient point enfermées;
L'ardeur de les venger; le dirai-je, l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil,
Tout entraînait mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau je me vois entouré
De tout un camp, de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille :
Hélas! il n'était plus...! d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs;
Et, l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse! « Oui, ces biens sont à vous;
« Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous.
« Mais ses armes, d'un autre ont été le partage;
« Ulysse les possède. » Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux :
« Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux, »
Dis-je alors. « De quel droit une main étrangère
« M'a-t-elle osé ravir une armure si chère? »
« Je l'obtins, dit Ulysse, et ce don m'était dû;
« C'est le prix du service à la Grèce rendu,
« Quand je sauvai l'armée, et votre père même. »
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'instant,
Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilége.
« Jeune homme, me dit-il, tu n'étais point au siége,
« Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor!
« Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor,
« Tu ne l'auras jamais. » Les chefs, amis d'Ulysse,

Se déclarent pour lui, défendent l'injustice :
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros loin de ces rois perfides,
Et, plus qu'Ulysse encor, j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchants avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes;
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux!

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que, loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grâce aux dieux, conduit dans ce séjour
De Sysiphe en effet le rejeton profane
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe :
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence.
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux! Ulysse respire! Ajax est au cercueil!
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnait de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'âme de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque...

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.

Quoi ! tous ceux que j'aimais ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi...!
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiraient le courage ?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars, dans ses jeux sanglants,
Moissonne les vertus, et fait grâce aux méchants.

PHILOCTÈTE.

Grâce au ciel, mon attente est trop bien confirmée :
La mort a respecté le rebut de l'armée ;
Les héros n'y sont plus ! aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des enfers ;
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant...! et Thersite, sans doute ?
Voilà, voilà les dieux ! et nous les adorons !

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée
Où la vertu rougit, par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère !
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus, en partant, peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez !

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah ! par les immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière ;
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a longtemps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas ! d'un bien triste fardeau,

Je ne l'ignore pas ; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étais digne :
Et de m'abandonner la honte est trop insigne ;
Tu n'en es pas capable : il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour :
Jusqu'au vallon d'Œta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils ! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments ;
Accorde cette grâce à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie ;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmants, et pour moi depuis longtemps perdus !
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Eh ! que je crains, ô ciel, que la Parque sévère,
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours !
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours.
Mais il est mort sans doute ; ou ceux de qui le zèle
Lui devait de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les serments qu'avait faits leur trompeuse pitié
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside ;
Sois mon libérateur, ô Pyrrhus, sois mon guide !
Considère le sort des fragiles humains.
Eh ! qui peut un moment compter sur les destins ?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrais-je être insensible ?
Non, vous m'avez rendu le refus impossible.
Je cède à vos désirs, venez sur mes vaisseaux :

Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTÈTE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnaissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asile encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connaissez quels maux vous daignez secourir:
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir!
Et la nécessité, dès lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose pas à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?
Des plantes de ces bords, seul et faible remède
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs:
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avait infectées?

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme; et que puissent les dieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTÈTE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme: hélas! n'est-ce pas toi

Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étais mort en ces lieux, tu parais, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance :
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnaissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilége :
Nul n'y porta jamais une main sacrilége;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... Ciel...! ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... Ah! dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous?

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route et de veiller sur nous.
Dieux!

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTÈTE.

Non : je reviens à moi; pardonne à ma faiblesse.
Marchons... Ah! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus temps
De te cacher encor de si cruels tourments.
Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines.
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs;
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... Je meurs,
Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon âme intimidée

De cet horrible état...

PHILOCTÈTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas!
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui! moi,
Moi vous abandonner quand vous avez ma foi!
Venez; et rappelant votre force première...

PHILOCTÈTE.

J'implore, mon cher fils, une grâce dernière.
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil;
Et le soulagement est l'effet du réveil.
Maintenant abattu, trop faible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir;
Mais prends garde surtout que la force ou l'adresse
N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse :
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non, soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste :
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi!

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi :
Puisse-t-il nous frayer une route prospère!

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta prière.
L'indomptable venin, passant jusqu'à mon cœur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas, amis, que je vous voie...!
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il son sein!

C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides,
A vous seuls qu'étaient dus ces tourments homicides!
O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort que toujours j'appelle, et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asile?
(à Pyrrhus.)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.
Ta bouche l'a promis; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi!

PYRRHUS.

Hé quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.
Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos!
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.
(Il tombe évanoui sur un banc de pierre.)

PYRRHUS, aux soldats grecs.

Aidez-moi, chers amis; portons-le en son asile.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douleur salutaire aura calmé ses sens,

Et suspendu le cours de ses affreux tourments.

(Ils soutiennent Philoctète, et l'emmènent hors du théâtre.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS. (Il tient à sa main l'arc et les flèches d'Hercule.)

« Les voilà donc ces traits par qui la destinée
« Doit marquer d'Ilion la dernière journée;
« Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
« Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort!
« Philoctète en mes mains ainsi les abandonne!
« On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne!
« Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
« Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
« Il est loin d'y penser; et, tout prêt à me suivre,
« A mes soins, à ma foi, l'infortuné se livre.
« Et je le trahirais! Non : ce retour affreux
« Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
« Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
« Trop contre Philoctète employer l'artifice,
« Abuser contre lui de son horrible état :
« Tromper un malheureux est un double attentat. »
Mais il vient.

SCÈNE II.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil! ô jour qui me ranime!
Pyrrhus, est-il bien vrai? ta bonté magnanime
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
Et, sans que mon malheur le fatigue ou l'effraye,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie!
Achille t'a transmis sa générosité.

Les Atrides ainsi ne m'avaient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage.
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je, hélas?

PHILOCTÈTE.

Tu balances...! oh, ciel!

PYRRHUS, à part.

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avais annoncée
Du poids de mes malheurs serait-elle lassée?

PYRRHUS.

Oh! combien la vertu souffre à se démentir!

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir?
Les secours que de toi j'attends dans ma misère
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable si je parle, et vil si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose;
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non; mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant si je vous trahissais?

PHILOCTÈTE.

Toi...! que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Hé bien! sachez donc tout, je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre...

PHILOCTÈTE.

Et quoi?
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous
Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous:
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber

PHILOCTÈTE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel, qui m'envoie,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu : qu'as-tu fait? malheureux!
Pyrrhus, est-il bien vrai...? Rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur, et la Grèce en alarmes
Ne saurait aujourd'hui voir changer ses destins,
Que par ces traits puissants remis entre mes mains.
« Je lui dois obéir, et je veux bien pour elle
« Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
« Mon cœur, qui s'en plaignait, ne vous a point déçu;
« Mais j'immole à l'État l'affront que j'ai reçu.
« Imitez mon exemple. »

PHILOCTÈTE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparais cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'était due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés :
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie;
Et ma crédulité doit-elle être punie?
Rougis d'en abuser... Au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!
Je ne puis te fléchir...! O rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages,
(Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!

Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas)
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats;
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattait de cette fausse joie,
Le perfide! c'était pour me conduire à Troie.
Il consolait un cœur qu'il cherchait à frapper;
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes flèches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolents Atrides!
Il triomphe de moi comme s'il m'eût dompté!
Il ne s'aperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fût perdue,
S'il m'avait attaqué...! Même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah, Pyrrhus! ah, mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain...
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure,
J'en avais fait ma proie, et serai leur pâture;
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux,
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux...!
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore, et céder à mes vœux :
Tremble d'y résister; crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur, Philoctète, la Grèce,
Les serments que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros!

PHILOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers, auras-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la faiblesse?

Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit ;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînait : que la vertu te guide !

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel !

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, arrivant avec précipitation.

Qu'attendez-vous, perfide ?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse ! grands dieux !

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel ! où suis-je ? Ulysse dans ces lieux !
Ah ! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas ; c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître... ! O Lemnos, mon asile ;
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île ;
Vous mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas !

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité !

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom ; suivez leur volonté

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte:
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, aux soldats.

Gardez qu'il n'en approche;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.

(Les soldats environnent Philoctète.)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre ainsi que de l'horreur!
O bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Lâche, qui ne connais ni remords, ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur!
Son âme noble et pure, et semblable à la mienne,
N'était pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa faiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne peut échapper;
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivants dès longtemps effacé!
Ah! que puissent les dieux...! Que dis-je? misérable,
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie; et ta prospérité

Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux,
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance :
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense.
Du moins tu les chargeais de ce crime honteux ;
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais dis-moi, que veux-tu? pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?
Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étaient là tes discours... Barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont : je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Hé bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si longtemps refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violents d'une aveugle furie
Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi la patrie.
C'est là mon seul honneur, c'est là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir;
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, je vous le cède : un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits;
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage;
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,
Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,

M'accorderont un prix qu'ils destinaient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi! posséder mes traits et mon arc homicide!
Armes que si longtemps porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi! tu te montrerais à la Grèce étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée!

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la faiblesse.
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grèce.
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grâce dernière;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctète, abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir...
(aux Grecs.)
Vous, au premier signal soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, SOLDATS.

Hé bien! à tant d'horreurs il faut que je succombe!
Lemnos fut ma demeure, elle sera ma tombe.
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté.
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte;
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés :
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.

Moi, j'irai secourir des ingrats, des perfides!
Non, périssent les Grecs, périssent les Atrides!
C'en est donc fait, hélas! je mourrai loin de vous,
O patrie! ô mon père... Il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore!
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre.
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitte;
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.

(Il rentre dans la caverne.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livrait à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! Comment?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juste ciel! ce dessein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir, vous lui rendrez ses armes?
Ah! de grâce, songez...

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera?

ULYSSE.

Qui? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi.
Quand je fais mon devoir, je ne saurais rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir! Croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avaient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix;
Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc, laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée.

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête : allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas longtemps défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PYRRHUS.

(Il s'assied sur un banc de pierre.)
Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus longtemps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctète.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer? Que voulez-vous enfin?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin?
Ah! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie...

PYRRHUS.

Hé bien! au repentir n'est-il aucune voie?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avais séduit,
Que dans un piége affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connaîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne saurait vous distraire?
De grâce, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu,

Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas ! j'aurais voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence ;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerais en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi !
Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsque aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils ! Ote-toi de mes yeux ;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux :
Qu'elles tombent sur vous ! ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connaissez mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piége nouveau qui me serait tendu ?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi quand je viens vous le rendre :
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre !

PHILOCTÈTE *se levant avec joie, et reprenant ses flèches*

Je reconnais ton sang à ce noble retour ;
Ce n'est pas un Sysiphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah ! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma faiblesse.
Hé bien ! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.
Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature et la fatalité.

Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès lors indignes de pitié.
Votre âme est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure;
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous apaiser, vous semble un ennemi.
Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que, profanant l'asile inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe
Qu'en cherchant parmi nous les enfants d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion : la céleste faveur
De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire?
Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire, et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie
Que le ciel dès longtemps devrait m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde, où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir?
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère
M'adresse cependant une vaine prière?
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais que demandes-tu? quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse?
Qu'il reparaisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?

Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'âme, et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils:
Et ton bras s'armerait contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie;
Ramène Philoctète aux bords de Thessalie,
Et toi-même à Scyros, tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père;
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir, sa clémence l'annonce:
Le remède est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTÈTE.

Laisse-les-moi ces maux: je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrais me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir...

PYRRHUS.

Il le vit commencer, il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus de Grecs, ne parle plus de Troie;
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourments.

Je ne te dis qu'un mot : j'ai reçu tes serments.
Veux-tu les accomplir ?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer ;
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS.

Hé bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas,
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse ! attends, mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, le retenant.

Ah ! gardez-vous d'en faire un si funeste usage !
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper...

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux.

(le tonnerre gronde.)

Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre :
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui ; leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE dans un nuage lumineux, SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnais Hercule et ton ami.

Je descends pour toi seul de la voûte éternelle;
Je partage des dieux la grandeur immortelle.
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé :
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si longtemps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie :
Mais lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans Œta le prix de ta valeur,
Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices;
A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grâce aux immortels qui t'auront protégé;
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(Il remonte dans son nuage.)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et longtemps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentiments
Doivent être effacés dans de si doux moments.
Je me rends, c'en est fait, sous ces heureux auspices;
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices;
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

C. MARCIUS, surnommé CORIOLAN.
T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.
TULLUS, général des Volsques.
AUFIDE, PROCULE, } officiers volsques.
ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.
VÉTURIE, mère de Coriolan.
FLAVIE, suivante de Véturie.
DEUX FEMMES romaines.
SÉNATEURS romains.
CHEFS SOLDATS } volsques.

(La scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; et au camp des Volsques, devant Rome, pendant les trois derniers.)

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une salle de la maison de Coriolan.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi! le sénat romain jusque-là me rabaisse!
Au tribunal du peuple il veut que je paraisse!
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius!
J'avilirais ainsi mes droits et ma naissance!
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance?
Magistrats plébéiens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire
Sur les patriciens étende leur empire?

Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux.
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie!
C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser!...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer!

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne :
Sénateur, j'en rougis; ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et surtout votre affront;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'État;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Voulait entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur;
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet, et la honte du Tibre!
J'ai trop prédit dès lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on saurait nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire!
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'État est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,
De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple : autour de nos remparts
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage.

Le mien du nom romain voulait venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat;
J'en aimais le danger, j'en oubliais l'éclat;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisaient mes vœux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignait mes destins et ceux du Capitole;
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien! qu'ai-je obtenu? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude; et, sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte;
Et, craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainsi les factions dont Rome est déchirée
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée!
Ah! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçaient le Volsque, et non pas le sénat;
Quand partout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnais en proie à mes braves Romains,
Tout ce que la victoire avait mis dans mes mains;
Quand, faisant tout pour eux et pour la république,
Je ne me réservais que la palme civique;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphants, revoyaient leurs foyers.

Les ingrats!... Et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!.... Et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? Pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine
(Digne fruit de leur rage!) a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile;
Ces insensés, jouets d'un mensonge imbécile,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.
Je l'avoue : irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que, de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueillaient les maux qu'eux seuls avaient semés.
Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée!
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpéien il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A sur un sénateur osé porter la main!
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin!
Ah! cette injure amère, à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon âme ulcérée.
Et le sénat, grands dieux, a donc pu la souffrir?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires;
A cette foule aveugle, à sa férocité,
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter

Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même !
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui !

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'État : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir.
C'est l'espoir du Sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendrait mieux ma défense;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la faiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine.
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas...

SCÈNE II.

VÉTURIE, CORIOLAN, VOLUMNIUS.

VOLUMNIUS.

J'aperçois Véturie.
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

(à Véturie.)
Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son âme.
Ah ! joignez-y la vôtre et moi je vais, madame,
Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.

(Il sort.)

SCÈNE III.

VÉTURIE, CORIOLAN.

CORIOLAN.

Croit-il que, de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse ?
Il vous connaît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter.
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ce mot, daignerez-vous m'en croire ?

CORIOLAN.

Ah ! ce cœur est à vous, vour l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre ;
Et la reconnaissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha tout entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami, dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte :
Il a vu mon courroux ; vous, recevez ma plainte ;
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités ? ai-je dû les attendre ?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyais heureux.
Ces destins immortels promis au Capitole,
De la grandeur romaine avaient fait mon idole.

Je brûlais de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me semblait précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage!
Combien sauvés par moi dans l'horreur du carnage!
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quand ils étaient grands, j'étais récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce!
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce;
Et le peuple romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a longtemps trompé.
On oppose au destin un courage invincible;
C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays! Eh quoi! ce titre auguste...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étais, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? Moi, je pourrais trahir
Ces sentiments si doux et cette amour si chère?...

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang...

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présents du ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux, la gloire vous enflamme;
Mais la fierté souvent égare une grande âme.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connais tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute je suis loin d'en approuver l'abus,

Ni les emportements de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés ; mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire ?
Ses hauteurs, ses dédains, n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple libre et fier, dans la guerre nourri ?
Les riches, abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère ?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté;
J'ai du pauvre cent fois relevé la faiblesse.

VÉTURIE.

Oui ; mais, trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'état républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer :
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre.
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux ;
Que la vertu dans lui se montre populaire.
C'est peu de les servir, il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non ; s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'État en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner ?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède ?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse ; et peut-on l'en blâmer ?
Vous irritez ce peuple : il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc ! à ses arrêts ma dignité soumise

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger ? Suis-je donc criminel ?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas : j'en rends grâces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille ?
Je dirais : Marcius, va chercher quelque asile
Où tu sois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent : je suis en assurance.
Descendez, pour le peuple, à quelque déférence.
Ne nous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'État les deux ordres rivaux
Pour vous seul, ô mon fils, embrasent cette ville?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile ?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger ?
Le Volsque est sous nos murs, et, loin de nous venger,
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah ! que Rome en péril soit par vous épargnée !
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat ?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère.
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils, à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître ;
N'importe : devant lui je suis prêt à paraître.
Coriolan, grands dieux ! devant Sicinius !...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurais du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humiliants
D'obscurcir mes habits du deuil des suppliants.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point, et ne les bravez pas.

SCÈNE IV.

VOLUMNIUS, VÉTURIE, CORIOLAN, SÉNATEURS

VÉTURIE.

Mais quel concours nombreux...

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc, aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paraître environné.
A vous, à Véturie il doit ce privilége.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortége?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en aurait pas besoin.
Grâce à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple un jour peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(Il sort accompagné de Volumnius et des sénateurs.)

SCENE V.

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉTURIE.

Ah ! que de ces moments l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur !
Romaine, je m'armais d'un courage sévère :
Hélas ! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius !... De nos mœurs austérité cruelle !
Si dans un tel danger je pouvais aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie !...
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux.
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissants dans ma bouche, obtiendraient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus ?
Déjà peut-être...

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

On vient. Eh bien, Volumnius ?

VOLUMNIUS.

Rappelez votre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome! et l'arrêt qu'elle rend...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectale si rare, une cause si chère
Avaient dans le forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence;
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observaient, attachés et surpris;
L'attente suspendait les voix et les esprits.
Sicinius se lève, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de réguer sur eux;
Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle;
Et ces clients nombreux, assidus sur ses pas;
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zèle,
Tous, d'un même transport réunissant leurs voix :
« Le voilà, criaient-ils! nous l'avons vu cent fois
« Qui prodiguait pour nous sa vie et sa vaillance;
« Et vous lui reprochez notre reconnaissance!
« Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens;
« Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuraient à ces mots; et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendaient, et leurs mains suppliantes,
Tout semblait émouvoir le peuple combattu.
J'ai cru voir un moment triompher la vertu;
Et si de votre fils l'âme eût été moins fière,
S'il avait pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'aurait emporté.

Je ne puis cependant blâmer sa fermeté :
Rarement à prier un grand cœur se résigne ;
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,
A voulu signaler ses tristes avantages :
La faiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paraissait insensible à son propre intérêt.
Sans proférer un mot il quitte l'assemblée ;
Et lorsqu'autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On dirait que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse.
Eh ! quelle mère, hélas ! se croyait plus heureuse ?
Par tout ce que mon cœur en avait attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre ;
Cet éclat que sur moi lui seul pouvait répandre ;
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils ;
Tout ce que sa tendresse avait pour moi de charmes,
Tout est évanoui !... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur ;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur :
De ce cœur maternel vous sentez la blessure.
Eh ! qui peut condamner les pleurs de la nature ?

VOLUMNIUS.

Ah ! madame, avec vous Rome devrait pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer ?
Quand le Volsque du Tibre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisait son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius ! ô mon fils ! ô grand homme,
Qu'avec tant de plaisir j'avais formé pour Rome !
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers ;
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers ;
Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,

Les mères envier le sort de Véturie!...
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils!

SCÈNE III.

VÉTURIE, CORIOLAN, VOLUMNIUS.

VOLUMNIUS.

Il vient.

VÉTURIE.

Coriolan! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite; et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas! t'envoyait devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice
Jamais...

CORIOLAN.

Sicinius demandait mon supplice!
S'il eût fallu l'en croire, on m'aurait condamné
A ce trépas infâme aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui? toi! leur appui, leur défense!...

VOLUMNIUS.

Toi, que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir!...

CORIOLAN.

Oui, c'est là mon seul crime... ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire!

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.

Il ne me siérait pas d'apprendre à Véturie,
A cette âme intrépide, et de vertus nourrie,
Comme on cède au destin, sans mériter ses coups :
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paraître.

VÉTURIE.

Ah ! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi !

CORIOLAN.

Rome l'a voulu :
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu ?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère ?
Mon fils !...

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous étiez la mère !...
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui ? toi, Marcius ?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout ... Je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger ?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute ?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas ! où ton malheur t'exile ?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asile?
Ne sont-ils pas contents, si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asile est égal à des destins obscurs.
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune.
Je m'en remets aux dieux, qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez; ne vous informez pas
Du sort d'un exilé qui n'a plus de patrie...
Je recommande au ciel les jours de Véturie.
Mon ami... Vous, ma mère... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu...

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste...
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suites, sans secours, sans ressource certaine?...

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine :
Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards...

CORIOLAN.

Ah! demeurez : songez qu'une foule égarée
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie?

C'est trop .. Adieu, ma mère... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome... je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe... Il laisse, en cette âme tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le camp des Volsques. La tente de Tullus, ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple volsque. On découvre, dans l'éloignement, les murs de Rome.)

SCÈNE PREMIÈRE.

AUFIDE et PROCULE, hors de la tente, et sur le devant de la scène; CORIOLAN, sous un habit plébéien, debout, près de l'autel.

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait : son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amène à l'instant : il n'a point dit encore
Son nom, ni son pays : avec sécurité
Aux limites du camp il s'était présenté.
Il demandait Tullus : ce n'est qu'en sa présence,

Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.
Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.
Dès qu'il a vu le dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire;
Et même, dans ce temps de péril et de guerre,
Il peut...

SCÈNE II.

AUFIDE, PROCULE, TULLUS, CORIOLAN.

AUFIDE.

Voici Tullus : tout va se dévoiler.

TULLUS.

C'est là cet inconnu qui prétend me parler?...
(à Coriolan.)
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, à Procule et à Aufide.

Laissez-nous.

(Procule et Aufide sortent.)

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN.

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan!

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avait fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort.

Mais serais-je en ces lieux, si j'avais pu la craindre?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux, ni cet asile.
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus,
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius ! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé;
Tu m'as cru généreux : tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon âme a dû naître !
Juge, sous cet habit, si j'ai pu reconnaître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osais envisager !
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui;
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardait sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir :
Je n'avais pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance?
Quel dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laissons là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter?
Non, il faut les venger, et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage;
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré;
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré;
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère;
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable.
Dans ses ressentiments plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus; et s'il était un homme
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah! puisque, s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux, qui trop longtemps ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble! le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque, en ces desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avait perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie :
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix.
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs, appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zèle qui m'anime.

Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

CORIOLAN.

Respire, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir :
Ils n'auront pas longtemps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie ;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour, que signalait leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan la foudre dans la main :
Quelques instants encore, elle part, elle éclate ;
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu... mon cœur ne hait pas à demi.
Autant qu'ils le voulaient, je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage ;
Et, quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE V.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez longtemps redouté le génie ;
De ses concitoyens il fuit la tyrannie,
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous.
Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous.
De tous vos sentiments près de lui l'interprète,
J'en étais le garant ; et ma voix lui répète,
Au nom de cet État, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains !

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portais dans mon âme
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur:
Il tombe le fardeau qui pesait sur mon cœur!
Ce cœur, plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains;
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie.
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servais le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnaissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout : autant j'ai signalé de zèle
Quand l'honneur m'ordonnait de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.
Je jure par vos dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne;
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourrait le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs
Du consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs
Je ne demande point un rang ni des honneurs:
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire;
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudrait...

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat,
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi de sentiments jaloux :
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste :
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déjà...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre :
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur : sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance;
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore!
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras;
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.

Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête;
Et que, sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUFIDE, TULLUS.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups:
J'aime trop la valeur, pour en être jaloux.
Mais moi, qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi sa fougue imprudente, au sortir d'un combat!
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe allait être l'écueil,
J'entends crier partout: « Suivons tous ce grand homme;
« Suivons Coriolan: seul il peut prendre Rome! »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même, encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Écoute en frémissant mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus!
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage;
Et lorsqu'il poursuivait, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger!
On connaîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'élève insolemment sur mes propres débris...
Eh bien! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen?...
Je pouvais empêcher un semblable entretien :
Le Volsque soupçonneux peut le craindre sans doute.
Éprouvons Marcius; il le faut : qu'il écoute
Ce député romain : s'il paraît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeait, redouter leur furie.
Ce peuple, extrême en tout, désormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son âme est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connaître mal...

SCÈNE II.

AUFIDE, TULLUS, CORIOLAN, en habit guerrier; CHEFS VOLSQUES.

AUFIDE.

Mais il paraît.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment peut-être,
De Rome et de son sort le Volsque serait maître.
J'ai présumé de lui (j'en jugeais par mon cœur)
Qu'il pourrait, plein du feu qui l'avait fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassais cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, seigneur, retenez-vous mon bras?
La nuit a réparé les forces des soldats.
Pour marcher contre Rome ils attendaient l'aurore;
Et, si leur général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je diffère mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN, PROCULE, AUFIDE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paraisse.

CORIOLAN, à part.

Qui? lui!

(Haut.)

Il était mon ami, Volsques; mais aujourd'hui
Tout cède aux droits sacrés que la reconnaissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...

SCÈNE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Il vient.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre :
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis,
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.

(Il sort avec les Volsques.)

SCÈNE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?
C'est le peuple romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni!
Vous baissez vos regards? vous craignez de répondre?

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.

Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable ;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère, à ce mot, s'élève en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise ;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel, qui dans ce jour veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme ? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie ?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire :
Faites-vous pardonner cette triste victoire ;
Donnez la paix à Rome, et que votre équité
Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne ; et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès ;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grâce aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen ;
Rien ne doit égaler un si précieux bien ;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grâce.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les États,
De ses champs usurpés accru leur territoire :
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu ;
Que, pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté ;
Que, réunis ensemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Juste ciel, d'un Romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seraient-ils donc perdus
Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux, qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé
Est par la haine seule à jamais animé,
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avait pour un moment égaré ta valeur,
Et d'un premier transport j'excusais la chaleur.
Je me suis applaudi de voir Rome, plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage,
Et son féroce orgueil serait sacré pour moi!
Son caprice insolent serait encor ma loi!
Il faut, si j'en croyais un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné,
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné,
Que de ce vain honneur son âme soit nourrie;
Le grand homme partout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattaient de m'abattre,
Ils osaient m'outrager : qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats;
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.

Elle est toujours funeste; et qui trahit les siens
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé;
Je mourrai, mais vainqueur; je mourrai, mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est là votre réponse? et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas!

CORIOLAN.

Elle connaît ce cœur sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mère.
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCÈNE VI.

PROCULE, CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux : mon espoir est le vôtre;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chute des Romains, par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.

(à Volumnius.)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome, au prix de l'honneur, ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme.

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.
(Il sort avec Procule.)

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'où nous a conduits un sort injurieux?
Vaincus et dédaignés! En est-ce assez, ô dieux?
Nous trompiez-vous, hélas! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles?
Dieux, immortels auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés?
L'horreur est dans nos murs; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui
S'accuse, et croit le ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si, parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvais... mais que dis-je?... oui, cet heureux dessein,
Un dieu lui-même, un dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat
Un avis important qui peut sauver l'État,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,
D'un délai précieux ménager l'avantage.

Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage...
Daigne conduire, ô ciel, mes efforts et ses pas!
Tu donnas Marcius à Rome : ah! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin vous le vouliez; il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déjà les machines guerrières
Qui des murs ébranlés renversent les barrières.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil:
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez.

(Les chefs volsques sortent.)

SCÈNE II.

CORIOLAN.

D'où vient qu'ici Volumnius s'arrête?
De quel espoir encor pourrait-il se flatter?
Par des soumissions croit-il nous arrêter?
Ou bien que la pitié, dans mon âme entendue...

SCÈNE III.

DEUX FEMMES ROMAINES, FLAVIE, VÉTURIE en deuil, CORIOLAN.

CORIOLAN.

Que vois-je?... Vous, ma mère! ah! m'êtes-vous rendue?
Partagez les transports dont mes sens sont émus.
Dans cet embrassement...

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mère, ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colère,
N'ont point flétri cette âme aussi tendre que fière.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amène à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où suis-je! quelle main
Prétend anéantir jusques au nom romain?
C'est celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri :
C'est là que je suis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme, on y garde la cendre!
C'est là que vit pour moi la mère la plus tendre!
Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité;
A pleurer ta naissance, hélas! jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis:
Rome ne craindrait rien, si je n'avais un fils.
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.

Vous me montrez ces murs! là sont mes oppresseurs,
Là sont mes ennemis : ici, mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asile :
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait, est injuste, inhumain;
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais
Récompenser l'outrage et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnaissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix : et que faut-il de plus?
Règle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie, et tes dieux;
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendait leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah! si Coriolan daignait ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire!
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner!

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible :
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connaissez-vous bien? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices,
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogants tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentaient les fers, et la honte, et la mort;
Où j'entendais, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblais en moi ma force et ma constance,

Et dans ce cœur souffrant j'amassais ma vengeance.
Je jurais à ce cœur que, cet instant passé,
Rome en vain pleurerait de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh ! doit-on accomplir les serments de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah ! je t'en offrais un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudrait celui qu'on me prépare?
De deux États rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est longtemps débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retombait sous les aigles romaines.
Je commande le Volsque; il triomphe : mon bras
Ote à Rome en un jour le fruit de cent combats.
Au parti que je sers je fais passer l'empire;
Et, si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium, des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah ! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourraient...

VÉTURIE.

Moi ! sauver Rome, ou périr avec elle,
Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs?
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première;
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel !... Et c'est ainsi que vous aimez un fils !
Voilà ces nœuds si chers qui nous avaient unis,
Ces tendres sentiments qui depuis mon enfance,

Ainsi que mon bonheur, faisaient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui :
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse ;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi! cesser de t'aimer!... Marcius, le crois-tu?
Ah! si je n'écoutais qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas! n'était rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas! qu'une mère attendrie
Voudrait sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah! mon fils!... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois;
Comme il faisait ma gloire, il faisait tes délices ;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrais sortir de ce cœur déchiré...
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissais, l'espérance et l'amour des Romains;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déjà de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asile ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir...
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés, verrait un nouveau crime.
Il n'oublierait jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il saurait m'accabler.

VÉTURIE.

Non : qui reçoit sa grâce au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat : il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien...

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?

Toi qui me rappelais notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrais-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverrait encore!
J'irais pour y ramper sous un joug odieux!

VÉTURIE.

Non; pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse, et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie;
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie;
Le fer qu'elle craignait tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain!

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnaissante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe si beau!
Et tu pourrais, cruel, m'en refuser la gloire!
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

(Elle se jette aux pieds de son fils.

CORIOLAN, voulant la faire relever.

Quel transport vous égare?
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN, en faisant relever sa mère.

Ah! vous en triomphez : la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.

Les Romains sont sauvés : je dois y consentir...
Et puissé-je bientôt ne m'en pas repentir!

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au conseil (et puisse-t-il m'en croire!)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire;
Et que, s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'élève.
Volumnius au camp est encore arrêté :
Quel que soit le décret qui doit être porté,
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DEUX FEMMES ROMAINES, FLAVIE, VÉTURIE.

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel! après tant de maux, souffre que je respire :
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé!
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté : Rome, que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?
Quelque danger, ô ciel, menace-t-il mon fils?...
(à Flavie.)
Ah! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

(Flavie sort.)

SCÈNE V.

DEUX FEMMES ROMAINES, VÉTURIE.

VÉTURIE.

D'un mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,
Quoi! cet instant si doux deviendrait-il funeste?
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur, qui lui doit tout, vous implore pour lui!

SCÈNE VI.

DEUX FEMMES ROMAINES, FLAVIE, VÉTURIE.

FLAVIE.

Ah! que puisse le ciel démentir nos alarmes!
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglants; leur voix criait vengeance...

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils...

SCÈNE VII.

DEUX FEMMES ROMAINES, FLAVIE, VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

VOLUMNIUS.

O coup affreux! ô comble de douleurs!
Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome!

VÉTURIE.

Quoi! mon fils! se peut-il? achevez...

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à la fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! Qu'a-t-on fait? quelles mains...
Je succombe.

(Elle tombe dans les bras de Flavie.)

VOLUMNIUS.

Au conseil j'étais admis encore.
Ce héros, qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout à coup; ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer;
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendait le moment,
Se lèvent en fureur : « O Volsques, quoi! ce traître
« Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître!
« Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus?
« Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le héros, dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquait en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur;
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassais mon ami, le baignais de mes larmes.
Mais lui : « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
« Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes secours
« Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
« Heureux si, retrouvant un reste de lumière,
« Je puis la voir encore à mon heure dernière! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'âme.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect:
Puisqu'on vous garde encore une ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu trop funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instants affreux?

Je veux revoir mon fils : oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi... Guidez mes pas...

SCÈNE VIII.

DEUX FEMMES ROMAINES, FLAVIE, VÉTURIE, CORIOLAN porté par des soldats, VOLUMNIUS, SOLDATS.

VÉTURIE.

Mais quel objet, ô cieux !
(à Coriolan.)
Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux !
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée !...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée :
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah ! ceux qui m'ont banni sont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome, et vous l'avez sauvée ;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas ! vos funestes secours...
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours :
Ils vous appartenaient.

VÉTURIE.

Épargne Véturie,
Épargne sa douleur...

CORIOLAN.

Vous que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mère ! Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque... il n'a plus Marcius.
Son infâme attentat a souillé sa victoire ;
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas !

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome si fière...
J'ai fait grâce... et je meurs dans les bras de ma mère.
(Il expire.)

FIN DE CORIOLAN.

TABLE

DU TOME PREMIER DES TRAGIQUES.

Pages.

Notice sur Jean Rotrou 1
Notice sur Saint-Genest 2
SAINT-GENEST, tragédie 3
Notice sur Venceslas 60
VENCESLAS, tragédie 61
Notice sur la Fosse 122
MANLIUS CAPITOLINUS, tragédie 123
Notice sur Crébillon 170
RHADAMISTHE et ZÉNOBIE, tragédie 171
Notice sur le Franc de Pompignan 218
DIDON, tragédie 219
Notice sur Saurin 270
SPARTACUS, tragédie 271
Notice sur Belloi 318
LE SIÉGE DE CALAIS, tragédie 320
Notice sur la Harpe 378
PHILOCTÈTE, tragédie 379
CORIOLAN, tragédie 414

FIN.